This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RCF

1re ÉDITION

PHILIPPE DESCHAMPS

LE TOURISTE
EN ÉGYPTE ET EN SYRIE

LE NIL, LOUQSOR ET SES RUINES
LA NUBIE, JÉRUSALEM
MALTE, LA TUNISIE ET L'ALGÉRIE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

Egypt - Descr. and trav., 1875

Palestine - " , "

Syria - " , 1850-1

2 JD

1,3-OD

A TRAVERS L'ÉGYPTE

LE NIL, LA PALESTINE, LA SYRIE

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie.

PHILIPPE DESCHAMPS

A TRAVERS L'ÉGYPTE

LE NIL, LA PALESTINE, LA SYRIE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28,

—

1896

—

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
547CC5A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1931 L

A MES LECTEURS

Loin de moi la folle présomption, en commençant ce livre, de traiter sur l'Égypte des questions d'archéologie réservées à des auteurs autorisés. Leurs ouvrages sont suffisamment connus et appréciés.

Aussi ai-je voulu décrire simplement, en touriste observateur, les impressions qui ont frappé mon esprit, émerveillé mes yeux et charmé mon séjour.

J'ai sillonné l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et une partie de l'Asie, et aucune de ces nombreuses pérégrinations ne m'a laissé une impression aussi vive que mon voyage à travers l'Égypte jusqu'en Nubie (première cataracte du Nil), pour revenir par la Syrie, Malte, la Tunisie et l'Algérie.

C'est le plus instructif voyage que l'on puisse entreprendre.

C. ami

Chers lecteurs, vous qui voulez rompre avec la monotonie du foyer, amassez pour vos vieux jours des souvenirs qui charmeront vos longues veillées et qui vous feront revivre; n'hésitez pas à visiter l'Égypte, fécondée par le Nil, cette vallée des Pharaons, malheureusement envahie et foulée par l'Anglais, triomphateur insolent.

Allez contempler ce ciel bleu qui se reflète si majestuensement dans le Nil, car la séduction que vous aurez éprouvée sera au-dessus de ce que je vais tenter de vous décrire.

A TRAVERS L'ÉGYPTE

LE NIL, LA PALESTINE, LA SYRIE

EN MER

Voir l'Égypte, ses pyramides, ses colossales et merveilleuses ruines, son Nil : tel était depuis longtemps le plus grand de mes désirs.

Le 25 janvier 1895, par un froid intense, je m'embarquai à Marseille à bord du bateau des Messageries maritimes *Le Syndh*.

Pour celui qui n'est point sujet au mal de mer, si redouté par bien des explorateurs, la traversée de Marseille à Alexandrie, qui se fait en cinq jours, franchissant la distance de six cent vingt lieues, est une véritable promenade et constitue une cure d'air des plus efficaces.

Debout sur la passerelle, le commandant donna les derniers ordres. D'une voix brève, où l'autorité incontestée se révélait, il lança le : « En avant! » Le navire, sous la gigantesque pression de l'hélice, frémit de l'avant à l'arrière et, comme hésitant, cherchant sa voie, nous fit franchir la passe.

Accoudés sur la balustrade, nous regardions fuir la France, que Marseille nous rappelait. La nuit vint; le mistral soufflait ; la lame, courte, secouant le bateau, nous contraignit à descendre dans nos cabines et, seulement, le lendemain, nous pouvions nous compter, nous grouper suivant les sympathies que fait naître la vie à bord.

Après avoir longé les côtes de France, on aperçoit, à gauche, les montagnes de la Corse, dont les cimes recouvertes de neiges paraissent argentées par le reflet du soleil. Nous passons devant Bonifacio, où la frégate *La Sémillante* fit naufrage sur les récifs.

Sur la droite, ce sont les côtes de Sardaigne, les îles Sanguinaires ; après la Corse, l'île d'Elbe, qui, pour tout Français, évoque le souvenir du grand Napoléon qui plus tard, victime de la coalition anglaise, alla s'éteindre à l'autre extrémité de l'Afri-

que dans la même direction où son petit neveu, le prince impérial, dernier héritier de sa gloire, tomba sous la flèche d'un sauvage.

Le troisième jour, nous apercevons le Stromboli et l'Etna. Sur la gauche, les îles Lipari, de formation volcanique, sont habitées. Dès qu'on arrive en face de ces îles verdoyantes, l'immense nappe d'eau, avec ses nuances d'un bleu éclatant, fait l'admiration des passagers qui, au soleil couchant, contemplent la Méditerranée, la reine des mers.

Après la Sicile, nous apercevons le phare du détroit de Messine, en partie détruit par le dernier tremblement de terre; en face, les villages de Charybde et de Scylla, si redoutés des anciens, situés sur la pointe de la Calabre, appelée la « botte de l'Italie ».

Le bateau, après avoir franchi le détroit, arrive devant Messine. Le capitaine nous fait monter sur sa passerelle pour mieux voir cette coquette ville (de 180.000 habitants) bâtie en amphithéâtre au pied des montagnes de la Sicile. En face, nous voyons passer le chemin de fer de Reggio, petite ville italienne située sur les bords de la mer. La côte d'Italie est la moins mouvementée des deux rives et la

plus basse. Celle de Sicile, plus élevée, formée de montagnes découpées, arrosées par des cascades et recouvertes de bois, se trouve dominée par l'Etna aux cimes neigeuses, dont le cratère fumant ressemble à une couronne noire posée sur un immense manteau blanc. L'aspect, incompréhensible, en est tout à la fois imposant et gracieux. Pendant les deux heures de la traversée de Messine, nous ne cessons de contempler ce grandiose spectacle. Le reste du parcours est sans attrait, car rien ne vient rompre la monotonie de la pleine mer. Mais à mesure qu'on s'avance vers l'Orient, le lever et le coucher du soleil prennent des nuances d'une chaleur merveilleuse que les rayons de l'astre traversent de ses flèches dorées. Le reste de la traversée s'écoule à faire plus ample connaissance avec ses compagnons de voyage, dont la majorité sont des sujets anglais. Enfin, après une traversée houleuse, nous apercevons les îles Candie, Crète et, à l'horizon, Alexandrie. C'est l'Orient avec son ciel pur.

C'est par une mer plate, plate comme une mer « d'oli », que nous faisons notre entrée en rade d'Alexandrie. De nombreux navires sont ancrés, des français, des anglais, des allemands.

Le pavillon s'abaisse une première fois, puis une seconde, puis une troisième : c'est la manifestation du salut des couleurs. Tout le monde, des deux côtés, est sur le pont; la joie se lit sur tous les visages.

Tous les passagers agitent leurs mouchoirs, les cœurs battent; on se précipite d'un bord à l'autre — chacun dans sa langue, — on lance des paroles aimables. Une indescriptible sensation se lit sur nos visages aux cris répétés de *Vive la France!* que nous entendons de tous côtés.

Les mots sont impuissants pour décrire l'émotion ressentie en de telles circonstances.

Nos aimables Parisiennes, qui vont avec nous partager le terrible aléa de la vie nomade, se distinguent par leur intrépidité; grimpées sur le rouf, elles agitaient fiévreusement leur ombrelle.

Mais quel contraste! Parti de Marseille avec dix degrés de froid, nous débarquons à Alexandrie avec vingt degrés de chaleur. A peine descendus à terre, nous sommes entourés, assaillis par une nuée de portefaix; c'est à qui prendra nos bagages. Les formalités de douane remplies, nous nous dirigeons vers l'hôtel Khédivial.

ALEXANDRIE

Alexandrie est une ville qui nous rappelle de bien tristes souvenirs, étant donnés les événements qui s'y sont accomplis les 11 juin et 12 juillet 1882, journées où les Arabes prirent la ville. Le gouvernement ottoman, pour paraître donner satisfaction à l'opinion publique, fit pendre Soliman-Pacha et déporter Arabi-Pacha, qui vit maintenant tranquillement avec ses femmes à Colombo (île de Ceylan).

Les événements qui se sont déroulés, en 1882, à Alexandrie, prouvent bien que le ministère Freycinet, qui, à cette époque, dirigeait les destinées de la France, n'avait pas compris les avantages incontestables que nous pouvions plus tard retirer de l'occupation de l'Égypte. A aucun prix, nous ne devions laisser seuls les Anglais y débarquer. Le ministère Gambetta, et lui, personnellement, en bon patriote qu'il était, avait préparé les moyens

de cette occupation. Les Égyptiens eux-mêmes attendaient l'intervention autorisée de la France et étaient tous disposés à nous accueillir. Il fallait savoir profiter de ces circonstances qui ne se reproduiront plus.

La Chambre des députés, dans sa séance de juillet 1882, sous l'influence mal raisonnée du discours de l'un de ses membres, refusa de voter les crédits demandés, qui étaient nécessaires à l'occupation de l'Égypte. On télégraphia à l'amiral Conrad qui, avec son escadre, se tenait en expectative devant Alexandrie de revenir à Marseille.

Le 10 juillet 1882, la retraite honteuse et incompréhensible de l'escadre française s'effectuait. Ce fut un coup de foudre pour ce vaillant marin qui, comme Courbet, était l'esclave de ses devoirs et de sa consigne. Il comprenait l'importance capitale qu'il y avait, pour les intérêts de la France en Égypte, de ne pas laisser seuls les Anglais débarquer. Lorsqu'il prit connaissance de la dépêche, de colère, il jeta ses gants à la mer, navré et le cœur rempli d'angoisse. L'éminent amiral Conrad dut, malgré lui, reprendre la route de Marseille. A cette date, l'effort maladroit d'une France tou-

jours égarée par la peur d'une guerre avec l'Allemagne se heurta à l'insolente résistance d'Arabi-Pacha.

On a vu depuis l'œuvre de conquête effectuée par les Anglais en Égypte, la prépondérance qu'ils ont su y prendre malgré leur corps d'occupation de 5.000 hommes entretenus et payés aux frais de l'Égypte, qui, de ce chef, verse annuellement 84.825 livres, soit 2.121.000 francs.

L'Égypte est devenue, pour les sujets de la perfide Albion, une poule aux œufs d'or; aussi est-ce pour cela que, au mépris des engagements pris par l'Angleterre aux yeux de l'Europe entière d'évacuer l'Égypte, une fois l'ordre rétabli (et il l'est depuis longtemps !), Lord Cremer, le gouverneur institué, ne paraît nullement disposé à abandonner sa proie.

Il faudra bien, cependant, que l'évacuation promise de l'Égypte ne reste pas un vain mot. L'Europe est là qui veille; son devoir est d'intervenir énergiquement; et la France, la première, ne doit pas oublier son œuvre, le canal de Suez.

Il y a dix-sept ans bientôt, la diplomatie française, alors dirigée par M. Waddington, singulière-

ment malhabile ce jour-là, s'unissait à l'Angleterre pour obtenir la déposition du khédive Ismaïl-Pacha. Ismaïl avait de grands défauts : il prodiguait l'argent avec le faste et la légèreté d'un Oriental ; beaucoup de ses œuvres étaient utiles et ont transformé l'Égypte, mais d'autres avaient seulement pour but de satisfaire sa vanité. Avec tous ses défauts, Ismaïl avait l'art de gouverner l'Égypte, art que n'a jamais retrouvé son fils et successeur Tewfick. Et surtout Ismaïl avait une grande qualité pour les Français : celle d'aimer la France. Ce n'était pas elle, à coup sûr, qui eût dû s'unir aux Anglais pour le renverser.

Tewfick, personnage de second ordre, homme bon et faible, intelligence médiocre, volonté nulle, était incapable de dominer la crise ouverte par la déposition d'Ismaïl. Il fut d'abord l'instrument passif de l'Angleterre et de la France, associées dans une sorte de protectorat à deux, resté tristement fameux sous le nom d' « ère du *condominium* ». Le sentiment national protesta contre la mainmise de l'étranger sur l'Égypte; l'armée se souleva, sans que Tewfick ait su y rétablir la discipline ; l'Angleterre intervint et la France se refusa

à intervenir. Le mouvement d'Arabi était plus bruyant que sérieux ; l'Angleterre en eut facilement raison par la corruption ou la force, Le drapeau anglais flotta sur Alexandrie et Le Caire, et Tewfick reporta sur l'Angleterre seule la docilité qu'il avait d'abord montrée à l'Angleterre et à la France. Il y a des princes, comme des hommes, qui sont nés pour être « protégés ». Le fils d'Ismaïl était de ceux-là.

Pendant tout son règne, l'Angleterre fut maîtresse incontestée au Caire ; non seulement parce qu'une garnison anglaise, peu nombreuse d'ailleurs, occupait la citadelle, mais surtout parce que le moindre désir du ministre anglais, Sir Evelyn Baring, devenu Lord Cremer, était un ordre pour Tewfick. Lord Cremer avait toute l'énergie qui manquait au khédive. Sous son action patiente et résolue, l'Égypte se transforma peu à peu en un État feudataire analogue à celui des rajahs de l'Inde, plus ou moins semblable au Népaul et à l'empire du Nizam. Des officiers anglais commandèrent l'armée égyptienne, des chefs anglais furent placés à la tête de tous les services. L'autorité effective passa entre les mains du résident anglais.

Tewfick laissait tout faire avec une résignation mélancolique. L'Égypte devenait une province anglaise.

Rien n'était plus contraire aux engagements pris par l'Angleterre, aux protocoles de désintéressement signés par elle, aux promesses solennelles de M. Gladstone et de Lord Granville. Lors de l'intervention anglaise, il avait été formellement déclaré qu'après le rétablissement de l'ordre l'armée anglaise se retirerait. L'ordre est rétabli depuis quinze ans et l'armée anglaise est toujours là. Et il ne s'agit pas d'une simple occupation, comme l'ont été, à d'autres époques, l'occupation de la Syrie par la France et l'occupation des principautés roumaines par l'Autriche. Le drapeau anglais flotte au Caire pour couvrir l'absorption progressive de l'Égypte par l'Angleterre. L'histoire a rarement enregistré un aussi scandaleux manque de bonne foi.

Cependant, tant que vécut Tewfick, aucune protestation sérieuse ne s'éleva, ni en Égypte ni en Europe. Mais Tewfick est mort, et un jeune khédive, énergique, intelligent, patriote, a donné le signal de la lutte contre la domination étrangère. Obligé

de céder à la force, de louvoyer souvent, ses sentiments déclarés, sa résistance progressive ont suffi pour transformer la situation égyptienne, et Lord Cremer se plaint des difficultés qu'aujour'hui il rencontre. Et, d'autre part, l'alliance franco-russe, la brouille entre l'Angleterre et l'Allemagne ont modifié l'échiquier européen.

Le moment est donc favorable pour rappeler l'Angleterre à l'exécution de sa promese. L'Égypte attend avec impatience l'ouverture des négociations, sentant bien que si cette occasion est perdue, ç'en est fait pour longtemps sans doute de son indépendance. Or, cette indépendance n'est pas moins utile à l'Europe entière qu'à l'Égypte elle-même. Pour tous les pays qui ont des colonies en Extrême-Orient, sur les côtes de l'Océan Indien ou du Pacifique, pour la France, la Russie, l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, l'indépendance et la neutralité de l'Égypte, garantissant le libre chemin de l'Occident en Orient, sont d'un intérêt primordial.

L'opinion publique, en Angleterre, paraît elle-même très divisée sur l'appréciation de la résolution que vient de prendre le cabinet de Saint-James. De vives discussions ont déjà eu lieu à ce sujet

dans les Chambres anglaises, et la presse est loin d'être unanime sur cette politique. M. Labouchère a dit, franchement et très clairement, aux Communes le mot de la situation, en accusant le ministère de se jeter dans l'aventure d'une expédition contre les Derviches, uniquement pour y trouver le moyen d'écarter une fois de plus la question de l'évacuation de l'Égypte et de manquer aux promesses depuis si longtemps faites et toujours éludées. Il a parfaitement raison. C'est bien là, indubitablement, le principal mobile de l'attitude que vient soudain de prendre le cabinet britannique. Il a cherché une nouvelle diversion pour échapper à ses engagements; il a cru l'avoir trouvée en prétendant qu'à la suite des événements de l'Érythrée, de la victoire de Ménélik et de la défaite des Italiens, la sécurité de l'Égypte est menacée par les bandes des Derviches et du Mahdi, et qu'il se doit à lui-même de la protéger contre ses périls, c'est-à-dire de rester encore un temps indéfini sur les bords du Nil pour la défendre.

C'est là, pour tout esprit clairvoyant, le grand mobile de l'expédition. L'Angleterre y joint plus ou moins habilement ses sympathies pour l'Italie,

dont cette expédition peut, dit-elle, consolider la position en Afrique. Personne ne se laissera prendre à ces vains prétextes. Tous les récits les plus positifs attestent qu'il n'y a aucun péril à redouter de la part du Mahdi ni des Derviches. Quant aux intérêts de l'Italie, celle-ci ne se laissera pas prendre à ce témoignage de bienveillance posthume. Si l'Angleterre avait voulu l'aider, c'est avant le désastre d'Adoua qu'elle aurait dû agir. Aujourd'hui, il est trop tard, et, d'ailleurs, c'est inutile, car tout indique que la paix sera très prochainement signée avec Ménélik.

Non, ce n'est ni de l'intérêt de l'Égypte qui n'est pas sérieusement menacée, ni de l'intérêt de l'Italie que s'occupe l'Angleterre ; c'est, comme toujours, *de son intérêt personnel.* L'égoïsme est essentiellement le fond de sa politique. Ce qu'elle veut, c'est rester en Égypte à tout prix, et elle ne lance aujonrd'hui ce pays dans une guerre aventureuse que pour y trouver un motif d'y maintenir sa domination. Tout cela est percé à jour et personne ne peut s'y tromper, La politique anglaise est menée, depuis un certain temps, par des procédés qui lui suscitent, un peu partout, bien des embarras, des con-

flits et des échecs. Qu'elle ait donc le courage de dire nettement ce qu'elle veut, car que peut-elle gagner à tous ces moyens détournés qui sont plus maladroits qu'habiles?

Quel intérêt surtout, à l'heure actuelle, peut-elle avoir à troubler, par son expédition inopportune, ses rapports avec notre pays? Dans ces derniers temps, les relations entre Londres et Paris avaient semblé entrer dans des conditions plus favorables. Pourquoi y jeter tout à coup un élément de mésintelligence? Il est clair que la France ne peut pas voir d'un œil indifférent cette marche en avant de l'Angleterre et de l'Égypte vers le sud. De nouvelles conquêtes anglaises de ce côté pourraient mettre gravement en jeu nos intérêts et nos possessions du Haut-Nil, et, d'autre part, de nouvelles hostilités avec les populations indigènes peuvent surexciter le fanatisme déjà si vivement ému et créer de graves difficultés à tous ceux qui ont entrepris la colonisation et la domination de l'Afrique intérieure. Mais surtout, nous le répétons, c'est la question d'Égypte qu'on réveille ainsi et qu'on passionne imprudemment, et c'est certainement une faute grave.

Enfin, à toutes ces considérations politiques s'ajoute une question financière d'une très réelle importance. L'Angleterre entend faire payer par le Trésor égyptien une entreprise que, au fond, elle ne fait que dans son propre intérêt. Ceci ne saurait aller tout seul. Nous sommes, avec d'autres États, les contrôleurs de la Dette égyptienne, et nous ne pouvons admettre qu'on fasse à certaines réserves des saignées funestes pour les caprices de l'Angleterre. Si celle-ci veut faire la guerre aux Derviches, qu'elle la fasse à ses frais; mais que le Crédit égyptien, dont nous avons la tutelle, en soit victime, évidemment, rien ne saurait le justifier ni le permettre.

Il est clair comme le jour que l'expédition projetée ne se fait que dans l'intérêt de l'Angleterre, sous le prétexte de venir en aide, plus ou moins directement, à l'Italie, mais en réalité pour motiver le maintien de son occupation. Elle a sans doute le droit de le faire, mais qu'elle le fasse à ses frais et qu'elle ne touche pas au Trésor égyptien, qui est sous la garde commune des puissances européennes. Au fond, c'est une expédition politique qui risque de surexciter le fanatisme mahométan

et de mettre peut-être en péril nos possessions dans cette partie de l'Afrique. Les rais ons qui nous font hésiter à y donner notre approbation sont évidemment très sérieuses et très fondées. Du reste, M. le prince d'Arenberg a soulevé, à cette occasion, une question qui mérite d'être élucidée. « Est-ce que la Turquie, suzeraine de l'Égypte, n'a pas à être consultée en ce cas? Que fait l'Angleterre de l'autorité du Sultan? La chose vaut la peine qu'on l'examine!

« Oui, il est intéressant de soulever la question sur ce point particulier. Mais ce serait bien plus intéressant et d'une utilité bien autrement pratique si, par un moyen diplomatique quelconque, le gouvernement français pouvait profiter de ce réveil — provoqué par l'Angleterre — de la question d'Égypte, pour prendre l'initiative d'une mesure énergique et déterminante, appelée à forcer l'Angleterre à fixer elle-même, et cela d'une façon absolue, l'époque de l'évacuation de l'Égypte.

« Le moment est venu, à ce qu'il me semble.

« L'expédition projetée à Dongola l'indique d'une façon suffisante.

« Cette expédition — cela saute aux yeux — est, passez-moi le mot, un nouveau tour de mus-

cade. Cette fois, la muscade est assez dure à digérer. L'agitation des Derviches est ou imaginaire ou provoquée à plaisir. En tout cas, elle est un prétexte tout trouvé pour créer un état de choses qui permette à l'Angleterre de reculer de quelques années la question qu'elle cherche à éluder depuis quatorze ans, celle de l'évacuation de l'Égypte.

« Car voilà quatorze ans que cela dure!

« D'où vient cette nouvelle tentative de retard dans l'accomplissement de la promesse formelle donnée par le ministère Gladstone? Est-elle le résultat de certaines transformations apportées dans les alliances continentales? Est-elle une sorte de signe précurseur de certaines modifications projetées dans ces alliances? Est-elle une des conséquences de certaines récentes vexations?...

« L'expédition projetée contre Dongola est un leurre; c'est un nouveau prétexte auquel l'Angleterre a recours pour retarder l'évacuation de l'Égypte. Puisque ce fait — patent, évident, indéniable — se reproduit, il n'y a pas de raison pour qu'il cesse.

« Que cette nouvelle tentative de diversion soit la dernière!

« Qu'une des puissances intéressées au maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman prenne l'initiative de soumettre au Sultan, suzerain de l'Égypte, la question, de façon telle qu'il se décide une fois pour toutes à demander catégoriquement à l'Angleterre de fixer d'une façon irrémédiable l'époque de son évacuation!

« L'Angleterre sera bien obligée de se prononcer, car le Sultan ne prendra vraisemblablement cette résolution que le jour où il se sentira appuyé par les grandes puissances continentales.

« C'est cet appui qu'il faut lui apporter.

« La France a été jusqu'ici seule à réclamer l'évacuation. Mais la France n'est qu'une des puissances signataires du traité qui reconnaît que l'intégrité de l'Empire ottoman devra être respectée. Pourquoi les autres puissances, au nombre desquelles se trouve, d'ailleurs, la Russie, ne se joindraient-elles pas à elle pour appuyer le Sultan, qui, ainsi, fort du concert européen, pourrait réclamer cette évacuation de l'Égypte qui rendrait à son Empire l'intégrité dont le concert européen a promis de respecter le maintien, il y a près d'un demi-siècle?

« Si cet accord se faisait, la question égyptienne serait bien vite résolue. »

Il est désirable que les troupes de l'Angleterre évacuent l'Égypte. Il l'est encore plus que ses milices bibliques évacuent la France et toutes les possessions françaises. L'Angleterre occupe l'Égypte sans aucun droit. Elle-même a reconnu qu'elle devait l'abandonner *un jour;* seulement, elle n'a pas fixé l'échéance. Son engagement reste donc illusoire, puisqu'il est subordonné à sa loyauté.

Elle lie la question d'évacuation à celle de sécurité dont elle se réserve d'être juge exclusivement. C'est ainsi que le provisoire dure depuis le mois de juillet 1882, depuis le bombardement d'Alexandrie, soit quatorze ans ! !

Chaque fois qu'une puissance a la prétention de constater la tranquillité de l'Égypte, l'Angleterre s'émeut ; elle se sent lésée. Alors elle annonce l'offensive des forces du Madhi ; elle déplace quelques compagnies de Soudanais à l'extrême limite du désert ; elle répète que la civilisation dont elle tient le drapeau, la prospérité et l'ordre dont elle a la garde, lui commandent d'ajourner ses promesses. C'est du temps qu'elle veut gagner ; jusqu'ici elle

a toujours réussi à se jouer de l'Europe, de la vérité et de la justice ; elle est de mauvaise foi.

Sa confiance s'affiche par une telle effronterie qu'elle laisse publier dans les documents officiels la preuve de sa duplicité ; le dernier rapport annuel de l'agent britannique au Caire, Lord Cremer, contient ces lignes curieuses :

« Il ne s'est rien produit qui présente un intérêt spécial par rapport à l'administration militaire dans l'année qui vient de s'écouler. A l'exception d'une petite attaque sur un village du district de Ouady-Halfa et d'une insignifiante incursion dans le delta de Tokar, les forces des Derviches, dans le voisinage immédiat des avant-postes égyptiens, bien que l'effectif en soit considérable, *ont maintenu une attitude strictement défensive.* »

Ainsi Lord Cremer lui-même, responsable devant lord Salisbury de la paix en Égypte, reconnaît l'absence totale de trouble et de péril.

C'est pourtant l'heure même où ce rapport peu suspect est soumis au Parlement que le cabinet de Londres choisit pour décider une nouvelle expédition dans le sud, à 1.650 kilomètres du Caire.

N'oublions pas qu'il y a quelques semaines le

bruit courut d'une intervention de la Turquie pour rappeler à l'Angleterre ses serments et lui demander la date de son départ.

Cette simple rumeur suffit pour expliquer l'idée d'une campagne militaire; mais elle ne l'excuse ni ne la justifie.

Les Anglais mettent en avant un autre prétexte, leurs sentiments d'affection et de solidarité pour l'Italie et le désir de dégager leurs amis battus dans le Tigré par les Abyssins, menacés à Kassala par les Derviches.

Si la raison était sérieuse, personne ne comprendrait que les hostilités soient reprises aux frais de l'Égypte, aux dépens du fonds général de réserve administré par des commissaires européens pour les créanciers de la Dette égyptienne.

Ni l'Égypte ni les porteurs de titres ne réclament une expédition; si l'Angleterre a des fantaisies politiques personnelles à satisfaire, pourquoi imposer aux indifférents, aux victimes, la note des dépenses? pourquoi surtout abuser du bail hypothétique qui la maintient dans la vallée du Nil, pour agir en propriétaire égoïste et dilapidateur, pour agiter un pays absolument calme, pour envoyer au feu des

régiments d'indigènes entretenus sur le budget de l'Égypte?

La libération de l'Égypte nous tient naturellement au cœur. Il importe de ne pas dire une parole, de ne pas faire un acte qui soit de nature à la compromettre ou à la retarder; mais n'oublions pas que c'est avant tout une question internationale, d'intérêt absolu pour toutes les nations autres que l'Angleterre, et qui ne sont pas misérablement inféodées à son influence.

N'oublions pas non plus que le besoin de prendre une revanche après son échec à Constantinople, après ses affronts du Venezuela et du Transwaal, domine les préoccupations de l'Angleterre. Le cabinet conservateur plus qu'un autre a soif de prestige; il a souffert cruellement de ses mécomptes; il brûle de frapper quelque part un coup retentissant. Il semble qu'il ait choisi l'Égypte pour y prouver brutalement que l'énergie et la puissance de la Grande-Bretagne ne sont pas un vain mot.

Nous n'avons donc pas besoin de nous presser et de prendre impétueusement la tête du mouvement; il suffit que nous ne le laissions ni s'égarer

ni s'affaiblir, en y tenant le rang privilégié qui nous appartient.

Les Italiens ont évidemment mal manœuvré; ils ont cru pouvoir à la fois se moquer de leurs compères de Khartoum et vaincre les Abyssins; ils ont, au contraire, été mis en déroute dans une série de batailles rangées par Ménélik, tandis que les Derviches, trompés par eux, achèvent de ruiner leur folle politique coloniale.

Mais si le désastre est bien leur œuvre, ils doivent en supporter les conséquences. Comment accepter la fausse bonhomie des Anglais, utilisant la débâcle de leurs auxiliaires pour leur prêter une aide *imaginaire* et la faire tourner au profit de leur domination *prolongée*? Cette diversion ne servira pas les Italiens, mais reculera pour plusieurs années l'indépendance de l'Égypte, ridiculisera la suzeraineté légale du Sultan et mettra sur le dos des porteurs de titres des charges écrasantes.

On réclame d'eux actuellement 13 modestes millions pour pousser jusqu'à Dongola; mais cette première contribution est une amorce; après Dongola se présentera un objectif plus sérieux, Khartoum. Les Anglais sont trop gênés dans le reste

du monde pour aborder de front le Soudan qu'ils n'ont cessé de convoiter; ils procèdent par étapes et ne tiennent qu'à entraîner lentement mais sûrement leurs dupes dans un fatal engrenage.

Le gouvernement français a raison de décliner les propositions décevantes de Lord Dufferin. Il s'aperçoit à bref délai de la valeur des coquetteries récentes et de la manière dont tournent infailliblement les rapprochements avec l'Angleterre.

Enfin, pour conclure, si la perfide Albion veut faire la guerre aux Derviches, qu'elle paie la note des frais de cette singulière expédition.

Les puissances signataires, sous lesquelles le contrôle des finances de l'Égypte a été mis, n'ont aucun intérêt à laisser prélever sur la caisse de l'Égypte les millions qui seront engloutis dans cette aventure.

La France, plus que toute autre puissance, est autorisée à refuser impitoyablement les crédits, puisque sur les 2 milliards 250 millions, montant de la Dette égyptienne, l'épargne française, à elle seule, possède 1 milliard 400 millions de titres. Au gouvernement français de défendre les droits et les intérêts des créanciers de la Dette égyptienne.

L'expédition de Dongola coûtera plus de 25 millions! Dans ces conditions, les réserves — et plus — de la Dette seraient absorbées.

L'Angleterre a intérêt à ce que les Italiens conservent Kassala; la France, aucun. Elle veut trouver là le moyen de perpétuer l'occupation de l'Égypte, et, pour cela, elle n'hésite pas à faire entreprendre à l'Égypte une guerre qui peut devenir désastreuse en soulevant les musulmans; le khalife des Derviches proclame la guerre sainte et déploie le drapeau vert.

Il faut convenir que ce Lord Cremer a toutes les audaces ; sous le fallacieux prétexte de faire réoccuper Dongola par les troupes égyptiennes, il envoie les soldats égyptiens sur le Haut-Nil; pour faire face aux dépenses, il demande que la Commission internationale de la Dette publique accorde un premier crédit de 2.500.000 francs!

Comme l'expédition de Dongola n'offre aucun intérêt; qu'elle est combattue, en Égypte, par l'opinion publique, étant donné que la tranquillité est parfaite sur le Haut-Nil, la France, consultée, devra énergiquement refuser son adhésion en ne s'associant pas aux manœuvres audacieuses des Anglais

qui, en agissant ainsi, ne cherchent qu'une chose : profiter des événements et de la crédulité habituelle de la France, pour expédier d'Angleterre 1.000 hommes de plus qui viendront augmenter le corps d'occupation du Caire. Voilà leurs agissements dévoilés, leur plan démasqué ; leur tactique est de saisir toute occasion possible pour envoyer de nouvelles troupes en Égypte, pour arriver à pouvoir dans l'avenir dominer les troupes égyptiennes.

Assez de tergiversations et de mollesse ; il est temps que la France et la Russie interviennent et exigent de l'Angleterre l'évacuation de l'Égypte à bref délai, en faisant rendre au jeune Khédive opprimé ses prérogatives méconnues et ses droits violés. Allons, de l'énergie !

Tout, en Égypte, rappelle l'œuvre civilisatrice des Français ; la rade d'Alexandrie elle-même a aussi été construite sous la direction d'un Français.

Alexandrie, bâtie presque au ras de la mer, présente un coup d'œil intéressant. On y voit les ruines du palais Saïd que le Khédive actuel, Abbas-Hilmi, fit raser ; le palais Ras-el-Tin, situé au bord de la mer, résidence d'été du Khédive. Dans le

bassin sont Yacht et le bâtiment « khédivial », le Mahroussah.

Pour celui qui n'est jamais allé en Algérie, l'arrivée d'Alexandrie a un caractère typique, original par la bigarrure des costumes multicolores qui s'offrent à ses yeux. Le quai, essentiellement cosmopolite, où, parmi tous les portefaix qui circulent, vous voyez des Arabes, des Maltais, des Turcs, des Syriens, des Albanais, des Arméniens, criant et gesticulant à qui mieux mieux, vous cause le plus grand étonnement. C'est là que commence la tradition du *bakchich* (pourboire) qui, dans toute l'Égypte est, pour le voyageur, une persécution perpétuelle. Le *bakchich* est une contribution que doit subir l'étranger. Pour l'Arabe, quiconque foule son sol doit payer sa redevance ; c'est la dîme imposée à l'Européen. En maintes occasions, il faut se servir de la courbache (fouet), dont sont dotés, du reste, les agents de police pour se débarrasser de tous ces quémandeurs qui, de tous côtés, vous harcèlent. La misère, en Europe, est le plus souvent hideuse ; en Orient, elle est poétique.

L'entrée du port d'Alexandrie offre de grandes difficultés. On n'a pas oublié qu'elles provoquèrent

le désastre d'Aboukir; aussi n'est-ce qu'avec un pilote expérimenté et un remorqueur qu'elle a lieu.

Sur la gauche, Ramlé, jolie petite plage où les Alexandrins se réfugient l'été, et qui, sur les bords de la mer, est dotée de gracieux cottages. Ce qui frappe tout d'abord en débarquant à Alexandrie, c'est la tonalité du ciel, et le disparate des maisons; on sent l'Orient avec son caractère particulier.

Alexandrie, qu'Amrou avait prise sans coup férir et appelait la ville de l'Occident, est, en effet, une belle ville qui s'est européanisée et modernisée. Le climat y est toujours plus frais qu'au Caire; la mer d'un côté, de l'autre le lac Mariotis avec lequel Napoléon Ier inonda trois cents villages arabes, lors de la bataille d'Aboukir. Si la ville a perdu de son caractère, elle est toujours restée le centre des affaires de l'Égypte. Le coton, une des principales productions, donne une ressource budgétaire de 200 millions de francs; et l'impôt foncier produit 125 millions. Il en résulte donc que les ressources de l'Égypte se sont considérablement accrues, qu'il y a encore beaucoup plus à faire produire de ce pays de cocagne, favorisé de la nature et d'une fertilité étonnante.

Alexandrie, cette ville cosmopolite, est maintenant d'une civilisation avancée. La ville est remplie de voitures de maîtres; les voitures de place y sont plus confortables et surtout plus propres que nos fiacres de Paris.

Le cocher lui-même est plus séduisant. L'Arabe qui remplit cette fonction est vêtu d'une longue robe blanche, coiffé d'un tarbouche écarlate; il est poli; c'est avec une prodigieuse volubilité de paroles qu'il vous invite à prendre place dans sa voiture. Quel contraste avec les cochers parisiens qui, généralement, sont grossiers!

Il faut plusieurs jours pour visiter Alexandrie. Le soir de notre arrivée, accompagné de notre drogman, nous allâmes visiter le quartier arabe. Dans les cafés turcs, éclairés *à giorno*, où se fait la danse du ventre, quel changement de se trouver ainsi transporté aussi loin de Paris! Nous nous promenons dans les quartiers populeux, au milieu de tout ce peuple aux costumes si variés, où grouillent dans les rues tortueuses les Phyrnés du trottoir aux visages repoussants, peintes de rouge, de vert, leurs ongles teints au kole. Le coup d'œil est aussi saisissant qu'écœurant; le vice et la dé-

bauche s'étalent dans toute leur laideur. Il est prudent de ne pas trop s'attarder dans la visite de ces bouges infects, où la sécurité, pour l'Européen, laisse beaucoup à désirer.

Alexandrie possède de jolis types de femmes; c'est surtout à la sortie de la messe grecque que l'on peut admirer ces visages d'une perfection accomplie.

Les femmes grecques, avec leurs traits d'une régularité antique, leur teint mat, leurs yeux d'une grandeur et d'un éclat incomparables, sont idéalement belles ; mais il leur manque cette démarche, cette grâce particulière qui ne semble être réservée qu'à l'Occident, surtout à la Parisienne. La vie y est très animée ; la danse, la musique y sont fort goûtées ; les soirées s'y succèdent, la société y est très *select*.

La nuit, dans les quartiers de la vieille ville, on voit partout, en pleine rue, des marchands de nougat, de dattes, de gâteaux fumeux; d'autres qui étalent en plein vent leurs comestibles à la lueur de grands falots qui font briller leurs figures bronzées ; sur les trottoirs, des Arabes étendus, à demi vêtus, dorment tranquillement.

La promenade favorite est la rive gauche du canal Mahmoudièh, dont l'avenue est très ombragée. Ce canal, qui fut creusé en 1820, a coûté près de 8 millions ; 25.000 ouvriers arabes y furent employés. Le creusement de ce canal était nécessaire pour rattacher Alexandrie au Nil et au Caire. C'est par cette voie fluviale qu'arrivent tous les produits venant de l'intérieur depuis la Nubie. En se promenant sur les bords, on devrait se livrer à des regrets et déplorer le sort des fellahs qui l'ont creusé avec leurs mains, emportant dans leur tunique la terre arrachée péniblement par leurs doigts raidis. Les malheureux esclaves ne pouvaient proférer aucune plainte ni se reposer sans être menacés de la courbache. Quelles cruelles souffrances ont dû endurer ces êtres humains, dont la vie était bien peu de chose pour Méhémet-Ali !

Les rives de ce canal sont bordées de jardins d'une végétation luxuriante. La plupart sont couverts de mimosas, d'aloès, de bambous, bananiers, palmiers et de bougainvillieras, arbustes aux fleurs violettes, importés des Indes par notre compatriote de Bougainville. Il faut visiter ces jardins, si l'on veut se rendre compte de la variété des plantes

dont ils sont dotés ainsi que de leur végétation exceptionnelle. Cette promenade favorite est très fréquentée le vendredi (dimanche des Arabes).

L'autre rive du canal Mahmoudièh est moins jolie, mais plus typique. Des villages arabes construits en limon du Nil, ayant pour toiture des feuilles de sorgho, s'étalent de distance en distance. C'est là où l'on commence à voir ces femmes, vêtues de longues chemises bleues, qui viennent remplir leurs amphores avec l'eau du canal, vases qu'elles posent ensuite si gracieusement sur leur tête et qui rappellent si bien les tableaux de Fromentin.

Dans la campagne, des fellahs, avec leurs chameaux et leurs ânes, qui se rendent dans leurs terres; des nuées d'oiseaux traversent l'espace. Le canal est rempli de canges, de chaloupes qui sont remorquées par des dromadaires; on se sent dans un monde nouveau.

En revenant de cette délicieuse excursion, pittoresque et typique au possible, nous nous arrêtons à la colonne de Pompée, dont la hauteur est de 27 mètres et d'un seul bloc. M. Botti, l'aimable directeur du Musée, est là qui surveille les nouvelles fouilles que l'on vient d'entreprendre.

Le Musée qui vient d'être transféré dans Tawfikièh renferme des collections d'antiquités du plus grand intérêt. Tous les objets qui y sont exposés, tombeaux, momies, bronzes, vases funéraires, statuettes, bijoux, scarabées, armes, masques en or, monuments funéraires, proviennent des fouilles faites en Égypte.

Dans la rue Chérif-Pacha se trouve le magasin de l'antiquaire bien connu, M. Stamati-Vinga, qui pendant nombre d'années avait recueilli, de tous côtés, une très belle collection d'objets antiques de toutes sortes, statuettes de Chypre, tanagras d'Athènes, bronzes égyptiens, momies, scarabées, etc. Cet antiquaire émérite était décédé depuis plusieurs mois, lors de mon passage à Alexandrie.

Collectionneur de bibelots, j'achetai à sa veuve, moyennant 1.500 francs, une partie de la collection laissée par son mari, le reste ayant été acquis par le Musée d'Alexandrie. Je fis emballer devant moi tous les précieux objets antiques qui composaient cette collection. La caisse fut fermée avec soin et revêtue de cachets, et, avec la permission du directeur du Musée, j'obtins l'autorisation de l'expédier à Paris. Cette formalité est devenue nécessaire de-

puis l'occupation des Anglais qui ont interdit la sortie des antiquités d'Égypte.

Lorsque, à mon retour, je reçus la caisse qui m'avait été expédiée, quel ne fut pas mon étonnement en constatant que, non seulement les trois quarts de ces objets avaient été volés, mais que, de plus, on avait remplacé les pièces de valeur par des objets insignifiants. Qui a commis ce vol? Je l'ignore, puisque l'enquête, faite à Alexandrie par la bienveillance du consul de France, n'a amené aucun résultat. J'ai donc été, de ce chef, victime d'un vol odieux.

La distance qui sépare Alexandrie du Caire est de 40 lieues, voyage qui s'accomplit en quelques heures de chemin de fer.

Après avoir traversé le lac Maréotis, on se donne une idée de la richesse du sol. Des plaines immenses s'étendent jusqu'à l'horizon. Au bord des canaux, des fellahs, sans costume, qui, au moyen de chadoufs et de nattalehs, puisent l'eau pour arroser leurs terres desséchées par le soleil brûlant de l'Égypte, afin de les rendre plus fertiles. Tout le parcours est intéressant et permet d'y faire des études de mœurs. Çà et là, ce sont des Arabes qui,

sans se préoccuper le moins du monde que les voyageurs du chemin de fer les voient, sont tranquillement pliés sur eux-mêmes, en train de faire leurs ablutions. Au coucher du soleil, on les voit se prosterner et invoquer Mahomet.

Plus loin, ce sont des chameliers, conduisant une file de dromadaires, dont chacun a la tête attachée à la queue de celui qui le précède : ce sont des caravanes qui reviennent de l'intérieur. Plus loin, c'est une Bédouine qui passe, recouverte d'un voile noir, portant son enfant nu à cheval sur ses épaules. Ces nègres, qui habitent le village de Damanhouer que nous traversons, viennent de la Tartarie.

Après la gare de Kafrel-Zaïat, ensuite celle de Tell el-Barout, nous traversons le bras du Nil qui forme le Delta. C'est là où commence la véritable Égypte.

Nous traversons des villages où sont construites d'énormes ruches en terre grise : ce sont les pigeonniers, rangés en ligne régulière et entrecoupés de palmiers. La nuit arrive, le train se trouve subitement éclairé à l'électricité. Nous constatons, en effet, que nous ne sommes pas dans les wagons de

la Compagnie du Nord, dont les administrateurs sont si rebelles à toute idée de progrès.

Le coup d'œil devient alors grandiose, c'est la première fois que nous assistons, en Égypte, à un coucher de soleil. Quel effet merveilleux, que ces nuances qui reflètent à l'horizon, au bas de ce beau ciel bleu!

C'est le soir, la nuit est venue, les Arabes rentrent dans les villages. Là, c'est un fellah qui marche lentement, appuyé sur un long bâton; à côté, c'est un Arabe qui, monté sur son baudet, franchit la distance à une allure aussi rapide que celle d'un cheval.

Toutes les plaines que nous traversons se trouvent arrosées par les eaux du Nil malgré le barrage qui fut construit pour inonder les terres du Delta. Il est question, en ce moment, d'adopter le projet de l'ingénieur anglais Benjamin Baker. Ce projet consiste à construire d'immenses réservoirs, pour enlever le trop-plein des eaux du Nil, ce qui permettrait de pouvoir irriguer, en temps de sécheresse, toutes ces plaines si riches comme sol, et les rendrait d'une fécondité extraordinaire. Les travaux coûteraient 100 millions de francs au gouver-

nement égyptien. Il a été accordé à cet ingénieur anglais dix ans pour mettre son projet à exécution. Ses appointements annuels sont de 50.000 francs.

Tantah, ville arabe. C'est le jour de la fête des Juifs, une grande animation règne dans la gare. Des femmes turques voilées nous offrent des oranges; des enfants nus, avec leurs gargoulettes, nous offrent de l'eau fraîche; des mendiants aveugles poussent le cri formidable de bakchich qui, comme l'obsession, vous poursuit dans toute l'Égypte.

Benuh, bifurcation pour Suez, qui est à sept heures de chemin de fer. Dans cette région, la température change et devient bien plus chaude. Peu à peu, la vallée se resserre, la ligne jaune du désert apparaît, les Pyramides se dessinent. A l'horizon, nous apercevons des mosquées avec leurs minarets : c'est Le Caire !

LE CAIRE

Qui n'a pas vu Constantinople et le Bosphore n'a rien vu, dit-on. Moi je dis : Qui n'a pas vu Le Caire et le Nil n'a rien vu. J'ai vu Constantinople, et je préfère Le Caire, cet Éden enchanteur.

Aussitôt arrivé, je me fis conduire à l'hôtel Ghesireh-Palace ; c'est l'ancien palais du sultan Ismaïl-Pacha que la Compagnie des wagons-lits de Paris a loué moyennant un loyer annuel de 150.000 francs, pour y installer l'hôtel le plus somptueux que l'on puisse imaginer. Cette belle propriété, située sur les bords du Nil, possède un parc admirable, ombragé par les palmiers et les bambous ; la splendeur des appartements est inénarrable. Je fus logé dans l'ancien palais qu'occupait le harem. Les pièces, transformées en chambres à coucher, sont décorées de peintures merveilleuses, aux nuances multicolores, et toutes scintillantes de glaces. En

face, est le palais principal où l'on a installé la salle à manger et les salons. L'entrée principale, sous la marquise, est grandiose; l'escalier d'honneur, avec ses colonnes tout en marbre blanc, qui donne accès au premier étage, est d'un effet majestueux. C'est dans ce palais que se trouve la chambre où logea l'impératrice Eugénie pendant son séjour, lorsqu'elle vint au Caire pour l'inauguration du canal de Suez. Cette chambre, que j'ai visitée, avait été, pour la circonstance, meublés somptueusement par un de nos tapissiers de Paris. Les décors arabesques y sont d'un goût très artistique; les salons, à côté, sont richement meublés; l'ensemble constitue un véritable palais des fées.

Pour arriver à cet hôtel, on traverse le pont Kasar el-Nil, où une grande avenue plantée d'acacias à barbe de pacha conduit à l'ancien palais du sultan Ismaïl-Pacha. Ce pont, qui relie la rive gauche du Nil avec Ghesireh-Palace, a été construit en 1872, sous la direction et d'après les plans d'un de nos compatriotes, M. Cordier; il a coûté 4 millions; c'est un beau travail métallique.

Cette avenue, qui conduit de l'autre côté aux Pyramides, est la promenade favorite du monde

élégant, et souvent, de cinq à six heures, on y rencontre S. A. Abbas-Hilmi, le khédive, qui se rend soit aux courses ou aux carrousels donnés par les Anglais. C'est la promenade où se rendent toutes les voitures (*mail-coachs*). Du centre de la ville, on s'y rend avec ces beaux petits ânes si coquettement harnachés qui sont les fiacres du Caire, moyennant 0 fr. 25 (une piastre). « *Very good donkey* » (âne bon) ! vous crient les petits Arabes ; et à peine êtes-vous monté en selle que le baudet part à une allure rapide, et il faut même être très bon cavalier pour ne pas être désarçonné. Derrière, court l'Arabe qui, de temps en temps, pousse des cris gutturaux « Ah ! ah ! ah ! » Si à ce moment, comme cela vous arrive souvent, vous êtes occupé à regarder les Arabes qui passent, conduisant leurs chameaux, vous vous sentez tout à coup tressauter sur votre monture, car le *very good donkey*, qui sait que le « Ah ! » poussé par son conducteur est l'avertissement d'un coup de courbache sur les pattes, redouble aussitôt son allure, et dans les premiers temps, peu habitué à la formule, il vous arrive, par la secousse produite, de tomber à terre, ce qui vous sert de leçon pour l'avenir.

Après être resté deux jours à Ghesireh-Palace, et, me trouvant trop éloigné du centre, je revins habiter Spheards'hôtel, situé dans l'Ezbékièh. Cet hôtel, où descend la haute société, est, sous tous les rapports, le plus confortable de l'Égypte. La cuisine à la française y est excellente chose rare en Égypte). Vous y êtes reçu avec amabilité par M. Bœhler, le directeur, qui est l'homme le plus bienveillant, et qui sait donner à tous ses hôtes entière satisfaction. Comme cet hôtel est connu et réputé, la grande difficulté, en pleine saison (l'hiver), est de pouvoir y être reçu, car à cette époque les places sont rares. Le soir, à cinq heures et demie, le dîner fut annoncé dans le hall par le traditionnel tam-tam qui produit toujours la première fois un certain saisissement : on croirait entendre l'appel au feu. A table d'hôte, où tous les voyageurs sont tenus de se mettre en habit, et où la plupart des dames se mettent en toilette de soirée, je comptai environ deux cent cinquante personnes. Eh ! bien, le croiriez-vous, je le déclare à ma honte, j'étais le seul Français à table ; la majorité était naturellement composée d'Anglais, beaucoup d'Allemands et quelques Américains. Les samedis, à cinq heures du

soir, la musique militaire anglaise vient donner un concert, et, avec une tactique qui doit avoir pour effet de chercher à anglomaniser les Égyptiens, le chef de musique fait jouer chaque fois le *God save the Queen*, que les assistants sont tenus d'écouter debout, tête découverte. Près de là, place de l'Ezbékièh, se trouve le quartier européen; sur la place, le théâtre khédivial, que j'ai visité. La salle, toute dorée, est décorée avec goût; à droite, les six loges voilées, où, pendant les représentations, se tiennent les femmes du harem, pouvant ainsi échapper aux regards du public. Le soir, on jouait *Faust*. Le khédive vint assister à la représentation; c'est un bel homme de vingt et un ans; il a l'air bon et loyal, sa physionomie est douce et sympathique. Comme ses sujets, il subit à contre-cœur le joug de l'Angleterre, dont le despotisme voudrait en faire un vassal. Espérons, pour ce brave et intéressant peuple, que l'Europe posera bientôt son *ultimatum* en obligeant l'Angleterre de faire l'évacuation, et espérons que nous verrons l'Égypte reconquérir son indépendance.

Le peuple égyptien commence à comprendre et à s'émouvoir des conséquences que pourrait avoir

pour lui, dans la suite, la continuation arbitraire de l'occupation qui permettrait aux Anglais sans scrupules de prendre, en Égypte, une prépondérance qui le réduirait à devenir leur vassal. Aussi, depuis quelque temps, voit-on s'établir une certaine résistance qui a pour but d'arrêter le flot envahisseur du conquérant reniant, à la face de l'Europe, les engagements qu'il a contractés. Si on le laissait sans protestation et sans résistance continuer son œuvre d'occupation, ç'en serait fait de l'Égypte. Mais cela ne sera pas.

La presse elle-même (mais pas celle vendue à l'Angleterre) s'insurge avec indignation. On sent que le moment est venu où le peuple égyptien, qui aime la France, et pour lequel la France a les plus profondes sympathies, est disposé à venir demander secours à cette nation généreuse.

Dernièrement, l'honorable Mustafa-Kamel, publiciste égyptien, est venu à Paris et a remis au secrétaire de la Chambre des députés un tableau représentant le peuple égyptien demandant secours à la France, libératrice des nations. En même temps, il remettait une lettre au Président; cette lettre, expression de ses compatriotes, de-

mandait, en termes émus, à la France son appui puissant pour recouvrer sa liberté et son indépendance, si odieusement usurpées par la perfide Albion.

Le peuple égyptien, depuis treize ans injustement opprimé, a fait preuve, au milieu de ses souffrances, d'une tranquillité et d'une patience admirables ; il a su ainsi conquérir les sympathies de l'Europe.

Mais fatigué de subir un joug qui l'accable, il fait appel directement à la France, cette grande puissance civilisatrice, qui a déclaré les droits de l'homme et qui, depuis un siècle, l'a guidé dans la voie du progrès et de la civilisation. N'est-ce pas la France qui a délivré tant de peuples de l'oppression ? Son prestige est grand dans le monde musulman. Aussi a-t-elle un devoir à remplir : celui de délivrer les Égyptiens qui sont courbés sous l'oppression étrangère et de rendre ce peuple libre et indépendant.

Les sentiments sympathiques des Égyptiens à l'égard de la France nous sont connus ; je les ai, du reste, appréciés pendant mon séjour au Caire, aimant toujours à m'entretenir avec eux. Pourquoi

ne pas redire leur touchante invocation à la France :

O France! toi qui as éloigné les malheurs de tant de peuples, dont les cœurs se remplissent de joie au souvenir de tes bienfaits, soutiens l'Égypte en danger, sauve le Nil, et sache conserver la neutralité absolue du canal de Suez. O France, répands par le monde la vérité, afin qu'un peuple qui t'aime puisse arriver au bonheur!

Il faudra bien cependant, devant toutes ces manifestations qui n'ont qu'un but, celui de revendiquer le droit, que l'Angleterre abdique et qu'elle se soumette devant la volonté supérieure de la France.

En face le théâtre, la maison qu'habitait Napoléon Ier pendant la campagne et celle où fut assassiné Kléber. Sur la place, la statue d'Abrahim-Pacha. Ce quartier est le plus agréable de la ville. M. Baudry, le frère du sculpteur si connu, s'y est fait construire une maison dans le style arabe. Un autre de nos compatriotes, M. Delort, y possède un véritable chef-d'œuvre d'architecture; l'intérieur, décoré d'arabesques, est meublé d'un goût exquis.

C'est sur la place de l'Ezbékièh que, d'un ancien lac qui fut comblé, on a créé le jardin public. Ce square est planté de caroubiers, amaris, palmiers, samanis, mimosas, ahmates, niloticas, et de toutes espèces de plantes et d'arbustes que l'on trouve seulement dans les pays chauds. Toutes ces plantes, auxquelles la lumière d'Orient donne de si délicieux reflets, font de ce jardin un endroit délicieux pour les touristes qui aiment à venir s'y reposer, et, pour qu'il ne soit pas accessible à la basse populace et aux mendiants qui y viendraient déranger les promeneurs pendant leurs loisirs, il faut payer une piastre pour y pénétrer. En sortant à l'autre extrémité du jardin de l'Ezbékièh, nous arrivons dans le vieux Caire; dans Mousky-Street (comme ça sent bien l'anglais !), l'artère principale, nous voyons la statue de Suliman-Pacha qui, avec Abrahim-Pacha, conquit la Syrie. C'est dans ce quartier, qui conduit au bazar, que se trouve les principaux magasins du Caire. MM. Sanosian et Cie, rue Zaptièh, nous invitent à visiter leur fabrique de cigarettes, d'une énorme production au Caire. Six machines sont occupées à préparer les tabacs, d'autres machines le découpent, ensuite de

nombreux Arabes sont occupés à faire les cigarettes. Les tabacs employés proviennent de la Turquie; à leur entrée en Égypte, ils paient un droit de 20 piastres par kilogramme (5 fr. 25). Le revenu, pour l'État, qui a été, en 1894, de 250 millions atteindra, en 1895, pour le tabac seul, 300 millions de francs.

En Égypte, la plantation du tabac est formellement interdite.

Après le Mousky-Street, le vieux Caire devient intéressant et surtout typique. C'est dans ses quartiers que l'on voit les maisons arabes avec leurs *moucharabièhs* (balcons), leurs encorbellements soutenus, leurs étages en surplomb, toutes ces maisons s'épaulant les unes contre les autres et se fermant en demi-voûte sur la tête des passants. Coup d'œil local que toutes ces moucharabièhs alignées dans les rues! Ce sont des espèces de balcon ou plutôt de cages grillagées composées de treillage en saillie, formées de petites pièces de bois de cèdre produisant les dessins les plus variés.

La moucharabièh permet la vue de l'extérieur sans que du dehors on puisse voir. Par ses inter-

stices arrive un léger courant d'air qui tempère la chaleur et tamise la lumière ; c'est une vraie dentelle. C'est derrière leur moucharabièh que se tiennent ces belles filles d'Orient qui regardent passer les Européens.

La rue du Caire qui avait été bâtie à l'Exposition de 1889 ne donnait qu'une bien faible idée de la réalité.

Aussi est-ce avec le plus grand intérêt que nous parcourons en tous sens ces quartiers si typiques. Même les Arabes qui les habitent ont des types particuliers. Dans les rues, des femmes turques voilées, avec leur bourgo sur le nez, qui font leurs achats. Remarque singulière : sur cent femmes musulmanes que vous rencontrerez, soixante-dix sont enceintes. Dans toute l'Égypte, j'ai fait la même remarque ; aussi le nombre des enfants qui naissent est-il prodigieux. Dans les rues, dans les villages, partout ce sont des nuées d'enfants, tous dans un état de saleté indescriptible ; les figures de ces petits êtres sont remplies de mouches qui leur dévorent les yeux, et vous voyez des femmes portant leur enfant ou l'allaitant qui n'ont même pas l'idée de chasser ces volatiles qui dévorent les yeux de l'enfant. Aussi est-ce à cette insouciance cou-

pable, si peu digne d'une mère, que l'on attribue la cécité qui sévit en Égypte, puisque partout vous ne rencontrez que des aveugles. Deux cas en sont la cause : la trop vive lumière où les fellahs travaillent sous un soleil de plomb, et la malpropreté des yeux des enfants qui, dès leur jeune âge, en rend beaucoup aveugles.

Les bazars du Caire, tout en offrant le plus grand intérêt, n'ont pas la même attraction que ceux de Stamboul, à Constantinople, quoique de tous côtés on y voit amoncelées de grandes richesses en tapis, soieries, tissus. Dans les divers quartiers que nous parcourons, c'est le bazar de Khan-Khalil qui nous paraît le plus curieux. Toutes les industries y trouvent leur place, les faïences persanes, les bijoux arabes, les tapis qui sont des merveilles de goût, la sellerie, les marchands de babouches et de tarbouches. Le quartier des parfums offre un coup d'œil tout particulier ; les essences odoriférantes s'emploient en grande quantité dans les harems. Devant ces boutiques, les Arabes, assis, les uns fumant nonchalamment le *narghilé*, les autres indifférents, tournant entre leurs doigts leur chapelet qui, pour eux, est un passe-temps.

La visite de ces bazars, ainsi que l'excursion à travers le Mousky, constitue une étude complète de mœurs. On y coudoie des nègres du Sennaar, noirs comme la nuit; des Nubiennes, à peine vêtues d'un morceau d'étoffe modelant la beauté accomplie de leurs formes, dont la tête hideuse, avec des cheveux crépelés, se trouve placée sur un corps admirable. A côté, l'Arabe du Sinaï, vêtu de haillons; le Bédouin, coiffé de son turban, et drapé orgueilleusement dans sa robe blanche; le Turc en tarbouche et le fellah avec sa chemise bleue en cotonnade. A côté de nous, passe un chameau carapaçonné, enguirlandé, chargé de tapisseries, et précédé de quatre Arabes portant différents objets : c'est le cortège traditionnel qui se rend chez la fiancée, emportant tous les présents de la famille constituant la corbeille de mariage. Voilà qui est couleur locale !

Le lendemain, notre matinée fut employée à parcourir la forêt pétrifiée : excursion qui, par sa longue distance, ne peut se faire qu'à cheval ou à âne. Pour y arriver, nous traversons la nécropole des califes; c'est une ville de tombeaux qui tous sont, comme les marabouts, de forme votive. Nous visi-

tons les mosquées du sultan Barbouk et de Kayt-Bey, chefs-d'œuvre de ciselure, dont les coupoles sont sans pareille ; les gracieux minarets sculptés qui s'en détachent sont d'un style original. Les vitraux des tombeaux de Guide-Bey et de son frère, par lesquels se tamise la lumière, sont d'un merveilleux effet. En visitant ces tombeaux, la même réflexion vous vient toujours à l'idée : quelles sommes ont dû être dépensées pour toutes ces merveilles ! Un peu plus loin, c'est un amoncellement de ruines ; on se sent navré à la vue de tant de monuments si rares que les Arabes ont fait tomber entre les mains brutales des Turcs, dont les principes sont de ne jamais rien réparer. Sous tout autre climat, il ne resterait plus rien de toutes ces merveilles, qui finissent par s'écrouler morceau par morceau. Heureusement que la pluie, cet élément destructeur, ne vient pas achever l'œuvre, étant donné qu'au Caire il ne pleut que quatre fois par an ; le ciel y est pur et l'atmosphère toujours sèche.

C'est sous un soleil tropical que nous arrivons dans le désert. Au milieu des sables brûlants, nous trouvons la forêt pétrifiée ; l'effet de ces immenses ravins est saisissant. On voit qu'il s'y est produit,

aux temps pharaoniques, les ravages les plus effrayants. Figurez-vous d'immenses carrières calcinées, offrant les effets les plus étranges, où partout le feu a accompli son œuvre de destruction. Nous arrivons au fond où se trouve une excavation formant cirque; de là jaillit une source d'eau fraîche; à la chaleur du désert succède, dans ce ravin, un vent glacial. En revenant, nous passons par les plâtrières, d'où l'on aperçoit toutes les mosquées en ruines, et c'est éreinté de cette excursion, accablé par la chaleur, que nous rentrons avec plaisir à la Sarhia-Kamel, où est situé l'hôtel Speheards. L'après-midi, nous allons faire une promenade à Choubrah, qui est le rendez-vous de la société indigène. Nous rencontrons les voitures du harem, précédées des saïs aux costumes dorés et gracieux, qui courent à perdre haleine pour faire livrer passage aux voitures des pachas. Les ambassadeurs aussi ont droit aux saïs pour escorter leur voiture. Les femmes du harem que nous apercevons au travers des glaces de leur voiture, nous laissent bien des déceptions. Elles ont des gorges d'une dimension étonnante, mal contenues dans des robes sans taille, et sont pour la plupart disgracieuses. Avec leur air

farouche, des eunuques sont là pour éloigner le public de ces favorites, dont l'embonpoint ne peut chatouiller que le goût oriental, malgré le kole qu'elles emploient pour donner de l'expression à leurs yeux ternes.

Mais en revanche, enfermées dans de jolis coupés tapissés de satin bleu, on aperçoit des Géorgiennes adorables et des Circassiennes superbes qui font partie des harems de riches pachas. Mais les Turcs ne sont pas difficiles : pourvu qu'une femme soit grasse, elle est admirable ; blanche, elle est belle.

Napoléon Ier, désirant voir si les femmes d'Asie, dont on lui vantait tant les grâces et la beauté, avaient véritablement ces qualités, en fit venir six dans sa maison d'Elfy. Mais devant leur obésité et leur tournure disgracieuse, il les congédia; il préférait Mme Fourès.

Nous rencontrons le sympathique Khédive, à l'air jovial, conduisant son phaéton et faisant sa promenade journalière. De la rive gauche du Nil, nous arrivons à la vieille ville où des magnolias et des palmiers élancés bordent cette route si poussiéreuse.

C'est après avoir traversé les ruines d'un ancien village que nous arrivons à la Mosquée; on commence alors à se donner une idée de la saleté arabe. Les femmes et les enfants en haillons vivent dans ces cloaques; c'est la misère dans toute sa nudité. Les Arabes, couchés au soleil, sucent avec indolence la canne à sucre qui, avec les dattes, est leur principal aliment. Trois bâtons, qui coûtent une piastre, constituent pour eux la nourriture de trois jours.

C'est en explorant les quartiers d'Abouserga que l'on se demande comment des êtres humains peuvent vivre dans une saleté aussi répugnante. On y rencontre des fellahines, avec leur chemise bleue ouverte sur la poitrine qui laisse voir leur gorge, la tête enveloppée d'un voile noir retombant sur leurs épaules. Sous ce costume primitif, on peut voir, à chaque mouvement, le contour de leur corps se dessiner. Les jeunes filles sont admirablement bien faites; mais l'habitude de les marier de dix à douze ans fait qu'elles sont vite déformées. A trente ans, elles sont aussi vieillies et aussi fanées que pourrait l'être, dans l'Occident, une femme de soixante ans. Ayant plus d'exer-

cices pour vaquer à leurs travaux journaliers, elles ne grossissent pas comme les femmes du harem; leur démarche est gracieuse; la poitrine en avant, les reins cambrés, portant leur amphore sur la tête, elles ont l'allure svelte et élancée des statues antiques. Comme les Arabes, elles s'accroupissent, les genoux en l'air, rapprochés à la hauteur du nez; elles sont d'une souplesse inouïe.

Nous avons tenu à visiter l'église de la Sainte Famille, qui appartient aux orthodoxes : c'est l'endroit où se réfugia la Sainte Famille lors de sa fuite en Égypte. Les bois sculptés, avec incrustations d'ivoire, sont particulièrement remarquables. Dans la crypte, est une grotte où l'on dit la messe une fois par an. La rue qui conduit à cette église mérite d'être vue.

A quelques pas de là coule le Nil; au milieu, l'île de Rodah, endroit où Moïse fut sauvé des eaux. De nombreux mendiants aveugles nous poursuivent, en nous criant : « *Bakchich* ». On est frappé de voir dans ces villages, où la médecine est inconnue, la quantité d'aveugles qui s'y trouvent. En Égypte, la cécité est la maladie nationale. En revenant au Caire, nous voyons passer un enter-

rement; c'est un spectacle bien étrange. Les aveugles du village sont mis en tête du cortège et, tout en se dandinant, chantent sur un air plutôt joyeux que triste les prières qui finissent par : « *La ilah il Allah* ». Derrière le corps placé dans une boîte ouverte revêtue d'un châle rouge, où, à l'extrémité, on a placé le tarbouche du défunt, marchent les femmes qui lancent des notes aiguës se mélangeant avec le refrain joyeux des hommes.

Si le personnage est important, il est précédé de chameaux chargés de viandes que l'on distribue aux pauvres. Arrivé au cimetière, le corps est déposé tel quel dans la fosse. Le deuil de la famille dure une année; tous les jours, à la même heure, les femmes se réunissent, se roulent à terre en poussant des cris plaintifs. La mère qui perd sa fille est obligée d'exécuter cette comédie pendant l'année.

Ce n'est que par le bruit que l'Arabe exprime ses impressions : la joie, par un bruit lugubre; la douleur, par un bruit gai.

La ville du Caire mérite que l'on y consacre au moins une semaine, aussi bien pour l'étude de ses mœurs que pour la visite de ses mosquées. Tout autour de l'enceinte actuelle, s'élevaient des palais,

des monuments ; c'est de leurs débris que Le Caire et formé. Que de richesses sont contenues dans ces maisons, dans ces palais somptueux, dans ces mosquées aux proportions gigantesques et hardies, qui étonnent tant l'Européen lorsqu'il se trouve tout à coup transporté au milieu de tous ces édifices qu'il ne cesse de contempler ! Il faut être admis, comme j'en ai eu la bonne fortune, à visiter l'intérieur de ces palais pour en connaître la splendeur, en admirer les brillantes arabesques, les bronzes ciselés avec une rare perfection et les marbres admirables qui garnissent et décorent ces palais enchanteurs : le goût, l'élégance, la finesse et la grâce, tout y est réuni.

Mais ce qui manque à ce peuple qui a le génie de la construction, c'est l'esprit de suite ; il n'a aucune notion de la conservation de ses merveilles entassées.

Telle est l'impression qui ressort à première vue.

Au point de vue rétrospectif, Le Caire n'est pas sans intérêt. Amrou abandonna Alexandrie qui venait d'être la capitale de l'Égypte ; il vint planter sa tente vers le Mokatam, à qui l'on donne égale-

ment le nom de Fostatt (qui signifie tente). Depuis, Amrou, Touloumn et Hassan ont élevé, au Caire, des palais d'une grâce exquise, dont les débris offrent encore des merveilles. On doit aussi à Ismaïl-Pacha, ce grand constructeur, des palais, des mosquées et des casernes. Ce pacha préférait dépenser des millions à ces nouvelles constructions que de faire restaurer les vieilles mosquées ou réparer les murs croulants des tombeaux des khalifes. Même les merveilleux plafonds si remarqués de la mosquée du sultan Hassan n'ont jamais été entretenus.

Il nous fallut consacrer une journée à la visite des mosquées, une des attractions de la ville. Le Caire, comme Constantinople, possède environ 400 mosquées. La plus ancienne est celle d'Amrou, située à Fostatt. Jadis, elle était soutenue par 150 colonnes de porphyre, ce qui lui donnait un aspect grandiose et imposant; aujourd'hui, il n'en reste plus que la moitié; mais vue d'ensemble, cette mosquée est encore un véritable chef-d'œuvre. Dans la cour, la fontaine aux ablutions est à moitié brisée; tout y sent la vétusté. La niche du *kébla* (tribune) est, selon l'usage adopté dans la religion

de Mahomet, tournée vers La Mecque. Cette mosquée est la plus vaste du Caire.

La mosquée de Touloumn, construite en 1879, est située dans un quartier populeux : une véritable cour des miracles. Ses murailles découpées en créneaux, ses vastes proportions, son style pur vous frappent d'étonnement. Pour la construire, Amrou avait choisi un architecte chrétien, en mettant à sa disposition 1.500.000 francs pour les premières dépenses. Les motifs d'ornementation sont des plus fins; malheureusement, Abbas-Pacha en a laissé effondrer une partie des piliers. Vue du haut de la citadelle, avec ses murs blancs crénelés, elle paraît immense et est la plus grande, après celle d'Amrou.

De là, nous allons visiter la mosquée du sultan Hassan qui a été construite sur la place Roumélah, au pied de la citadelle. Sa coupole peut être comparée à celle d'Osmar de Jérusalem et de Sainte-Sophie de Constantinople, que j'ai visitées toutes deux. Le minaret de cette mosquée est élégant et d'une hauteur considérable; l'intérieur en est imposant. La cour aux ablutions est entourée d'arcades en ogives, aux proportions imménses et d'un accès

dans le sanctuaire. Les inscriptions taillées dans le mur sont d'une grandeur exceptionnelle ; la coupole, où se trouve la salle des tombeaux, est bien plus vaste que celle du Panthéon de Paris.

La mosquée de Mohamed, construite sur le plateau de la citadelle, est toute en albâtre. Les vitraux multicolores, où la lumière vient se tamiser, sont d'un effet féerique. Le sol, comme celui de toutes les principales mosquées, est recouvert de tapis persans de grande valeur. La coupole dorée est aussi gracieuse que légère. Le tombeau de Mohamed est tout entouré de boiseries dorées. De cette terrasse, l'on jouit d'un panorama grandiose sur la ville; derrière, c'est le désert; à l'horizon, se détachent les pyramides de Gizeh et le Nil.

C'est à la forteresse que se trouve une des casernes anglaises servant aux troupes de l'occupation. Nous redescendons par les quartiers Sahria et El-Akadeen, qui sont des plus curieux à visiter. Au milieu des rues pendent des loques en guise de stores. Dans ces quartiers populeux règnent la plus grande animation. C'est à peine si nous pouvons nous frayer un passage au milieu de tous ces Arabes; les uns conduisant leurs ânes chargés

d'herbages, les autres suivant leurs dromadaires chargés de canne à sucre. Pour l'Européen, le coup d'œil de ce quartier produit sur lui le plus grand étonnement.

Nous visitons ensuite plusieurs autres mosquées. Toutes ont un intérêt particulier; en décrire les détails serait trop long. La première est celle du sultan Qalaoun, d'El-Azhar, construite en 969, de Katy-Bey, d'El-Hakem, d'El-Ghouri, dont le portail est splendide, les plafonds des plus remarquables et surtout bien conservés.

La mosquée de Méhémet-Ali, avec ses murs en albâtre, est moderne. Pour la visite de toutes ces mosquées, tout chrétien est tenu avant d'y pénétrer de se chausser de babouches afin de n'en pas souiller le sol. Il faut aussi, nous recommande le drogman qui nous accompagne, avoir, pendant la visite, une tenue respectueuse, étant donné que ces musulmans fanatiques ne supporteraient pas que les chiens de chrétiens, comme ils nous appellent, viennent par leur présence souiller ces lieux saints. Que de richesses enfouies dans toutes ces mosquées que nous avons visitées! Quelles sommes prodigieuses y ont été dépensées, pour élever

ces monuments grandioses dont la plupart tombent en ruines!

Arrivés dans la Sahria-Kamel, nous assistons au défilé d'un mariage riche : c'est la fille du prince Osman-Pacha. En tête, la musique; ensuite, une série de voitures élégantes où se tiennent les membres de la famille; puis vient la voiture de la mariée, recouverte d'un grand cachemire, attelée de quatre chevaux superbes tenus par des saïs; dans l'intérieur, tout capitonné de soie, la mariée, seule. Des cavaliers caracolent tout autour de la voiture de la mariée, et, comme c'est un mariage d'une fille de pacha, un escadron de lanciers termine le cortège.

L'après-midi, dans la Mouski, nous assistons également au défilé d'un mariage de gens du peuple.

Là, le coup d'œil est plus original. En tête, comme toujours, des musiciens arabes, les uns avec des flûtes, les autres avec des tarabouks. Des enfants font l'escorte, tenant des perches entourées de loques rouges. Après le cortège, vient la mariée, ensevelie de la tête aux pieds par un voile rouge. Elle marche sous un dais, où deux femmes

la guident dans l'obscurité dont elle est enveloppée. De temps en temps, le cortège s'arrête pour écouter un air de musique et pousser des cris. Généralement, dans les familles, on fait coïncider un mariage avec une circoncision ; cela, paraît-il, porte bonheur aux jeunes époux.

La cérémonie du mariage populaire ne se termine pas dans la journée. Le soir, les parents et amis de l'époux le conduisent à la demeure de sa fiancée. C'est une procession originale qui, dans l'obscurité de la nuit, anime les rues du quartier. L'orchestre précède toujours le cortège; suivent les jeunes gens avec des *machallas* où brûlent des bûches résineuses; le marié est entre deux de ses amis qui portent des bouquets.

Après une promenade nocturne à travers les rues du quartier où a lieu la cérémonie, on arrive, après bien des détours, au logis de la fiancée dont la maison, pour la circonstance, est décorée et pavoisée. Le marié entre seul; les invités restent dehors à fumer, à boire des limonades, et à faire de la musique pendant toute la nuit. Le lendemain matin seulement, ils quittent la maison de la mariée; la cérémonie se trouve ainsi terminée.

La circoncision est une grande fête pour la famille. Dans le défilé, on voit des petites filles aux costumes les plus brillants, recouverts de fleurs; des Arabes, avec des torches; ensuite l'orchestre traditionnel. L'usage veut que le petit garçon, dont la circoncision se fait à l'âge de six à sept ans, soit promené dans les rues, soit sur un âne, soit en voiture, aux sons d'une musique bruyante. Pour la circonstance, il est affublé d'un riche costume de femme, dans lequel il disparaît entièrement. Comme la dépense de cette cérémonie est coûteuse pour les gens du peuple, on attend qu'un mariage ait lieu dans le quartier, de manière à ne faire qu'une procession.

L'Égyptien, qui est très libéral et hospitalier, ouvre sa maison à tout Européen qui veut voir la cérémonie. Ce jour-là, il reçoit tout le monde avec bienveillance. Ayant vu les derviches hurleurs et tourneurs de Constantinople et de Scutari, j'ai tenu à voir ceux du Caire. Les séances de ces fanatiques commencent à deux heures. Les étrangers, moyennant une légère redevance, sont admis dans le téké à assister aux jérémiades et contorsions de ces prophètes. Les derviches sont divisés en deux

sectes différentes : les hurleurs et les tourneurs. Les premiers, adossés le long d'un mur, commencent à pousser des cris plaintifs qui vont en s'accentuant. Ensuite commencent les contorsions les plus grotesques que l'on puisse imaginer : la tête s'abaisse jusqu'aux genoux, allant de droite à gauche ; les cris gutturaux qu'ils articulent, les plaintes qu'ils s'efforcent de rendre lugubres sont, pour les spectateurs qui les contemplent, d'un effet saisissant. Tout cela est fait avec une pénétration d'esprit qu'il ne faudrait pas chercher à ridiculiser sous peine d'être expulsé. Leurs croyances sont profondes, et leurs appels aux prophètes convaincants. Ce stratagème dure une heure; après quoi, les chefs, aux longues chevelures, qui sont assis au milieu, chantent les versets du *Coran*. Ensuite on amène les enfants malades que l'on couche à terre ; le chef de la secte, avec le pied droit, monte légèrement sur le corps de l'enfant qui doit se relever guéri.

Les derviches tourneurs profèrent pour ainsi dire les mêmes cris; mais, au lieu du mouvement automatique de droite à gauche exécuté par les hurleurs, les tourneurs exécutent les mêmes con-

torsions en tournant jusqu'au moment où, étourdis, ils vont tomber à terre. Leurs chants plaintifs sont accompagnés par des flûtes dont les sons peu harmonieux les excitent. Je ne puis décrire l'originalité de ces scènes presque sauvages, qui vous laissent dans l'esprit une singulière impression. La vénération due à un derviche est en rapport avec la longueur de sa chevelure.

En revenant, nous passons devant le nouveau palais que l'on est en train de construire; il est destiné, comme habitation, au frère du Khédive. Ce palais, dont l'extérieur est monumental, sera, dit-on, comme intérieur, d'un raffinement accompli. Près de là se trouvent, dans un des plus beaux quartiers de la ville, les ambassades de France et de Russie, avec leurs jardins luxuriants plantés d'essences d'arbres qu'on ne trouve qu'en Égypte et de plantes rares. Le Caire, c'est le Nice de l'Égypte.

Le Caire, comme Alexandrie, a ses quartiers répugnants, où le soir, en pleine rue, on voit ces marchandes d'amour dont les figures congestionnées et maquillées vous font éprouver un haut-le-cœur. Dans ce quartier assez étendu, qui tous les soirs

se trouve éclairé avec de nombreuses lanternes multicolores, on y rencontre des femmes de toutes nationalités, plus laides les unes que les autres, vêtues de costumes aux nuances criardes, qui paraissent avoir comme principale clientèle les soldats du corps d'occupation. Comme signe distinctif, ces femmes sont tenues de porter au bas de la jambe droite un anneau : symbole de leur enchaînement au vice.

Dans ces quartiers règne toute la nuit une grande animation. Dans la ville même, à toute heure, vous trouvez facilement, pour rentrer chez vous, des Arabes tenant des baudets à la disposition des voyageurs attardés.

On croirait pouvoir voir, au Caire, la danse du ventre mieux qu'à Paris, puisque c'est de ce pays qu'elle nous a été importée. Eh ! bien, pour le voyageur qui arrive dans cette ville, c'est maintenant une complète désillusion. Autrefois, la danse du ventre, avec toutes ses contorsions d'une souplesse étonnante, était faite dans certains cafés concerts par des almées d'Esneh dont la réputation était justifiée. Faite par elles, la danse du ventre était gracieuse, le sujet lui-même agréable et surtout joli.

Mais aujourd'hui, la danse du ventre n'est plus pratiquée dans ces endroits que par des femmes vieillies et flétries, dont la laideur est repoussante. Le gouverneur, qui trouvait ces exhibitions *shocking* pour les sujets de la reine, avait même, pendant mon passage, tenté la suppression de cette pantomime si peu chorégraphique. Il est certain que la danse du ventre, vue dans l'éléphant du Moulin-Rouge, à Paris, est donnée par des filles dont la souplesse, la gracieuseté ne peuvent être comparées à ces femmes dont la difformité les rend grotesques.

Notre journée du lendemain fut réservée pour une excursion aux environs. Hélouan-les-Bains, petite ville balnéaire, située à trente-cinq milles du Caire, au pied de la chaîne du Makkatam dont l'altitude est à 58 mètres au-dessus du Caire. La renommée d'Hélouan-les-Bains est due à ses sources tièdes d'eau sulfureuse et saline. Comme à Aix-les-Bains, on y soigne les rhumatismes et, comme à Vichy, les affections du foie et le diabète. L'air qu'on y respire est pur et vivifiant, et on y obtient, paraît-il, des résultats merveilleux pour les maladies de poitrine. Comme séjour de repos et de convalescence, c'est un endroit charmant. Les chasses

dans le désert, la pêche dans le Nil y offrent, pour le touriste, de grandes distractions. Aux alentours, on peut faire l'excursion des pyramides de Saqqarah. Le parc et le casino d'Hélouan sont le rendez-vous des baigneurs.

Matarièh, coquet village, est situé au bord du désert, à quarante milles du Caire. On se croirait à Biskra; partout les jardins, d'une végétation luxuriante, sont remplis de mandariniers, figuiers, palmiers, magnolias, caoutchoucs. Le paysage est charmant et pittoresque. C'est dans ce village que l'on voit l'arbre historique, sous lequel la Sainte Famille vint se reposer lors de sa fuite en Égypte. Le dernier arbre planté à cet endroit date de 1672. Son écorce est remplie d'une quantité prodigieuse d'inscriptions faites par les nombreux touristes qui viennent en pèlerinage. Nous remontons sur nos baudets, qui marchent toujours à une allure rapide, et, en moins de dix minutes, nous arrivons à Héliopolis, où, au milieu de ce village, se dresse majestueusement la pyramide. De là, nous regagnons la gare pour rentrer au Caire.

Après avoir franchi le pont de Kaser el-Nil, une route délicieusement ombragée, que nous suivons

pendant une heure et demie en voiture, nous conduit aux pyramides de Gizeh. La première, Chéops, domine les deux autres; sa hauteur est de 137 mètres, sa largeur de 200 mètres. Pour en faire l'ascension fatigante, il faut avoir du jarret, car les enjambées, que l'on est obligé de faire pour monter d'une pierre sur l'autre, sont de près d'un mètre. Les Arabes vous passent une corde autour de la ceinture; un vous tire par la main, et l'autre vous pousse par le corps. C'est au sommet que déjeuna Napoléon Ier; de là lui vint son inspiration : « *Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.* » Du sommet de la pyramide de Chéops, le coup d'œil le plus grandiose et le plus imposant que l'on puisse rêver s'offre aux yeux. A l'horizon, d'un côté, les tombeaux des khalifes, la forteresse du Caire; derrière soi, l'immensité du désert avec ses sables brûlants. Au bas des pyramides, le sphinx, majestueux, qui paraît garder le désert du Sahara. La descente est périlleuse, car il faut aller doucement et avec une grande précaution pour éviter le vertige. Que de pierres sont là, entassées les unes sur les autres! C'est incalculable. Avec tous ces blocs qui ont été

employés pour édifier ces trois pyramides, on pourrait faire un mur qui aurait 1.054 lieues de longueur. Pour pouvoir s'en rendre compte, il me suffit de dire que la pyramide de Chéops représente 2.620.000 mètres cubes de pierres ; celle de Chephen, la deuxième, 1.880.000 mètres cubes, et la troisième, celle de Mycérinius, la plus petite, 180.000 mètres cubes : ce qui forme un ensemble, pour les trois pyramides, de 4.680.000 mètres cubes de pierres, qui se trouvent amoncelées à cet endroit.

Nous avons tenu, car on ne revient pas tous les jour voir les pyramides d'Égypte, à pénétrer dans l'intérieur de la première qui contient le sarcophage de Chéops. Cette ascension est bien fatigante à faire; car, pour arriver à pénétrer dans l'intérieur, on est tenu, à un certain endroit de la galerie, de se mettre à plat ventre pour pouvoir passer par cette ouverture si restreinte, et la difficulté est d'autant plus grande que le sol, en pente, se trouve par suite du passage des nombreux visiteurs, complètement poli et glissant. Une fois que vous avez pénétré dans la galerie, l'air manque complètement, et c'est à demi asphyxiés

que vous en sortez, très satisfaits de revoir le jour.

La deuxième pyramide, Chephen, a 110 mètres de hauteur; la troisième, Mycérinius, 70 mètres. Toutes trois sont à côté les unes des autres. De là, nous montons sur des chameaux pour nous rendre au fameux Sphinx, dont les proportions gigantesques étonnent la vue. La figure du Sphinx est très endommagée, le nez a disparu; les Mameluks s'en servaient comme cible. Les Arabes, qui nous accompagnent depuis Le Caire, nous servent notre déjeuner sur le Sphinx. Pas banal pour des Parisiens, habitués du Robinson, de venir déjeuner à l'entrée du désert, n'est-ce pas?

Après nous être réconfortés, nous visitons, tout à côté, le temple de granit que les fouilles ont mis à découvert. C'est là où l'on commence à voir des blocs énormes de granit. Une de ces pierres, qui provient de la carrière d'Assouan, a 6 mètres de long. C'est de cette carrière qu'ont été tirées les obélisques d'Héliopolis, Karnac et Louqsor, ainsi que celles qui se trouvent à Paris, à Londres et à New-York.

Le Sphinx, dont la pose est si majestueuse et qui a été taillé dans un seul bloc de granit, a 60

mètres de long, 20 mètres de haut; la tête seule a 9 mètres de hauteur. Le temple découvert tout à côté par Mariette-Bey, notre éminent et regretté compatriote, était le temple d'Isis. Au pied des pyramides, sont installés des photographes et des marchands de bibelots. Auprès, existe toujours le châlet où descendit l'Impératrice des Français lors de son voyage à Suez. Un hôtel a été construit tout proche qui permet aux touristes de pouvoir séjourner plusieurs jours, si bon leur semble, aux pyramides de Gizeh. De cet endroit, on aperçoit dans le lointain les pyramides de Saqqarah. Le nombre des pyramides, en Égypte, est d'environ 80.

Pour revenir au Musée, nous traversons la plaine où les Bédouins se sont construits des villages. C'est dans ce parage qu'en 1799 Méhémet-Ali fit massacrer les Mameluks.

Le jardin zoologique, que nous visitons avant le Musée, est intéressant par la rareté de certaines espèces d'animaux qui s'y trouvent, et, comme tous les jardins d'Égypte, on y voit en abondance les plantes rares qui en décorent les allées. Nous abordons une petite Bédouine au teint bronzé, assise sur un banc, allaitant son enfant de quatre

mois. Notre drogman, un Arabe, nous sert d'interprète ; elle lui dit qu'elle a douze ans.

Nous employons le restant de la journée à faire une première visite au Musée de Boulacq, qui a été transféré à Gizeh, dans l'ancien palais d'Ismaïl-Pacha.

Le palais de Gizeh fut construit par ordre du khédive Ismaïl-Pacha. Le Musée de Boulacq, étant devenu insuffisant pour recevoir les antiquités mises tous les jours à découvert par les fouilles, le gouvernement, en 1890, résolut d'y transférer le Musée de Boulacq. Cette construction, aussi vaste qu'élégante, a permis d'y installer 91 salles, où le public et les savants peuvent venir tout à leur aise admirer les restes de cette civilisation antique et sans rivale, dont les premières fouilles furent commencées par un Français, Mariette.

Mariette, né le 11 février 1821 à Boulogne-sur-Mer, appartenait à une famille de marins. Élevé au collège de sa ville natale, à vingt ans, il en devenait professeur. A la fin de 1848, il se décida à tenter la fortune à Paris. Grâce à son ami, le peintre Jauron, il entra au Musée du Louvre. Là il se

mit en tête d'aller chercher le succès en Égypte. Il demanda et obtint du gouvernement les ressources nécessaires à ce voyage. Il débarqua à Alexandrie le 17 octobre 1850; il visita Giseh, Dahchour et Saqqarah. Le hasard lui fit trouver dans la région nord du plateau de Saqqarah, un sphinx chargé de graffites où les noms d'Osiris étaient associés à ceux d'Apis et de Sérapis. Cette rencontre fortuite éveilla dans sa mémoire le souvenir d'un passage de Strabon, où ce voyageur grec raconte que le Sérapeum de Memphis est dans un lieu très sablonneux, et qu'on y voit des sphinx enfoncés. L'idée lui vint que le Sérapeum si longtemps cherché en vain était là.

Il assembla quelques ouvriers, et, dès le 1er novembre 1850, il commença les fouilles jusqu'au 135e sphinx. Puis, l'allée tournant à gauche, il retrouva la bonne piste ; deux mois de travaux mirent à jour l'ensemble des fouilles. Il arriva jusqu'à la porte du Sérapeum. Le 16 août 1852, l'Assemblée Nationale, à Paris, lui vota 30.000 francs pour reprendre les travaux avec plus d'activité. Dans la nuit du 12 au 13 novembre, Mariette pénétra dans les souterrains du Sérapeum;

il y découvrit la collection qui fait aujourd'hui l'ornement du Musée du Louvre.

En 1853, pour le compte du duc de Luynes, Mariette dégagea la partie antérieure du grand Sphinx, au pied des pyramides de Gizeh, et aussi un temple de l'Ancien Empire, construit en blocs énormes d'albâtre et de granit.

De retour en France, il fut nommé conservateur au Musée égyptien du Louvre et s'occupa de classer l'immense collection qu'il avait rapportée du Sérapeum. C'est là le premier épisode glorieux de sa vie.

Au bout d'un an, il reprenait sa carrière aventureuse sur les bords du Nil, à la demande de Saïd-Pacha, ami de la France, qui avait prié le gouvernement français de lui prêter Mariette. C'est alors que le nouveau prince conféra à Mariette le titre de bey. Saïd-Pacha l'autorisa à multiplier ses chantiers de fouilles, à lever des ouvriers à la corvée et à fonder un musée qui fut établi à Boulacq. En 1878, une crue du Nil faillit tout détruire. Maître du sol antique de l'Égypte, Mariette-Bey voulut en faire l'exploitation sur un plan grandiose; il créa trente-sept chantiers de

fouilles, de l'embouchure du Nil à Assouan. Les fouilles du Delta donnèrent de sérieux résultats. Les fouilles de 1858 à 1863, puis reprises en 1877, ont fait connaître plus de trois cents tombes, tant à Gizeh qu'à Saqqarah et Méidoum; Abydos, Denderah, Edfou et Thèbes profitèrent aussi de son activité. En vingt ans, il fit sortir de sous terre le temple de Séti, les deux temples de Ramsès II, les restes du temple d'Osiris, plus de deux cents tombes et quinze mille monuments, dont la plupart sont aujourd'hui au Musée de Gizeh.

A Karnac, le temple de Médinet-Abou; à Edfou, une ville entière s'était construite sur les toits du temple; de même à Louqsor, où une partie de la ville arabe a été construite sur les ruines du temple qu'en ce moment on est en train de mettre à découvert.

A Edfou, le village arabe fut rebâti dans la plaine; le temple sortit intact de son linceul de décombres.

Saïd-Pacha, qui l'avait encouragé et soutenu dans ses entreprises, mourut en 1863 et fut remplacé par Ismaïl-Pacha qui, contrairement à son prédécesseur, attachait peu d'importance à l'ar-

chéologie. Il continua cependant l'œuvre de Saïd-Pacha. Mariette-Bey, nommé commissaire égyptien à l'Exposition de 1867, fit transporter à Paris les plus belles pièces du Musée de Boulacq. Il fit ainsi connaître à l'Europe émerveillée les richesses et la beauté de la civilisation égyptienne, qui jusqu'à ce jour était restée inconnue.

Les désastres de la France en 1870, les embarras politiques et financiers de l'Égypte, les chagrins domestiques de Mariette-Rey, resté veuf avec sept enfants, la mort soudaine de sa fille aînée, celle de deux autres de ses enfants interrompirent forcément son activité. L'hiver terrible de 1870 qu'il passa à Paris fit de l'athlète d'autrefois un triste valétudinaire; et, quoique atteint du diabète, il voulut encore retourner en Égypte et y mourut après une agonie terrible qui dura huit jours, le 17 janvier 1880.

Les derniers travaux qu'il avait commandés avant sa mort amenèrent l'ouverture à Saqqarah de deux pyramides royales remplies d'inscriptions, là où il avait vécu trente-deux ans.

M. Grébaut, un autre Français, succéda à notre illustre compatriote Mariette-Bey. Il conserva ses

fonctions jusqu'au 1er mai 1892; mais épuisé par la fatigue, il fut remplacé par l'honorable M. de Morgan, directeur actuel du Musée de Gizeh, qui jouit en Égypte d'une considération justifiée, accueillant ses compatriotes, qui vont visiter les ruines d'Égypte, avec la plus grande bienveillance. C'est à M. de Morgan que l'on doit les dernières découvertes de Dachour, maintenant exposées à la vue du public dans le Musée de Gizeh. J'ai pu à mon retour du Nil, aller admirer les richesses de cette unique et inestimable collection.

Lors de ma visite au Musée, je me suis entretenu avec un des employés supérieurs qui me disait qu'il y vingt ans les Anglais, ayant déjà su apprécier la valeur sans égale des collections renfermées dans le Musée de Gizeh, en avaient offert au gouvernement égyptien la somme de 800 millions. Mais après les fouilles faites depuis par nos compatriotes Mariette-Bey, Grébaut et de Morgan, la valeur actuelle du Musée, incontestablement, dans son genre, le plus grand et le plus riche du monde, peut être évalué à 1.400 millions de francs.

On comprend la convoitise raisonnée des Anglais....

Il faut consacrer plusieurs journées à la visite de ce musée incomparable, si l'on veut sérieusement voir et en apprécier les richesses qu'il contient. Pour les archéologues, il y a là, sans contredit, de précieux renseignements à puiser. L'Ancien, le Moyen, et le Nouvel Empire, ainsi que les époques grecque et romaine, y sont représentés. La première dynastie, Ancien Empire, dont la capitale était Thinis, et qui dura deux cent cinquante-trois ans, remonte à 5004 ans avant J.-C. Le Moyen Empire, XIe dynastie, qui avait pour capitale Thèbes, dura deux cent treize ans, et est de 3064 ans avant J.-C. Le Nouvel Empire, XVIIIe dynastie, dont la durée fut de deux cent quarante ans, date de 1703 ans avant J.-C., ainsi que les basses époques des Macédoniens, des Grecs et des Romains, et enfin l'édit de Théodore qui date de 38 ans après J. C.

L'époque saïte y est très intéressante. Les fouilles de Louqsor ont produit de belles statues. On y voit la salle copte; la salle des monnaies du temps de Tibère, de Néron, de Messaline, de Nerva, de Domitien, d'Othon et de Titus; la salle des momies, dont la conservation est parfaite.

La collection des tanagras (statuettes en terre) est plus riche et plus importante que celle du Musée d'Athènes que j'ai visité. La salle des objets funéraires, celle des céramiques et des scarabées ont une valeur inappréciable,

Dans la grande salle d'honneur richement décorée, se trouve la collection des bronzes antiques; la galerie des sarcophages est particulièrement remarquable; les décors artistiques de ces salles donnent à l'ensemble un coup d'œil grandiose.

Plus loin, la salle des momies royales, découverte, en 1881, par M. Maspero, les prêtres d'Ammon découverts, en 1891, par M. Grébaut; les statuettes en or massif, les bijoux provenant de la momie du roi Pinotem, le dieu crocodile Sébek, le tombeau de Horhotpou; la momie de la dame Ament, prêtresse d'Hator, couchée et embaumée dans la position où la mort l'a prise il y a cinquante siècles : le cercueil en bois était double; la momie porte des colliers de perles en argent et en or, ainsi que des bagues en argent.

Dans la salle 44, j'examine les momies avec portraits peints sur toile et sur bois, la statuette de Vénus, des momies à portraits provenant de Fayoum.

Salle 45, des terres cuites de Bacchus et de Mercure; la plupart rappellent le style deTanagra. La salle 48 contient encore trois momies d'école copte; la collection des bronzes est d'une richesse inouïe. Dans la salle 70, la précieuse collection des bijoux de la reine Ahhotpou, mère du roi Aahmès Ier, fondateur de la XVIIIe dynastie ; la momie de cette reine fut découverte par les Arabes, en 1860, et confisquée par le mudir de Quéneh. Mariette-Bey, prévenu, mit la main sur le cercueil ainsi que sur les bijoux, mais pas assez à temps pour éviter que beaucoup d'objets précieux fussent volés par les Arabes. Dans la même salle, le miroir en ébène et bronze doré de la reine Ahhotpou, ce qui indique que, déjà à cette époque reculée, les femmes étaient coquettes. A côté de ce miroir, on voit des poignards en or massif, à lames de bronze, des bracelets, des colliers, des hachettes en or avec des hiéroglyphes qui désignent l'ensemble des dieux. Certains de ces bijoux ont été trouvés sur les momies royales et ont appartenu aux roi Ramsès II, Pinotem et Déïr el-Bahari. Les vitrines contiennent les pendants d'oreilles, les bracelets en forme de serpents, avec têtes ornés

d'émeraudes, qui sont des joyaux de grande valeur. Les statuettes en or représentent des dieux parmi lesquels on remarque le dieu crocodile Sébek, le dieu de Fayoum, Phtah, Amrou, des scarabées montés en bagues ; et enfin une pièce merveilleuse, qui fait l'admiration de tous les visiteurs, est un bijou représentant une âme sous la forme d'un oiseau à tête humaine, dont les ailes sont étendues. Cette forme est de Memphis, sous les Ptolémées ; ce bijou, comme toutes les autres pièces, a été trouvé à Saqqarah par Mariette-Bey.

Après avoir examiné en détail cette salle qui contient de si belles choses, j'ai visité la salle 71 où se trouvent les scarabées. Le scarabée, d'après les doctrines égyptiennes reprises par Pythagore, est un symbole de transformation, qui dit : « Rien ici-bas ne s'anéantit : tout ce qui meurt meurt pour renaître ; l'âme est destinée à passer dans un corps nouveau, » etc.

Dans les scarabées funéraires, plusieurs portent sur leurs hélytres, les images d'Osiris, en face de Horus (soleil). On sait qu'Horus est Osiris transformé tout renaissant. Des scarabées à tête humaine proviennent de Gaoul el-Kébir ; d'autres

portent les cartouches des rois d'Égypte depuis la XIVe dynastie : le cartouche d'Osiris, considéré comme un roi fabuleux des dynasties divines antérieures à Ménès, et le nom du dieu Shou, fils du Soleil, autre roi des dynasties mystiques.

A côté, les scarabées emblématiques représentant la divinité entre Set, principe destructeur, et Horus, principe rénovateur, image des deux Nils, Nil du Nord et Nil du Sud ; dans une vitrine, une statuette représentant Horus enfant sur des crocodiles.

Dans la salle 72, j'ai examiné avec attention les bronzes d'animaux emblématiques, les poissons consacrés à la déesse Méhit, les singes et cynocéphales consacrés au dieu Thot, les chats à la déesse Bast, les truies au dieu Set ou Typhon, les béliers au dieu Ammon, les crocodiles attribués à Sébek, dieu de Fayoum, les serpents à jambes au dieu Nehbka. L'éléphant ne paraît avoir été consacré à aucune divinité. Ensuite, on voit la statue du taureau Apis, la tête d'Hathon, le bœuf Apis agenouillé ; le dieu Ambouri, qui était la divinité de Thini, près d'Abydos ; le dieu Nil (Hapi), le dieu Bès, la déesse Néit, le poisson consacré à la déesse Vénus, la déesse Selk ; le dieu Khnoum, qui était adoré en

Nubie et spécialement aux cataractes (le temple d'Esneh lui avait été consacré) ; la déesse Mat, le dieu Ammon-Ka ; la déesse Mout, épouse d'Ammon et mère de Khonson, qui était adorée à Thèbes ; Imhotep ou Esculape, fils de Ptah ; la déesse Isis, femme et sœur d'Osiris et mère d'Horus ; la déesse Hathor, représentée sous la forme d'une vache ou d'une femme à oreilles de vaches : c'était la Vénus égyptienne, déesse de la beauté ! Le temple qui lui fut consacré à Denderah est encore debout, presque intact. Osiris, dieu d'Abydos, était adoré dans l'Égypte entière. Et pour terminer, on y voit les dieux Mentou, Anubis, et Isis allaitant Horus.

La salle des cercueils, dont les peintures bien conservées sont des plus remarquables, ainsi que les sarcophages ; les plus curieux sont ceux de Sésostris momifié, de la dame chanteuse d'Ammon, du divin père Padonamen et de Tanefer, prophète d'Ammon-Ra.

Les momies royales ont été découvertes par M. Maspéro, dans le voyage qu'il entreprit dans la Haute-Égypte en avril 1881. Il apprit que des objets provenant de tombes royales avaient été vendus par des Arabes, et par Moustapha Aga-Ayad, vice-

consul d'Angleterre ; les Arabes furent arrêtés, mais le vice-consul d'Angleterre, couvert par l'immunité diplomatique, échappait aux poursuites.

C'est à Thèbes que M. Brugsch découvrit les momies, les statuettes funéraires, les vases à libations en bronze, la tente funèbre de la reine Isimbheb, les cercueils de Aménophis Ier, de Thoutmès II, de Ahmos Ier et de son fils Siamoun, et celui de la reine Ahhotpou.

Les Arabes avaient déterré un hypogée de Pharaons des plus illustres de l'histoire d'Égypte, où se trouvaient Thoutmès III, Séti Ier, Ahmès le libérateur et Ramsès II le conquérant.

Ramener tous ces précieux cercueils au Musée de Boulacq n'était pas chose facile ; il fallait d'abord traverser la plaine de Thèbes jusqu'à Louqsor. Les cercueils furent portés par seize Arabes, qui mirent huit heures pour aller de la montagne à la rivière : travail pénible, étant donné la chaleur torride qu'il faisait à cette époque de l'année. Enfin, le 11 juillet 1881, cercueils et momies étaient rendus à Louqsor ; là, ils furent chargés sur le bateau à vapeur du Musée qui partit avec son fret funéraire de rois pour Boulacq.

De Louqsor à Quouft, sur les deux rives du Nil, les fellahines échevelées suivirent le bateau en poussant des cris plaintifs. Les Arabes, comme aux funérailles, tiraient des coups de fusils. Ces fanatiques se révoltaient à la pensée que l'on venait troubler leurs dieux dans leur paisible sommeil ; pour eux, c'était en effet une profanation.

Cette importante découverte fut installée au Musée, et elle forme maintenant une de ses plus belles collections. Dans la salle n° 1, les statues du fils royal Ra-Hotep et d'une femme, sa parente, trouvée dans un caveau de la même tombe. Dans les salles 2 et 3, des momies dans leur sarcophage, restées en parfait état.

Dans la salle 84 ont été placées les momies de Ramsès II et de Séti Ier.

Les deux pyramides en briques qui se trouvent dans la région de Saqqarah renfermaient, dans un souterrain d'une longueur de 110 mètres, les sépultures de douze princesses, femmes ou filles du roi d'Ousortessen III. Malheureusement, ces tombes avaient été violées dans l'antiquité; deux cachettes de bijoux, creusées dans le sol même de la galerie, avaient seules échappé aux voleurs.

Devant la pyramide du sud, une série de caveaux renfermaient les corps de personnages princiers de fin de la XIIe dynastie. Deux chambres avaient été épargnées par les voleurs; l'une avait servi de sépulture au roi Hor, dont le prénom est Ra-au-ab, inconnu jusqu'ici. Dans l'entrée, le cercueil d'une princesse Nub-Hotep-Takhrod.

La chambre principale des deux pyramides n'a pu encore être trouvée. On suppose que les pyramides du nord et du sud sont les tombes d'Ousertsen III et d'Amen-M-ahat III. C'est sous l'habile direction de M. de Morgan que les fouilles se continuent à Fayoum, à Méir, à Abydos, à Gournah, à Louqsor, à Karnac, à Assouan, à l'île de Séhel. Ces fouilles mystérieuses lui réservent encore bien des surprises. Les étonnantes découvertes qu'il vient de faire à Dahchour doivent être, pour lui, un encouragement au zèle infatigable et dévoué qu'il déploie tous les jours.

Tous les premiers bijoux et pièces de joaillerie que M. de Morgan a découverts à Dahchour, partie méridionale de la nécropole de Memphis, ont été placés dans la salle 7. Dans quatre vitrines, on a exposé à la vue du public toutes les précieuses

pièces découvertes. Les bijoux qui m'ont le plus particulièrement frappé, autant par leur richesse que par le travail inouï de leur ciselure, sont deux couronnes formant diadème, la collection de bijoux ayant appartenu à la princesse Noub-Hopt de Amesiemhat III, de la XIIe dynastie, ainsi que les bijoux de la princesse Ita el-Khnoumit, de la XIIe dynastie. Ensuite, figurent, à côté, une grande quantité de bracelets, de colliers, de boucles d'oreille. Tous ces bijoux en or mat, et tout aussi frais que s'ils venaient d'être fabriqués, sont ornés de pierres précieuses, fines et rares, d'une valeur inappréciable. Plus loin, dans une autre vitrine, des armes, ainsi que des pièces de monnaie. Comment pouvoir évaluer la valeur d'un tel trésor? Les bijoux ont appartenu aux rois Ousertesen II et III, Amenemhat III, ainsi qu'à des princesses royales il y a cinq mille ans. Cette découverte, qui est due à M. de Morgan, est exceptionnelle. Le masque en or de la princesse Ita, les colliers, étincellent d'émeraudes, de lapis-lazzuli, de perles en or, en cornaline; un poignard à lame de bronze avec une garde en or quadrillée d'incrustations, les bijoux de la reine Khnoumit sont aussi merveilleux ; la couronne d'or

massif, aux motifs en forme de lyre, incrustés d'émeraudes, surmontée d'une gracieuse hampe feuillée d'or, et fleurie de grappes en pierres précieuses : ces fleurs, ces motifs sont constitués par des incrustations taillées dans les pierres les plus dures, puis enchâssées dans l'or avec une telle précision que l'on croirait, en les contemplant, voir les plus fins de nos émaux. Cette nouvelle collection comprend 5.767 pièces, dont le poids en or dépasse 1 kilogr. 800.

Par l'excessive finesse des incrustations de la face, par l'admirable ciselure du revers, ces bijoux sont particulièrement remarquables; ces colliers sont en or filigrané avec étoiles, pendeloques, chefs-d'œuvre d'habileté et de patience, pour la création desquels les maîtres antiques possédaient des instruments et des procédés totalement ignorés de nous.

Dans l'admiration qu'inspirent de pareilles découvertes, les humbles travailleurs qui y ont pris part sont relégués à l'arrière-plan. Mais le mudir ne les a pas oubliés ; il a ordonné le sacrifice et la distribution d'un buffle : rare aubaine pour ces pauvres Arabes peu habitués à des festins de

ce genre ! Aussi, une grande réjouissance avait-elle été organisée autour de l'animal égorgé, tandis que l'on dépèce l'énorme bête suspendue à trois pieux et que les chairs découpées sont étendues à terre sur la noire dépouille. Une danse mi-guerrière mi-joyeuse s'improvise au milieu du cercle des indigènes. Le chef, après maintes attitudes expressives, s'immobilise dans une dernière pose et décharge son fusil : c'est le signal de la distribution. Chaque assistant vient recevoir son morceau.

Au rez-de-chaussée, le Musée de Gizeh possède une salle de vente. Dans de nombreuses vitrines, sont exposées toutes les pièces antiques provenant des fouilles, telles que statuettes, bronzes, scarabées, vases, lampes, etc., destinées à être vendues au public. Toutes ces pièces sont l'excédent de trop nombreuses collections où les objets, multiples dans leur forme et dans leur style, figurent plusieurs fois et peuvent être sans aucun inconvénient vendus au public, car, tous conservés, ils produiraient un trop grand stock. Aussi cette salle reçoit-elle la visite de tous les amateurs des antiquités égyptiennes, étant donné qu'elle

offre à l'acheteur une garantie absolue d'authenticité (ce qui est rare dans les antiquités).

Dans cette salle, on y trouve un choix considérable de toutes sortes de pièces. Aussi ai-je tenu, comme amateur et collectionneur, à y faire une ample provision qui, avec tous les autres objets antiques que j'ai pu trouver dans mon voyage à travers l'Égypte, m'a constitué un bien minuscule musée de Gizeh.

Il m'a fallu deux jours pour visiter en détail cet incomparable Musée; aussi je conserve de toutes ces précieuses collections qu'il m'a été permis d'admirer un souvenir inoubliable.

Quelle satisfaction légitime éprouvent les Français, lorsqu'ils parcourent les nombreuses galeries de ce somptueux palais, devenu le Musée de Gizeh, à la pensée que l'initiative de cette œuvre, le succès de son entreprise sont dus à nos compatriotes Mariette-Bey, Grébaut et de Morgan, qui tous ont déployé leur énergie, décuplé leur activité et donné tout leur dévouement aux fouilles mystérieuses qu'ils avaient entreprises sur les bords du Nil.

Est-ce que tout, en Égypte, ne rappelle pas

547CC5A

l'œuvre des Français? Est-ce que partout on n'y rencontre pas leur passage? N'est-ce pas ce peuple débonnaire qui sur tous les points a porté la civilisation, fait connaître la science et inspiré le progrès? N'a-t-il pas de tous côtés joué un rôle considérable? En Égypte même, c'est lui qui a apporté le germe de la civilisation.

Sous Louis XIV, Leibnitz avait déjà apprécié les bienfaits d'une colonisation parfaite en Égypte, ainsi que Magalan, sous Louis XVI, qui était alors consul à Alexandrie. Bonaparte lui-même rêva la conquête de l'Égypte avec Kléber et Desaix.

Nos savants eux-mêmes n'ont-ils pas apporté leur contingent dans cette évolution? Les travaux scientifiques qu'ont accompli Lepère, Fourier, Desgenettes, Dubois, Monge, Berthollet, Delormieux, sont prodigieux et innombrables. Après tant de sacrifices et d'efforts, il n'y avait plus, à cette époque, pour la France, à faire de l'Égypte ce que nous avons fait plus tard de l'Algérie. Mais le sort en décida autrement, et Méhémet-Ali reconquit l'Égypte. Il était fils d'un officier turc et était né la même année que Bonaparte, qui, lui aussi, avait rêvé la précieuse conquête de l'Égypte.

Méhémet-Ali, qui avait été élevé par un Français, M. Lion, resta dévoué à la France qu'il avait appris à aimer. Il est mort fou en 1853.

Plus tard, nous retrouvons encore, dans l'histoire de l'Égypte, la continuation de l'influence et de l'œuvre des Français. Ce fut encore à Mougel que l'on confia la construction du barrage du Nil, dont la première pierre fut posée en 1847. Le pont du Caire fut construit par un Français, M. Cordier. Le canal Ismaïlièh, qui conduit l'eau du Nil à Ismaïlia, fut construit, en 1866, par un ingénieur français, M. Brocard; les barrages de l'Atfé, par M. Barrière. Le directeur des eaux du Caire, M. Pierre, est un ancien instituteur français.

A Ismaïlia, 80 kilomètres de conduits en fonte y portent l'eau potable. C'est M. Lasseron, un Français, qui a accompli ce travail en 1865; l'année suivante, il porta également l'eau potable à Suez. A Syout, dans la Haute-Égypte, la distribution des eaux fut organisée, en 1881, par MM. Pierre et Poisson, encore des Français. Dans la Moyenne et Haute-Égypte, Ismaïl-Pacha, pendant son règne, fit construire quinze sucreries destinées à utiliser les importantes récoltes de canne à sucre qui se

font dans ces régions. Ce fut aux établissements Cail de Paris qu'Ismaïl-Pacha confia l'installation d'une partie de ces usines dont les directeurs, autrefois, étaient tous des Français. Mais depuis l'arrivée néfaste des Anglais, plusieurs ont déjà été évincés.

Comme on le voit, partout en Égypte, on trouve l'œuvre des Français, ces pionniers du travail; on la trouve aussi dans les exploitations agricoles et industrielles. Est-ce que, en présence de tous ces faits probants, il serait possible que notre influence si longtemps exercée dans ce pays soit anéantie et qu'il devienne la proie des Anglais? Non, cela ne sera pas. Notre devoir est de nous opposer avec une énergie farouche à l'empiétement continuel de cette nation sans scrupule, qui cherche, par des moyens inqualifiables, à s'emparer de la vallée du Nil.

L'Égypte, le canal de Suez, la route des Indes, cette œuvre essentiellement française, due à la conception géniale d'un de nos compatriotes, doit-elle devenir un jour la proie des Anglais?

L'Europe entière, pour ses propres intérêts, doit exiger, et la chose lui est facile, si elle

comprend que, dans cette question, les puissances sont solidaires les unes des autres, l'évacuation de l'Égypte par cette puissance audacieuse, qui, à sa face, renie aussi insolemment ses engagements. L'Europe comprendra que c'est son devoir.

Il faut aller en Égypte et causer comme je l'ai fait avec des notabilités d'Alexandrie, du Caire, pour pouvoir se rendre compte des sentiments dévoués dont sont animés les Égyptiens à notre égard (sauf un parti qui s'est vendu à l'Angleterre) et constater aussi avec quelle indignation ils assistent aux empiétements continuels de la perfide Albion, qui, pendant mon séjour, n'a pas craint, par des moyens inavouables, de chercher encore à soulever, à Alexandrie, ce peuple si paisible qui n'avait et n'a pas aucune intention de susciter le moindre trouble.

Lord Cremer avait cherché à faire croire à l'Europe éloignée d'Alexandrie que de nouveaux troubles avaient éclaté à Alexandrie et que les sujets de la reine pouvaient se trouver en péril. Sa tactique, peu heureuse, n'a pas réussi; son espoir a été déçu. Lord Cremer et ses collaborateurs avaient tout simplement imaginé dans leur

esprit cette petite comédie, afin de donner prétexte à l'idée qui les hantait depuis quelque temps ayant pour but de faire débarquer en Égypte un nouveau corps d'armée de 5.000 hommes, ce qui aurait porté le corps d'occupation à 10.000 hommes. Et comme ils ne pouvaient pas bénévolement, sans motif aucun, faire débarquer ces nouvelles troupes, et que la France et les puissances d'Europe les en auraient empêché, ils avaient imaginé ce petit stratagème, croyant que la perfidie n'en serait pas dévoilée. Mais comme le chat prêt à griffer, lord Cremer, malgré lui, a été obligé de rentrer ses ongles.

Oui, la France doit plus que jamais, et c'est son devoir, protester contre l'empiétement continuel des Anglais en Égypte, qui, par tous les moyens possibles, y prennent une prépondérance inquiétante pour l'avenir.

Bien coupables étaient ces députés en délire assis dans le Palais-Bourbon, en 1882, et qui disaient sans raison : « Nous ne voulons plus d'aventures ; la France n'a pas à faire en Égypte, la Méditerranée ne nous inquiète pas, c'est à la frontière de l'Est qu'il faut songer. » On voit avec

quelle sagacité les députés de cette époque raisonnaient les événements, et que leur funeste résolution, à laquelle s'est associé M. de Freycinet, a eu pour conséquence l'occupation de l'Égypte par les Anglais seuls !

Est-ce que, depuis, ces politiciens en Chambre, non pas les mêmes, il est vrai, n'ont pas voté des millions, beaucoup plus qu'il n'en était demandé pour l'Égypte, pour les expéditions de Tunisie, du Tonkin, du Dahomey, et en ce moment de Madagascar, dont on ne peut prévoir les résultats. Qui sait les nombreux millions engloutis là-bas? Sans compter le nombre de nos vaillants soldats versant là-bas leur sang généreux sur ce coin de terre de l'Afrique, et abattus par les fièvres si pernicieuses qui viendront jeter l'effroi parmi leurs rangs. Que de héros tomberont encore, si loin de la mère-patrie ! Il faut penser au canal de Suez. où à l'entrée, à Port-Saïd, les Anglais ont eu l'audace de construire une grande caserne qui est occupée par leurs soldats ! Quelle insolence !

Ce peuple n'a-t-il pas toujours été le plus néfaste pour la France. Tout nous a été pris par lui : les Indes, le Canada, Malte, et son ambition,

qui est sans bornes, lui commande de prendre l'Égypte. Il a exilé et fait mourir Napoléon Ier, fait brûler notre Jeanne d'Arc Aujourd'hui, partout nous rencontrons sa malveillance sur le Haut-Nil, le Niger, le Congo. Il a la prétention ridicule de vouloir contester nos droits à Madagascar : ce sont encore les sujets de la reine qui poussent les Hovas à la rébellion, et c'est à cette puissance ennemie que le gouvernement est venu demander des bateaux pour transporter nos vaillants soldats à Madagascar. Que l'on juge de l'effet qu'a produit, en France, cette singulière et honteuse détermination !...

Voilà les résultats de cette France qui, jadis, fut si florissante et si respectée de l'Europe entière ; cette France qui est généreuse, hospitalière, dont les vertus civiques ont fait l'admiration même de ses ennemis ; cette France qui maintenant est livrée aux juifs avides de sa fortune, ces juifs qui sont partout et s'emparent de tout, dont le chef est le milliardaire Rotschild, ce roi de l'or, dont la fortune prit naissance à notre désastre de Waterloo dans des circonstances que l'on n'a pas oubliées.

Pendant la bataille de Waterloo, Rotschild avait

échelonné des courriers de Bruxelles à Ostende, qui lui permirent, après avoir été renseigné au préalable par ses coreligionaires suivant l'armée pour y dépouiller les cadavres, de s'embarquer le premier et d'arriver à Londres avant l'annonce de la bataille. Aussitôt, il fit acheter à la Bourse toutes les valeurs disponibles qui étaient en baisse depuis le commencement des hostilités ; quelques heures après, la défaite de Napoléon Ier, étant connue, provoqua une hausse formidable sur toutes les valeurs que Rotschild avait achetées la veille et qu'il revendit, après avoir réalisé un bénéfice colossal. Le vainqueur de Waterloo, c'était lui !

On n'a pas oublié les événements pénibles du krach qui se produisit à la Bourse de Paris en 1882 et qui amena l'anéantissement de Bontoux. Ce krach lui a rapporté des millions ; à la rançon de 5 milliards qui furent imposés après nos défaites, en 1871, il participa pour une grande part dans l'emprunt national et réalisa, de ce fait encore, bien des millions de bénéfices, ainsi que, tout dernièrement, dans les emprunts russes qui furent souscrits en France. C'est ainsi que sa richesse incomparable a toujours augmenté, et que, après avoir été

le roi de l'or, il est devenu le roi de l'époque. Gambetta disait : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi. » Il aurait mieux fait de dire : « Le juif, c'est l'ennemi ! » C'eût été de sa part un aveu plus véridique. Car, en effet, le juif est bien l'ennemi de l'avenir.

Mais là ne s'arrêtent pas les résultats de leur succès. Le juif de nous a fait sa conquête. Israël s'est inféodé en France, car de tous côtés tintent à mes oreilles des noms hébraïques : en finance, c'est Rotschild, qui constitua, dit-on, la naissance de sa fortune sur le désastre de Waterloo ; ensuite, on y voit les Erlanger, les Ephrussi, les Hirsch, les Camondo, etc. Comme ministre des Finances, nous avons eu Raynal ; à la préfecture de la Seine, Hérold, qui fit jeter les crucifix dans la charrette aux ordures. Comme chef de la sûreté, Isaïe Vaillant. Dans la presse, une partie des journaux sont leur propriété ; dans les préfets, un grand nombre (au moins quatre-vingts) sont franc-maçons. Au théâtre, nous avons vu Sarah Bernhardt, Hilbronn, Van-Zandt, Agar, Halévy, Koningue, Meilhac, Offenbach, etc. ; et enfin, pour en terminer avec cette secte devenue l'ennemi acharné du catholicisme, nous avons vu

un traître, un juif encore celui-là, vendant la France à l'étranger.

Contre ce flot qui monte et qui menace tous les jours, non seulement de nous envahir, mais même de nous engloutir, n'est-il pas temps de réagir et de faire entendre les cris d'alarme? Devons-nous ainsi nous laisser dépouiller impunément par ces hommes cupides qui convoitent non seulement la fortune de la France, mais qui, en plus, menacent d'anéantir son prestige ? C'est aux patriotes français, et ils sont encore nombreux, d'examiner froidement la situation néfaste faite à notre chère France en réagissant énergiquement contre leur convoitise!

La franc-maçonnerie est devenue, pour les Sémites, une société de solidarité. Elle a su grouper autour d'elle un certain nombre d'adeptes, parmi lesquels figurent des Lévy, des Moïse, des Isaac, des Frank, des Abraham, des Gugenheim, des Weil, des Nathan, des Dreyfus, des Worms et tant d'autres. C'est un de leurs maîtres, Crémieux, qui, en 1870, au milieu d'une Chambre affolée, obtint le vote qui reconnaissait à ses coreligionnaires le droit de citoyen. Il faut voyager en Algérie, comme je l'ai fait plusieurs fois, pour cons-

tater les déplorables effets qu'a produit sur les Arabes de notre belle colonie le vote de la Chambre, qui reconnaissait aux juifs le droit de citoyens français. Aussi les Arabes, qui ont été et sont tous les jours victimes des usuriers juifs qui les ont dépouillés, sont-ils les ennemis inféodés de cette race sans scrupule. Nous avons aussi, au Sénat, Naquet, qui désorganisa la société avec sa loi sur le divorce, dont les conséquences amènent souvent des perturbations dans les ménages qui tendent à faire écrouler cet édifice social. Un jour, me promenant sur le boulevard, j'entendis entre deux juifs le dialogue suivant. L'un demandait à l'autre, qui habite le quartier du Sentier, s'il était satisfait de ses affaires commerciales. — Oui, lui répondit-il, ça va très bien. Et toi, tes affaires de Bourse sont-elles prospères? — Au delà de toutes mes espérances, répondit son interlocuteur. C'est au point que je me demande comment, dans vingt ans d'ici, feront les chrétiens pour vivre.

Ceci dépeint bien la situation qui nous est faite, car ce juif disait vrai. Nous sommes bien devenus la France juive.

C'est pourquoi je dis : « Honneur à la Russie ! »

cette énergique puissance qui a su, par la voie autorisée de son regretté empereur Alexandre III, mettre à néant leurs ambitions et arrêter à temps le flot montant qui menaçait aussi de l'engloutir. C'est pourquoi ils ne peuvent plus, en Russie, devenir propriétaires du sol, et, dans l'État, ils ne sont rien, quand, chez nous, ils sont tout. En Allemagne même, dans l'armée, ils ne peuvent dépasser le grade de sergent.

Après plusieurs jours passés au Caire, je dus faire mes préparatifs de départ pour la vallée des Pharaons. Ce nouveau voyage sur le Nil demande, aller et retour, vingt jours. La dépense en est coûteuse, car il faut compter 1.500 francs.

Jusqu'à ce jour, pour effectuer ce voyage, les touristes étaient tributaires de l'agence Cook qui abusait de la crédulité des voyageurs. On estime que les bénéfices réalisés par cette Société pendant une saison, par les nombreux voyages qu'elle fait sur le Nil, dépassent un million. La Société Cook possède une flottille de dix bateaux qui, pendant la saison, effectuent vingt voyages du Caire à Assouan, point *terminus* pour arriver à la première catatrace du Nil. Chaque bateau, et ils sont toujours au

complet, peut contenir quatre-vingts passagers. Le coût de l'excursion (dans lequel le vin n'est pas compris) est de 1.260 francs par voyageur. A ce prix il faut encore ajouter 26 fr. 50 que l'on paye pour impôt prélevé par le gouvernement comme droit de visite des monuments : ce qui, avec les boissons payées, peut porter la recette de chaque voyage effectué aller et retour à 120.000 francs; soit, comme recette générale pendant la saison, environ 2.500.000 francs, étant donné qu'on évalue le bénéfice énorme prélevé sur chaque voyageur à 700 francs, fixé approximativement.

En présence des exigences de la Société Cook une autre agence, la Maison Caze et Cie a organisé des excursions sur le Nil et en a fixé le prix à 700 francs. Ses efforts ont été couronnés de succès; le voyageur peut donc de ce fait réaliser une sérieuse économie.

VOYAGE SUR LE NIL

Voilà donc mon rêve qui va s'accomplir : voir le Nil, visiter les ruines pharaoniques d'Assiout, de Louqsor, de Thèbes, de Karnak, d'Abydos, de Komondo, de Memphis, d'Assouan et de l'île de Philoé. Mais avant d'énumérer toutes ces merveilles, je dois vous donner, chers lecteurs, quelques détails sur le Nil : renseignements que j'ai recueillis et notés pendant mon voyage dans la Basse, la Moyenne et la Haute-Égypte.

Boulaq est le port du Caire ; c'est le point de départ pour le Nil. La flottille et les élégantes *dahabièhs* sont réunies dans le port, prêtes à recevoir les excursionnistes.

Les rues de Boulaq sont étroites et sombres ; les moucharabièhs plus vieilles, la misère du peuple plus hideuse qu'au Caire.

La distance qui sépare Le Caire d'Assouan,

capitale de la Nubie, est de 240 lieues environ. Le Nil, qui prend sa source à Victoria-Nyanza, jusqu'à la Méditerranée où il se jette, a 6.500 kilomètres de longueur et est, après le Mississipi, en Amérique, qui a 6.600 kilomètres, le plus grand fleuve du monde. Le Nil est composé du Delta, du Nil Blanc et du Nil Bleu.

Dans la Haute-Nubie, le Nil reçoit l'Athara. D'Assouan à la mer, il a un parcours de 1.204 kilomètres; sa largeur moyenne est de 800 mètres. De Khartoum, capitale du Soudan, au Caire, sa longueur est de 2.937 kilomètres; de Khartoum à Assouan, 1.766 kilomètres. A 23 kilomètres en aval du Caire, un de ses bras forme le Delta, où se trouve le barrage qui a été établi; les deux bras qui forment le Nil se jettent dans la mer près de Rosette et de Damiette.

Le Nil débite, à son embouchure, 400 millions de mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures; il inonde 250.000 kilomètres carrés de plaines et de marais. Au Caire, il débite 46 millions de mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures. A Assouan, il est à 94 m. 25, au-dessus du niveau de la mer; à Berbère, à 350 m. 35; à Khartoum, à 369 m. 50.

Les six rapides principaux qu'il forme sont : El-Chellal-Assouan, Wady-Halfa, Hannek, Teraï, El-Solimanièh et Saboloka.

Les distances de Khartoum sont les suivantes : de la 6e cataracte, 86 kilomètres

5e — 313 —

4e — 706 —

3e — 1.130 —

2e — 1.448 —

1re — 1.896 kil. (de Khartoum à Assouan.)

A Assouan, l'île de Philoé est entourée de tous côtés par des rochers sombres, enfoncés dans un espèce de golfe, de sorte que le Nil semble finir là : l'œil cherche en vain une issue. Sur une longueur de 10 kilomètres, les rochers se succèdent et donnent lieu à de nombreuses cascades qui bouillonnent ; elles me rappellent la chute du Rhin et les rapides du Niagara et du Saint-Laurent, que j'ai vus en 1892, lors de mon voyage à Chicago.

Des Nubiens et des Bicharins n'ayant pour tout costume que celui d'Ève, assis sur des morceaux de bois, descendent ces rapides avec une dextérité peu commune, plus heureux que le capitaine Webb

qui se noya en voulant descendre ceux du Niagara.

Le débit du Nil, en 1876, a été de 12.823.432 mètres cubes d'eau. En admettant que ce fleuve fut barré à la hauteur du Caire, il faudrait un volume approximatif de 17.500 millions de mètres cubes d'eau pour exhausser le niveau de l'étiage jusqu'à la cote maxima des crues ordinaires, puisqu'on estime l'écart moyen entre les deux points à 7 m.50. A Assouan, le Nil, qui a une largeur de 1.000 à 1.200 mètres, se réduit, près d'Assiout, à 800 mètres. Le Nil, il y a quatre mille ans, était à 8 mètres de haut de plus qu'aujourd'hui. Ceci est indiqué par une inscription qui date de Thutmosis II et qui se trouve maintenant à 60 pieds anglais au-dessus du fleuve, à la petite cataracte de Taxgur.

Dans tout son cours, le Nil ne reçoit qu'un affluent, l'Athara, à 300 kilomètres au-dessous de Khartoum. Dans l'Égypte, il rentre près de Wadi-Halfa, deuxième cataracte. Six fois il est obligé de se frayer un passage à travers les chaînes de montagnes. C'est la cataracte de Wadi-Halfa qui est la plus grande. Elle a 8 kilomètres de long, entre l'île de Philoé et l'île Eléphantine. D'Assouan à la Méditerranée, le fleuve est navi-

gable sans interruption. Le plus grand cours d'eau qui sort du Nil est le canal Joseph, près de Girgeh ; il a 350 kilomètres de long et suit le cours du fleuve aux pieds de la chaîne de montagnes de la Lybie.

Le canal Mahmidye relie le haut de Rosette à Alexandrie. Le lac Mérisaleh, près de Damiette, a 60 kilomètres de long et 33 kilomètres de large ; il se trouve traversé par le canal de Suez.

A Khartoum, le Nil Blanc a une largeur de 1.800 mètres ; il est à 370 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un peu au-dessus de Khartoum, il atteint 3.000 mètres de largeur et n'a que 5 m. 50 de profondeur ; il croît d'avril en septembre.

Au delà de Khartoum commence le Nil Bleu : son débit est de 4.398 mètres cubes d'eau par seconde, dépassant très peu celui du Nil Blanc. Sa crue se fait sentir à Khartoum vingt jours avant celle du Nil Blanc. Les eaux proviennent des pluies qui se produisent en Abyssinie et dans l'Afrique centrale. Lorsque la crue est à son maximum, les eaux franchissent les 1.896 kilomètres qui séparent Khartoum d'Assouan à une vitesse de 160 kilomètres par vingt-quatre heures. Sa crue de 1877 a tout

ravagé. L'eau du Nil Bleu est excellente à boire; elle charrie de l'or en quantité appréciable, surtout au-dessus de Sennaar. Fait assez singulier, la nuance des eaux change trois fois entre mars et avril. Les eaux de foncé deviennent d'une transparence telle que la réflexion du ciel pur sans nuage les font paraître azurées; de là le nom qui lui a été donné, de Nil Bleu.

L'évaporation quotidienne des eaux subie par le Nil est évaluée à 22.134 mètres cubes par jour. Le Nil débite, à Assouan, en septembre, 2.765 millions de mètres cubes ; en octobre, 185 millions; en novembre, 14 millions. Au Caire, il en débite, en septembre, 17.500 millions; en octobre, 21.500 millions; en novembre, 18 milliards. L'excédent, comme on le voit, qui se produit, au Caire, est le résultat de la vidange des bassins d'inondation de la Moyenne et de la Haute-Égypte, qui renvoie dans le Nil plusieurs milliards de mètres cubes d'eau qui produisent la crue accidentelle.

Des 231 milliards de mètres cubes d'eau débité par le Nil, 116 milliards traversent la cataracte d'Assouan; 25 milliards sont absorbés par l'inondation, l'irrigation et l'évaporation. Restent 90

milliards de mètres cubes d'eau qui passent au Caire et alimentent les deux branches du Nil, dont une forme le Delta; soit 63 pour 100 absorbés et 37 pour 100 qui coulent dans la Méditerranée.

D'Assouan à la mer, il navigue sur le Nil 9.000 bateaux et 1.680.000 barques à voile.

Au sud d'Assouan, le Soudan égyptien, jusqu'à l'équateur, est trois fois plus grand que la France. On y récolte annuellement 200.000 hectolitres de dattes et pour 13 millions de gomme, d'ivoire, de plumes d'autruche, de tamarins et de séné. L'ivoire y figure pour 400.000 francs; il est vendu à raison de 780 francs le kantar, dont le poids équivaut à 44 kilogr. 500.

Kassala, où se fit la campagne des Anglais contre Mahady. C'est le 26 janvier 1885 que Gordon-Pacha, général anglais, fut assassiné à Khartoum par les rebelles.

La traversée la plus rapide du Soudan fut faite, en 1851, par un Français, M. le duc d'Aumont.

La Moyenne-Égypte va du Caire à Assiout, et, d'Assiout à Assouan, c'est la Haute-Égypte. L'Égypte est une grande oasis située entre deux déserts sur les deux rives du Nil : d'un côté, la chaîne des

montagnes de la Lybie; de l'autre, le désert de l'Arabie. La neige y est inconnue, la pluie peu fréquente; la chaleur y atteint jusqu'à 50 degrés. L'Asie en est séparée par le canal de Suez. Par exception, il a neigé à Alexandrie en 1833, et au Caire en 1855.

L'Égypte est donc deux fois aussi grande que la France et l'Allemagne réunies, puisque la superficie de ces deux puissances est à peu près celle de l'Égypte, qui est de 994.300 kilomètres carrés. Dans toute l'Égypte, résident environ 15.000 Français.

LES RUINES

Première Journée

C'est donc le 5 février que j'embarquai sur le bateau *Ramsès II* pour faire l'excursion du Nil. Ces bateaux sont installés confortablement, puisqu'il y a même à toute heure des bains à la disposition des voyageurs. Seule, la nourriture anglaise y laisse beaucoup à désirer, surtout pour les Parisiens friands. A bord, nous sommes quatre-vingts touristes, dont trois seulement sont Français. Neuf heures, le départ s'effectue,

La première halte que nous faisons après le déjeuner est Bédrachein. C'est là que vont commencer pendant vingt jours les excursions parmi toutes les ruines qui se trouvent dans la vallée des Pharaons. Avant de partir, nous avons eu soin de faire ample provision de bakchichs, car on nous a prévenus que de tous côtés nous serions assaillis de men-

diants et sollicités par les Arabes qui nous escorteront dans nos excursions, qui toutes se feront avec des ânes; et comme l'Arabe vous crie continuellement, sans vous laisser le moindre repos: « *Very good donkey!* », jusqu'à ce que vous arriviez à lui donner le bakchich, vous êtes harcelé. C'est avec étonnement que l'on voit tous ces Arabes parler l'anglais; ils se sont assimilé avec une facilité extrême cette nouvelle langue.

Nous arrivons à Memphis, premier village arabe que nous visitons, et qui, comme ses congénères, est d'une saleté repoussante. Au milieu de palmiers, une véritable oasis, se trouve la colossale statue en granit de Ramsès; ses proportions gigantesques nous stupéfient. De là, nous remontons à âne, et, après avoir traversé une forêt de palmiers, de laquelle une fraîcheur délicieuse se dégage, nous arrivons, après une chevauchée d'une demi-heure à travers la plaine, au Sérapeum, découvert par Mariette-Bey. Ses catacombes contiennent quatorze tombeaux qui, ainsi que leurs pesants couvercles, sont en marbre. Ces tombeaux ont 4 mètres de long sur 3 mètres de large. Nous visitons ensuite le tombeau du roi Tih, également

découvert par Mariette-Bey. C'est un des plus intéressants du Nil; après, c'est la pyramide d'Oouas, et, comme *terminus* de notre excursion, nous arrivons aux pyramides de Saqqarah. Ces trois pyramides n'ont ni la hauteur ni la majesté de celles de Gizeh; celles de Gizeh sont imposantes, celles de Saqqarah ne sont qu'étonnantes.

Derrière ces pyramides, c'est l'immensité du désert. Nous remontons sur nos *donkey*, et, pour revenir au bateau, nous passons par un village arabe. Dans les rues tortueuses, des Arabes accroupis, les jambes pliées jusqu'à la hauteur du menton, leur position habituelle. Les femmes voilées, entourées de leur progéniture; car, dans tous les villages que nous traversons, les enfants pullulent. Les femmes, et parmi elles des Bédouines, sont aussi assises dans les rues, mais se livrent à une distraction toute particulière : elles cherchent les poux à leurs enfants. Tous sont là qui nous regardent avec étonnement, avec nos quatre-vingts ânes; c'est le défilé d'une véritable cavalcade. Heureusement, nos drogmans nous accompagnent et peuvent, au moyen de leurs courbaches, nous débarrasser de tous ces mendiants en guenilles,

aussi sales qu'hideux, qui nous poursuivent en nous criant d'un ton plaintif : « *Bakchich! bakchich!* » A six heures, heure du dîner, nous étions de retour à bord, où la vie avec les Anglais n'est pas des plus gaies. C'est la première nuit que nous allons coucher dans la maison flottante, qui doit pendant vingt jours nous donner l'hospitalité.

Deuxième Journée

Les bateaux qui font les excursions du Caire à Assouan ne naviguent jamais sur le Nil pendant la nuit, étant donné le peu de profondeur de ce fleuve, surtout à l'époque où nous nous trouvons. La navigation pour les grands bateaux à vapeur offre parfois certaines difficultés, et il peut se faire que, en raison des nombreux bancs de sable qui existent, les bateaux échouent dans certaines passes difficiles. Tous les soirs, le *Ramsès II* s'arrête devant un village, où partout ont été installées des stations d'abordage, et souvent même il nous est arrivé de passer la nuit au milieu du Nil ; les villages devant lesquels nous nous trouvions n'offraient pas, paraît-il, assez de sécurité, pour y

laisser aborder le bateau avec sa cargaison humaine pendant la nuit. C'est donc tous les matins, dès l'aube, que le bateau reprend sa marche.

Nous apercevons, à l'horizon, la pyramide de Maydoum; nous passons ensuite devant Wasta, pour aller débarquer à Maghaga, où se trouve une des plus importantes raffineries que fit construire Ismaïl-Pacha.

Le village de Maghaga fait aussi notre étonnement, car c'est la première fois que nous apercevons les femmes tatouées. Chaque tribu que nous visiterons aura un tatouage particulier : les unes se tatouent les lèvres; d'autres, le menton ou le front. C'est le signe distinctif entre les tribus qui diffèrent de mœurs : voilà pour les femmes. Pour les hommes, leur distinction consiste dans le plus ou moins grand nombre d'entailles qu'on leur fait à coups de couteau au front, dès leur jeune âge; soit trois, quatre ou cinq entailles, selon les tribus. Lorsque ces entailles leur sont faites, que les plaies ont été cicatrisées, il leur reste, au côté droit et au côté gauche du front, des boursoufflures.

Dans ce village bien primitif, les maisons ou, du

moins, ce qui leur sert d'abri est construit en terre qui n'est autre que le limon du Nil ; comme couverture, des branches sèches de palmiers et de sorghos. Heureusement qu'il ne pleut pour ainsi dire jamais dans ces régions ; car ces maisons d'Arabes, faites avec une terre aussi spongieuse, seraient vite anéanties si l'eau tombait dessus. Ainsi sont construits tous les villages en Égypte. Dans les rues, des femmes bédouines tatouées sur les lèvres, tenant sur leurs genoux leurs petits qu'elles allaitent avec leurs longues mamelles pendantes ; à côté d'elles, les Arabes, silencieux, qui nonchalamment fument leur cigarette.

Dans les différentes tribus qui résident dans la vallée du Nil, et parmi lesquelles il y a beaucoup de Bédouins, la femme y est considérée comme une bête de somme. Aussi de tous côtés rencontrez-vous des Arabes revenant, soit du village, soit des champs, marchant tranquillement le bâton à la main ; à côté d'eux, leur femme lourdement chargée, soit de canne à sucre, soit des produits de la récolte. Dans l'intérieur, la femme fait tout l'ouvrage et descend plusieurs fois par jour puiser l'eau dans le Nil. Ajoutez à cela qu'elle est conti-

nuellement occupée à procréer, car la femme arabe, surtout en Égypte, est sans cesse enceinte.

Le mouvement du Nil s'accentue sur tout son parcours. Nous rencontrons des Arabes, dans leurs bateaux à voile pesamment chargés, qu'ils savent diriger avec une dextérité étonnante, descendant porter au Caire le produit de leur récolte. D'autres sont chargés d'amphores (vases pour l'eau), dont les plus importantes fabriques sont dans la Haute-Égypte. D'un côté du Nil, c'est le désert qui va jusqu'à la mer Rouge et, de l'autre, jusqu'en Abyssinie. Le coucher du soleil sur le Nil est vraiment un coup d'œil féerique ; les nuances les plus disparates s'y produisent et s'y succèdent.

Troisième Journée

Au lever du soleil, le bateau continue son parcours. Les bords du Nil sont visités par une quantité d'oiseaux et de volatiles de toutes sortes ; sur un banc, nous voyons des grues, des cigognes, des pélicans ; dans les plaines, la chasse y est abondante. Le Nil, qui coule silencieusement, dépose sur tout son parcours un limon utile et bienfaisant

pour la fertilisation du sol; ce limon forme une matière fine, argileuse, un peu calcaire, qui, séchée au soleil, produit des tuiles très dures. Les Arabes fabriquent ces tuiles et les utilisent dans leurs constructions.

C'est le limon déposé dans les plaines par le Nil qui fait produire d'aussi abondantes récoltes : c'est le guano du pays. L'Égypte agricole est un présent du Nil; l'Égypte, tout entière, est un présent du soleil. Ce pays de plaines, grâce à la merveilleuse lumière d'Orient, ne paraît pas un pays plat; la diversité des nuances supplée à la diversité des contours qui produisent les effets les plus variés et les plus étonnants.

L'Égypte est un réflecteur dans lequel un ciel limpide se mire; on y voit les couleurs les plus variées; la nature n'y recule devant aucune hardiesse.

Vers midi, nous passons devant la montagne Gebel el-Tayr où a été édifié un couvent copte; les Coptes sont une secte religieuse, qui compte maintenant parmi ses adeptes le Père Loyson. A Minièh, jolie petite ville, nous trouvons une autre raffinerie qui occupe 2.000 ouvriers. Toute ces raffineries ne fabriquent que des sucres de cannes qui, en Égypte,

pousse aussi abondamment qu'à la Martinique.

Sur les bords du Nil s'élève un superbe palais appartenant au vice-roi. A 2 heures, nous débarquons à Beni-Hassan, pour la visite des tombeaux. La principale curiosité est la grotte de Spéos Artémédos. Au bas de la montagne, se trouvent les tombes rocheuses de Ameni Amenanah, de Knum, Hotep, etc., qui, à l'époque, étaient généraux.

Nous traversons le village de Beni-Hassan, détruit par ordre de Méhémet-Ali qui voulut punir les habitants de leur habitude de friponnerie ; mais ils ne sont pas convertis, le village est reconstruit un peu plus loin.

Nous continuons notre excursion pour arriver à Rhodah, grand village arabe. Nous visitons en détail la sucrerie qui a pour directeur un ancien contre-maître de la Maison Cail de Paris, qui a fourni, en 1870, tout le matériel et les machines que nous voyons. Les cours sont remplies de cannes qui attendent leur transformation en sucre. Les concasseurs en broient un million de kilos par vingt-quatre heures. La canne produit 9,22 pour 100 de sucre qui se vend 27 francs les 100 kilos. La carbonisation est faite par la chaux. Dans l'usine,

12 chaudières à cuire, 6 machines à triple effet, et 24 centrifuges qui produisent 130.000 kilos en deuxième qualité de vesou (jus de canne). Les bagasses (résidus) sont traités en bas. Les 2.500 Arabes occupés dans cette usine gagnent environ 0 f. 60 par jour. Cette sucrerie fait aussi partie des quinze installées par Ismaïl-Pacha, qui, pour les construire, emprunta 9 millions. Ne pouvant plus payer, il fut obligé de les faire vendre. Le gouvernement, qui les acheta, les fait exploiter. Il n'en reste plus que sept en fonctionnement. Tous les directeurs étaient Français, mais les Anglais ont déjà trouvé le moyen de faire remplacer deux de nos compatriotes par deux Anglais : voilà les effets désastreux de l'occupation anglaise.

Quatrième Journée

Nous passons devant Manfalout, ville de 36.000 habitants. Pour arriver à Assiout, à 250 milles du Caire, nous entrons dans la Haute-Égypte. Assiout, comme tous les villages arabes, est très poussiéreux, et c'est toujours la même saleté. La population d'Assiout est composée d'Arabes et de

Turcs. Les bazars ont un aspect de pauvreté; on y respire une odeur nauséabonde produite par ces marchands de victuailles qui y cuisinent en plein air. La végétation, comme partout, est souriante; sur les routes, des palmiers, des bananiers, des caroubiers, des mandariniers, des dattiers. Dans les dattiers il y trois espèces différentes : le dattier femelle ne produit pas de dattes; le dattier mâle a besoin d'être planté pas trop éloigné d'un dattier femelle, sans quoi il produit moins. Tous les ans s'échappe de l'arbre une espèce de bulle qui, emportée par le vent, transmet aux dattiers la fécondité. Sous ce soleil torride, il n'y a que ces essences d'arbres qui puissent résister.

Sur les deux rives du Nil, des fellahs au torse nu sont occupés à irriger leurs champs; au moyen de leurs chadoufs ou de leurs nattalehs, ils puisent, du matin au soir, sans interruption, l'eau dans le Nil. Ces malheureux indigènes suent sang et eau à ce travail, qui dure quatorze et seize heures par jour, qu'ils accomplissent en plein soleil. Il faut bien suppléer à la pluie qui ne vient jamais! Ce n'est qu'à force d'immersions successives qu'ils font pousser leurs récoltes. Le fellah, malgré les 60 de-

grés de chaleur qui l'accable, travaille plus que le paysan d'Europe. Il ne se nourrit que de canne à sucre, de dattes, et boit de l'eau; à chacune des cinq prières de la journée, il fait ses ablutions.

Cinquième Journée

Plusieurs de nos compagnons de voyage avaient eu l'idée d'apporter leurs fusils pour occuper leurs loisirs à des parties de chasse. Dès l'aube, ils quittaient le bateau pour explorer la plaine. La chasse, dans la Haute-Égypte, est fructueuse, car le gibier y est très abondant. Les bécasses, les cailles et les perdrix s'y trouvent en grande quantité dans les champs. Sur le Nil, on peut aussi faire la chasse aux canards sauvages, aux sarcelles et aux oies sauvages. On y rencontre également des pélicans gris au bec énorme, des flamants roses aux pattes grêles, des martins pêcheurs, des hérons, des grues et des cigognes. Dans le désert, on y voit des gazelles, et il n'est pas rare de voir s'aventurer dans les villages des chacals, des hyènes, des renards, ainsi que des loups-cerviers qui viennent rôder, espérant trouver quelque nourriture.

A huit heures, nos chasseurs
gés de Cailles, de perdrix et de l
nous nous mettons en route pou
tombe du Loup Sacré. Dans no
trouve une jeune Américaine, au
dents d'ivoire, qui fait son voya
comme elle se trouve dans une p
sante, quatre Arabes la portent à p
Après la tombe du Loup Sacré,
pour celle de Méri-Ka-Ra, roi de la
Du sommet de cette montagne, l'
splendide sur le Nil, ce fleuve géné
entre deux déserts, dont la vallée se
dessinée par un artiste habitué aux
grandioses. Ce fleuve coule avec maje
rives basses sur lesquelles il déborc
née. C'est surtout le soir, au coucher
faut le contempler, si l'on veut en s
tère particulier de grandeur dans son
sa puissance. La nuit, à la clarté ét
lune ou à la splendeur des étoiles, l
plus beau. Aussi je comprends le
Égyptiens professent pour ce beau
Ici, comme dans bien des villag

Égypte, l'on rencontre des Coptes. Ce sont eux qui, avant Amrou, fêtaient l'adoration du Nil, tous les ans, le treizième jour du mois copte (7 juin). Pour célébrer cette fête, ils cherchaient une jeune fille belle et vierge, l'enlevaient de force à ses parents, la paraient richement des atours d'une fiancée et la précipitaient ensuite dans le Nil, au lieu consacré pour cette cérémonie.

Dans cette contrée, pendant six mois de l'année, l'eau du Nil devient si bourbeuse que les Arabes sont obligés de la laisser déposer pour la boire. Pendant les trois mois qui précèdent l'inondation, l'eau du fleuve s'échauffe dans son lit, devient verdâtre, fétide et remplie de vers. Il faut recourir à celle que l'on a conservée dans les citernes. C'est ainsi que dans les rues, dans les maisons, le premier objet qui se présente à votre vue est un vase d'eau. Ces vases, qui ont la forme d'un *alcarasas*, sont fabriqués sur les rives du Nil ; ils sont en terre cuite non vernissée, laissent filtrer l'eau et la conservent bien fraîche En Syrie, on boit l'eau qui a transsudé ; mais, en Égypte, on ne boit que celle qui reste dans le vase.

Dans toutes nos excursions, nous avons souvent

dont les sculptures sont différentes,
à la mutilation, sont restées parfait
vées. Mais ce qu'il y a de plus re
sont les peintures murales avec l
bleutées et rosées, d'une délicatesse i
que les artistes égyptiens avaient
bien rendre. Quant aux sculptures
elles sont d'un merveilleux effet. P
dans la Haute-Égypte sont restés
parfait état que le temple de Kom
un monticule au pied duquel coule
vous pénétrez dans cette imposant
vous vous trouvez tout à coup ch
semble des nuances délicates qui s
vue dans cet endroit où règne un s
Les crocodiles viennent y cherche

Ce village diffère des autres d'u
sensible. Les Arabes, vêtus de le
blanche, y sont plus propres, plus
plus robustes. On sent que l'on ava
bie. D'autres, en costume plus prin
à l'eau et entourent le bateau, récla
tendu, le bakchich traditionnel. I
colosses, malgré leur simple appareil

nullement les pudiques miss qui s'égaient de leurs exercices nautiques. Nous repartons pour Durawie, petit port entouré de palmiers. Dans cette contrée, les plantations du coton et de la canne à sucre y sont très importantes, étant donné que la température de la Nubie est bien plus chaude que celle de la Moyenne-Égypte.

Vers 5 heures du soir, nous arrivons à Assouan. Cette ville, située sur la droite du Nil, au milieu des verdures de l'île Éléphantine, nous apparaît au loin sous un aspect des plus pittoresques.

Quatorzième Journée

Assouan, à 583 milles du Caire, c'est la Nubie, limite de la Haute-Égypte, point *terminus* de notre voyage sur le Nil, puisque nous arrivons à la première cataracte. Cette ville est privée de ses monuments, dont il ne reste que quelques débris. Le paysage y prend un caractère énergique, la ville s'élève en amphithéâtre, et le Nil se trouve encaissé dans ces roches noires.

A peine sommes-nous débarqués que nous traversons aussitôt pour aller parcourir l'île Éléphan-

bords du Nil. Ensuite, c'est Maragah
quable par la construction de ses pigonni
que dans d'autres villages. L'élevage de
est, dans la Moyenne et dans la Haute-Ég
véritable industrie. C'est par centaines
que l'on compte ces volatiles qui viennen
ter les marchés du Caire et d'Alexan
nombre en augmente d'autant plus que l
man ne mange jamais de pigeon. Le vi
vient ensuite est Soag, et nous arrivons à
où le bateau jette l'ancre.

Girgeh est le *terminus* de la ligne de ch
fer qui relie Le Caire à la Haute-Égypte.
cute en ce moment les travaux pour le p
ment de la ligne qui ira jusqu'à Kéneh.
descendus à terre, nous allons visiter l
quées. Quant à la ville, elle n'offre rien
culier; nous repartons pour Béliana. C'est
station que l'on se rend aux ruines d'Ab
bateau continue sa marche en doublant le
d'Abouchoucheh. Il faut l'expérience du p
le dirige pour traverser ces passes danger
le bateau pourrait subitement se trouver a
les bancs de sable si nombreux dans ces

e soir, nous arrivons à Dishneh, à 388 milles du
e, où, au milieu du Nil, nous passons la nuit,
avigation devenant très difficile. Les soirées
le Nil sont délicieuses à passer. Le matin, la
ée verte s'éveille, pleine de fraîcheur et de
e ; le Nil Bleu, par la réverbération du ciel, dé-
e au loin ses courbes majestueuses, égayé par
ives colorations. Mais ce qui est plus particu-
ment admirable, qui tient du rêve et de la
e, c'est la seconde ligne du désert qui se
e sur la gauche. Tout ce que le bleu, le rose,
let ont de plus doux comme nuance brille sur
ngée de collines, reliées entre elles par de
dépressions de terrain.

s rencontrons plusieurs dahabièhs, les unes
dant le Nil, les autres, comme nous, le
tant. Chacune a, comme équipage, une di-
de bateliers arabes, spalmodiant leurs mé-
ques refrains. Quel splendide pays qui tour
ut conquis par les Éthiopiens, les Hicsos,
ses, les Macédoniens, les Arabes, les Cir-
et les Turcs ! Espérons que, pour finir, il ne
as par les Anglais !

irée à bord se termine par un concert

donné sur le pont. Les jeunes miss qui nou
compagnent prêtent gracieusement leur conc
Ensuite, ce sont les Arabes composant l'équi
qui viennent nous faire entendre leurs chan
compagnés des sons rauques du tarabouk.

Septième Journée

De bonne heure, nous quittons Dismeh
arriver à Frashout. Dans ce village, comme
plusieurs autres, sont installées des fabriq
poteries, de vases et d'amphores dont on fai
toute l'Égypte, une si grande consommatio
les bords du fleuve, plus de cent bateaux s
chargement; ils transportent ces poteries a
et, par le Delta, vont jusqu'à Alexandrie.

A notre arrivée, nous trouvons les quatre
ânes alignés qui nous attendent. Après u
d'une demi-heure, nous arrivons au ter
Dendérah. C'est ici que l'on commence à se
une idée des proportions grandioses et in
en Europe des monuments égyptiens. Aum
ruines imposantes du temple de Thol
dresse majestueusement l'arc de triomphe

décors, d'une finesse inouïe d'exécution. Le plafond, dont la hauteur est de 32 mètres, est d'une conception hardie, les coloris remarquables. A droite et à gauche, deux galeries qui, comme le temple, laissent des traces d'incendie; au-dessous, la crypte; plus loin, nous examinons les ruines du temple d'Isis avec ses colonnes majestueuses qui ont 6 mètres de circonférence. La conception de tels édifices est absolument géniale. C'est à Kéneh que l'on voit, dans les rues, se promener des femmes sans voiles qui sont des almées (danseuses). Cette tribu, bannie du Caire par Abbas, est venu se réfugier à Kéneh, ainsi qu'à Esneh. La race s'est perpétuée. Celles que nous voyons ont déjà de dix à seize ans; elles sont parées de bijoux. Ces divines créatures, ces êtres fantastiques sont les fêtés des Houris. C'est parmi ces almées que sont choisis les plus beaux sujets pour les harems. Ce sont celles qui exécutent le plus gracieusement la danse du ventre si réputée en Égypte.

Kéneh, comme Siouth, est une ville de commerce et une station de caravanes qui reviennent de Darfou, de Kosséïr, d'Hedjaz. On évalue à plus de 100.000 le nombre de ces pauvres fellahs qui, tout

le long du Nil, montent l'eau avec leurs
élévatoires pour faire l'irrigation des pl
dépendamment du tabouf et de la saqui
servent aussi de la roue à palettes, de la
chimède et de la pompe à chapelet. I
palettes est mue par des bœufs ; la pompe
est constituée par des vases de terre p
autour d'une roue, qui forment la chaîne
C'est à regret que nous quittons ces be
ânes blancs, tout caparaçonnés d'or et de
nous nous sommes servis pour faire no
sion, Pauvres very good donkey!

Huitième Journée

Six heures du soir. Nous arrivons à
nom si connu de nous tous par le fait
lisque du même nom décore, à Paris, l
la Concorde.

Louqsor est à 450 milles du Caire et à 1
de Paris. Les bords du Nil sont remplis
touristes et de dahabièhs qui stationnent
dernières, se trouve celle du comte de F
a entrepris un voyage jusqu'à la première

Le climat de cette ville antique est très chaud; aussi y voit-on des poitrinaires qui viennent faire une cure d'air. A peine descendus du bateau, nous sommes entourés par des petits Arabes qui nous parlent français. L'usage de la langue française est dû aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui sont venues créer, à Louqsor, une école où, avec le dévouement qui les caractérise si bien, elles enseignent notre langue à ces enfants. Très drôles ces petits bonshommes qui vous abordent en vous appelant « Monsieur le comte » ou « Monsieur le baron ».

A 9 heures du soir, nous partons en caravane pour aller faire une visite de nuit aux ruines de Karnak. Ces immenses ruines, qui ont plus de quatre mille ans, vues par un beau clair de lune, sont d'un effet imposant et saisissant tout à la fois. Ces ruines, éclairées par la lune éclatante, où règne un silence solennel, éveillent une foule de pensées, lorsque l'ennui de nos pays froids alanguit notre cœur.

Au milieu de cet amoncellement de pierres, de colonnes renversées et mutilées par de violents remblements de terre, se dressent majestueusement les deux obélisques restées debout et

intacts. Les deux autres ont été renve
gauche, l'étang sacré où les prêtres fa
ablutions. L'avenue des Sphinx, qui c
Nil, reliait Karnak à Thèbes par un pon
sait le fleuve, car Thèbes, aux temps ph
comprenait Karnak, le Memnonium
L'ensemble de toutes ces ruines, vu, la
de lune, je le répète, est absolument
Les immenses blocs de granit qui son
pêle-mêle, ainsi que les obélisques qui
tres de hauteur, proviennent aussi de
d'Assouan. Que de trésors scientifiques
sés là! La plume ne peut les décrire.

Neuvième Journée

en La journée est consacrée à visiter Tl
fai irons. Après avoir traversé le Nil
no une chevauchée à âne d'une
se s arrivons au temple de Kourneh.
an continue à travers la vallée de Bab
des lit du Nil. Là, on peut se ren
dans révolutions accomplies il y a quat
ces parages. Nous visitons les

des rois dans l'ordre suivant : la tombe de Ramsès IV, celle de Ramsès IX où l'on arrive par une longue galerie de peintures et de sculptures murales qui ont été mutilées. On y voit encore la place du tombeau qui a été transporté au Musée du Louvre.

Le tombeau de Ramsès III, XXe dynastie : à l'entrée, les dix cellules qui contenaient les tombes de la famille ; à droite, une longue galerie conduit à l'endroit où était la tombe de Ramsès III ; tout y a été brisé. La visite du fond offre un certain danger, étant donné que des blocs de pierre suspendus au plafond menacent de se détacher.

La tombe de Séti, XIXe dynastie, ouverte en 1816 par Belzour, diffère des autres. On y accède après avoir descendu cent marches, et là on se trouve au milieu de véritables catacombes. Les huit énormes piliers situés à l'entrée sont entièrement mutilés ; mais les peintures murales, aux nuances multicolores, sont très bien conservées. Il faut encore descendre trente marches pour pénétrer dans la crypte dont les murs calcinés attestent que le feu a accompli son œuvre de destruction. De tous ces tombeaux, celui de Séti Ier, père de Ram-

sès II, palais sol

n'y manque; on
tueux que les sc
avec soin. Ces
ruse pour dissi
paix de leur de
ont été violées.
est enfouie dans
de vaient jamais
effroi ce gaspillage
relégué dans des
sérieux que nous
nous constatons
poque se sont
satisfaction que
où l'on manque d'air.

A midi, le déjeuner nous est servi da
bule de Ramsès V. Chacun de nous
comme les Arabes et dévore à qui mie
les mets qui nous sont présentés. Ce re
l'*atrium* d'une sépulture, ne manque p
originalité macabre.

De Thèbes aux tombeaux, des petites B

urieux à visiter
vestibule, escal
se perdrait dans
pteurs et les pe
Pharaons ont fait
muler leurs dépouil
ier sommeil. Tou
Quelle somme de
chacune de ces sép
voir la lumière! On n'a
e de main-d'œuvre
maisons de boue. D
faisons de ces dive
que les différents ar
recopiés. C'est avec
nous sortons de ces

, ont suivis, portant sur leurs épaules leur am-
re avec la pose gracieuse qui les caractérise si
n : entre autres notre petite Fatma, âgée de neuf
, l'air enjoué, son front tatoué, et ses dents si
nches; a la narine gauche ornée d'un anneau,
ne distinctif des fiançailles; elle est déjà fiancée!
Quels beaux types parmi tous ces Arabes qui
us accompagnent dans notre excursion pour nous
ndre des antiquités! Nos sculpteurs parisiens, qui
plaignent de ne plus trouver de modèles, de-
nient bien venir en chercher sur les bords du Nil;
trouveraient, même parmi les fellahs qui manœu-
nt le chadouf, l'Apollon du Belvédère, Achille et
Gladiateur. Après le déjeuner, nous montons
qu'à la chaîne lybique pour admirer le splendide
orama qui s'y déroule. Au bas, le Nil jaune, qui
le au fond de sa vallée verdoyante; au-dessus,
nak et Louqsor; à l'horizon, la chaîne arabique,
ce qui reste de la Thèbes antique; sous nos
le temple Atason, appelé par les Arabes *Dayr*
ri.

tour s'effectue par le Ramasseum et les fa-
losses assis qui se dressent au milieu d'une
erdoyante. Nous trouvons encore là des

tourbillons, ne redoutant pas les crocodil
affrontent sans crainte. Les Nubiens et le
rins sortent de ces rapides en s'accroc
pieds et des mains au granit de la rive.
près de nous, nous leur fîmes une abond
bution de bakchichs qu'ils avaient bien g

Nous remontons dans nos barques pou
à Assouan en descendant le Nil. Cette pr
nautique, à cause des écueils dont ces
sont hérissés, offre certain danger. Cha
que est conduite par douze rameurs sous
tion d'un pilote expérimenté. De tous cô
rochers nombreux barrent la route, ce qu
courant d'une rapidité étonnante. Aussi la
s'opère-t-elle avec une vitesse vertigine
tout le parcours, on jouit des vues les pl
et les plus variées de la nature sauvage.

C'est de la première cataracte que l'o
rendre à Wady-Halfa, frontière de la N
Anglais y ont construit des fortificatio
tantes, ainsi que des casernes où sont l
corps de l'armée turque qui sont comm
des officiers anglais. Comme on le voit,
installés là en véritables maîtres, sous l

Karnak, pour voir cette fois les ruines en plein soleil. Nous pénétrons dans le temple par l'autre allée des Sphinx, où se trouve l'arc de triomphe qui a subi de grandes détériorations produites par le feu. Cet édifice, qui date de 1633 avant J.-C., est d'une conception aussi hardie que grandiose. A côté des colonnes de 23 mètres de hauteur, polychromées, dont les nuances si fines se reflètent au soleil, se trouve la statue de Ramsès II. La plus haute des pyramides a 105 pieds de hauteur; l'autre, 82 pieds. On reste là des heures entières à contempler l'œuvre des Pharaons. J'ai visité les ruines de Pompéi, de Rome, de Timgad en Tunisie, de Balbek dans le Liban, de Rhodes et d'Athènes ; mais j'avoue que rien ne peut être comparé aux ruines de Karnak, dont la grandeur est imposante. Elles donnent l'idée d'une civilisation terrible, pleine de raffinements cruels et de voluptés sanglantes. L'énormité de ces ruines confond l'imagination. On reste ébahi à contempler ces prodigieuses découvertes.

Accompagnés des drogmans, nous revenons au temple de Louqsor qui borde le Nil. Rien n'est plus réjouissant à l'œil comme une *fantasia* de

chevaux et d'ânes, éparpillés sans ordre d
cette belle vallée du Nil. La diversité des ty
des mouvements, des costumes, produit une
monie originale, Les couleurs s'y détachent
marient autrement que chez nous; il semble
bleu y est plus pur et le blanc plus blanc.

On pouvait aussi appeler Louqsor *la*
mouches, car on y est littéralement dévor
insectes; *la ville de la poussière*, car on y
lument aveuglé.

Les Anglais et les Américains s'aba
cette ville antique. La manie des collect
mente tous les jours. On y trafique les
à bureau ouvert; le consul d'Allemagne
livre à ce commerce. J'ai visité sa col
est d'une certaine valeur.

Louqsor reçut la visite de bien des t
nées : celles du prince Napoléon, d
Chambord, du prince de Galles, du co
du duc de Chartres, du roi des Bel
d'autres.

Les ruines du temple de Louqso
encore entièrement déblayées. Sur l
tent encore des maisons d'Arabes q

le long des routes, on ne rencontre que des chameaux et des ânes chargés de poteries qui viennent remplir les bateaux qui sont au bord du Nil. Nous partons pour aller passer la nuit à Disneh.

Dix-septième Journée

De Disneh, nous nous dirigeons vers Bellianah. C'est de cette ville que l'on se rend aux ruines d'Abydos. Pour y arriver, il faut deux heures à âne, tout en marchant à l'allure la plus rapide; mais, une fois arrivé là, on ne regrette pas la fatigante chevauchée que l'on vient de subir. Les ruines d'Abydos sont composées du temple de Séti, du temple de Ramsès II et de celui de Kour-es-Sultan. Ces ruines, comme toutes celles de l'Égypte, ont le même caractère et produisent la même impression. Non loin de là se trouve le monastère des Coptes; où vient de rentrer le Père Loyson, l'ancien prédicateur; c'est par une chaleur sénégalienne que nous rentrons avec satisfaction dans notre maison flottante, tous éreintés de cette fatigante excursion.

Dix-huitième Journée

De Bellianah, nous arrivons à Assiou
avons déjà visité à l'aller. Le bateau st
passer la nuit. Dès l'aube, nous en p
aller à Rhodah visiter une autre sucrer

Dix-neuvième Journée

Le bateau fait ensuite escale à Dje
village peu important, que nous visiton

Vingtième Journée

Le lendemain, dernière journée d'exc
avoir fait escale dans quarante ville
égyptiens, nous rentrions au Caire, t
tés de notre voyage qui s'était effectu
et avec le plus beau temps que l'on
Sous ce climat exceptionnel de la H
l'existence ressemble à ces luxuria
tions qui n'ont pas besoin de soins
couvrir un sol fécond du splendi

sement de sa floraison. Elle coule douce et heureuse. On se sent à l'abri de toutes ces médisances et prétentions mondaines dont s'imprègne maintenant si facilement la vie parisienne qui, avec ses luttes successives, ressemble à un combat.

De retour au Caire, notre caravane se disloqua. Je m'informai aussitôt du départ du bateau qui, de Port-Saïd, va à Jaffa pour Jérusalem. Ayant deux jours à rester au Caire, je les consacrai à revoir les bazars, dont on ne se trouve jamais rassasié et où quelque chose de nouveau s'offre toujours aux yeux. Allons, la vie arabe a du charme ; j'échangerais volontiers les plaisirs tapageurs et vaniteux de Paris contre cette félicité tranquille et captivante.

Onzième Journée

Dès 6 heures du matin le bateau se met en route, et, à 10 heures, nous arrivons à Esneh, 515 milles du Caire. Comme à Louqsor, nous trouvons une école catholique dirigée par ces dignes sœurs de Saint-Vincent de Paul. A quelques minutes du Nil, sont les ruines du temple, un des monuments égyptiens les mieux conservés ; il donne une idée exacte de l'ancienne architecture égyptienne. On y arrive après avoir descendu trente-deux marches ; cette profondeur indique bien l'ancien sol. Il fut construit sous l'empire des Romains. Les 24 colonnes monumentales qui le soutiennent sont d'un bel effet; les murs sont ornés de sculptures très remarquables, et, comme dans beaucoup de ruines, on trouve la trace du feu qui, en Égypte, a détérioré tant de monuments.

Un peu plus loin, existe un autre temple sur lequel le village d'Esneh a été construit. Si plus tard on songe à le déblayer, — car, d'après les données, il doit aussi renfermer de précieuses anti-

vers la mer Rouge, soit vers Port-Saïd. Ismaïla, avec ses avenues plantées d'arbres, sous lesquelles, le soir, la fraîcheur de la mer se dégage, est une petite ville de plaisance.

C'est à Ismaïla que la ligne du chemin de fer se termine. D'Ismaïla à Suez et à Port-Saïd, les lignes appartiennent à la Compagnie du canal de Suez. Le temps n'est plus où le patriotisme anglais, mal éclairé, se plaisait à dénigrer la Compagnie de Suez, car aujourd'hui ce sont eux qui, les premiers, en profitent pour le passage des Indes. D'Ismaïla à Port-Saïd, le coquet chemin de fer installé par la Compagnie de Suez longe, sur la gauche, le désert de l'Arabie. Des équipes d'hommes, le long de la ligne, sont constamment occupées à déblayer la voie, qui se trouve obstruée par une épaisseur considérable de sable que le *khamsin*, ce vent terrible du désert, y amène constamment. Ce vent, d'une force étonnante, déplace des montagnes de sable.

Port-Saïd est une ville qui occupe maintenant, en Égypte, une place importante. Elle se développe tous les jours et est appelée à un grand avenir. Un mouvement considérable s'opère dans le bassin, où pres-

dont les sculptures sont différentes, ayant échappé à la mutilation, sont restées parfaitement conservées. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les peintures murales avec leurs nuances bleutées et rosées, d'une délicatesse inouïe, nuances que les artistes égyptiens avaient le secret de si bien rendre. Quant aux sculptures des plafonds, elles sont d'un merveilleux effet. Peu de temples dans la Haute-Égypte sont restés dans un aussi parfait état que le temple de Komondo, situé sur un monticule au pied duquel coule le Nil. Quand vous pénétrez dans cette imposante construction, vous vous trouvez tout à coup charmé par l'ensemble des nuances délicates qui s'offrent à votre vue dans cet endroit où règne un silence profond. Les crocodiles viennent y chercher un abri.

Ce village diffère des autres d'une manière plus sensible. Les Arabes, vêtus de leur grande robe blanche, y sont plus propres, plus noirs et surtout plus robustes. On sent que l'on avance vers la Nubie. D'autres, en costume plus primitif, se jettent à l'eau et entourent le bateau, réclamant, bien entendu, le bakchich traditionnel. La vue de ces colosses, malgré leur simple appareil, n'effarouchait

aient 10 francs par passagers et 9 francs par onne pour le frêt. L'économie de temps réalisée ar ces navires est considérable, puisque, pour leur rajet, soit pour la route des Indes, soit pour l'Ex-rême-Orient, ils étaient obligés, de doubler le ap de Bonne-Espérance, ce qui demandait un ois de plus. Le mouvement des navires qui raversent le canal de Suez augmente tous les ours. Du 1er janvier au 30 juillet 1894, 1.770 na-ires, dont 1.280 anglais, ont franchi le canal. Les ecettes, qui, en 1893, avaient été de 70.500.00(rancs, ont atteint, en 1894, 73.700.000 francs Cette plus-value s'augmentera encore, étant don ıée l'importance du commerce de l'Angleter ıvec les Indes. Aussi n'est-ce pas avec de profon(egrets que je constate cette statistique, qui prou combien le gouvernement français a manq l'énergie, en 1882, en laissant les Anglais s'e parer de l'Égypte.

Seul, le canal de Suez, cette entreprise ess tiellement française, due à la conception heure de M. de Lesseps, n'était-elle pas suffisante p faire comprendre au gouvernement de la Ré blique qu'il avait là de gros intérêts à défend

Devait-il, en cette occurrence, laisser les Angl
qui guettaient cette proie, venir s'emparer impu
ment de l'Égypte. Cette puissance a encore vou
depuis, affirmer sa prépondérance dans cette r
gion, en achetant au Khédive, vice-roi d'Égypt
les 76.000 actions qu'il possédait. Le gouverne
ment, en cette circonstance, comme en ce momen
avec la question de Dongola, n'a certainement pa
été à la hauteur de sa mission. Pauvre France !

Le lendemain, j'embarquai sur le bateau L'E
pero, de la Compagnie autrichienne Lloyd, po
aller à Jaffa. Après une traversée mouvement
nous arrivons à Jaffa. Y débarquer n'est pas ch
facile. L'entrée, obstruée par un banc de récif
battue par les vagues, et, co
Jaffa ne furieusement
mer possède ni port ni quai, c'est en
gés que le bateau s'arrête : nous somme
Dans le gagner Jaffa au moyen de petites b
de bateau se trouvait une tribu de B
venant d'Arabie, qu'on avait empilés
sur le pont, mâles et femelles, comme
Ces malheureux (ils sont 200 environ)
ments en lambeaux, tous effrayants d
émigraient en Palestine.

les bazars où les marchands, avec leur dialecte si original, vous égaient facilement. Dans la ville, nous tombons au milieu d'un bivouac de nomades, le plus coloré et le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Ces chameliers reviennent du Soudan. Les dromadaires, déchargés, sont couchés, se reposant au soleil. De loin, on entend leurs grognements plaintifs. J'achète à ces Arabes des colliers, des œufs d'autruche rapportés par eux du Soudan.

La nuit, on se croirait à Constantinople, à cause des aboiements continuels des chiens qui se font entendre. Ensuite, toutes les heures, ce sont les cris des gardiens de nuit placés en haut des minarets et des mosquées, qu'on entend dans le silence. Ces gardiens, comme dans toutes les villes, ont la mission de veiller, dans le cas où il se produirait des incendies. Toutes les heures, ils doivent crier à pleins poumons, de manière à ce que le suivant, placé sur l'autre minaret, entende les cris et, à son tour, les répète au gardien voisin : ceci, pour mieux s'assurer entre eux qu'ils ne sont pas endormis.

Le lendemain, la journée fut consacrée à l'excursion de l'île de Philoé, si vantée par les touristes. Après avoir effectué un trajet d'une demi-heure en

chemin de fer, notre caravane de quatre-vingts personnes, réduite à soixante-dix voyageurs, les autres étant parties pour la deuxième cataracte, nous arrivons à Phallal, village nubien situé au milieu des montagnes. Là, nous trouvons à notre disposition des barques décorées, ressemblant aux gondoles de Venise, pour nous transporter à l'île.

L'île enchanteresse de Philoé, située à 1.220 lieues de Paris, s'élève au milieu d'un petit lac ; elle est couverte de ruines, de palmiers, de mimosas. C'est bien le site le plus pittoresque et le plus délicieux que l'on puisse rêver. Sur les montagnes de granit, sur les îlots, sur les berges, courent de tous côtés des Nubiens et des Nubiennes, vêtus bien primitivement, qui accourent tout en joie, en criant : *Ouloulou* !

Nous abordons en face de ce joli petit temple, en forme de kiosque, qui fut en ruines avant d'être terminé. Il est là qui se dresse avec majesté au milieu de cette île verdoyante et d'un pittoresque inouï. Plus loin, la masse des grands monuments, temples et pylônes. Un musée dans un grand jardin : quel délicieux coin de terre ! Comme on s'y sent bien transporté hors de la vie fatigante de

Jaffa il s'embarqua pour aller à Tarse, voyage au cours duquel il fut, nous le savons tous, avalé par une baleine.

Jaffa, appelée *la bienheureuse*, a subi bien des vicissitudes. Elle fut prise d'abord par les Égyptiens et les Assyriens, brûlée ensuite par Judas Macchabée, ravagée par Vespasien, et finalement enlevée par les Turcs.

Le passage des pèlerins qui se rendent à Jérusalem lui donne du mouvement et de l'animation. Une partie de la population vit dans la rue ; pour l'Arabe, la rue est un domicile. Les femmes, comme à Beyrouth, ont pour voile un *kouffièh* (mouchoir en mousseline) qui leur encadre le visage, mais elles n'ont pas la gracieuseté des Stamboulines de Constantinople.

A Jaffa, on retrouve les tracasseries ridicules de l'administration turque. Avec nous voyageait un comte espagnol, M. de..., qui avait apporté avec lui les deux fusils dont il s'était servi pour chasser sur le Nil. Sous prétexte que les armes à feu sont prohibées sur le territoire turc, on lui saisit à la douane ses deux fusils. Un des nôtres, pour une petite boîte de cigarettes, dut payer cinq francs d'entrée.

tourbillons, ne redoutant pas les crocodiles qu'ils affrontent sans crainte. Les Nubiens et les Bicharins sortent de ces rapides en s'accrochant des pieds et des mains au granit de la rive. Revenus près de nous, nous leur fîmes une abondante disbution de bakchichs qu'ils avaient bieu gagnés.

Nous remontons dans nos barques pour rentrer à Assouan en descendant le Nil. Cette promenade nautique, à cause des écueils dont ces parages sont hérissés, offre certain danger. Chaque barque est conduite par douze rameurs sous la direction d'un pilote expérimenté. De tous côtés, des rochers nombreux barrent la route, ce qui rend le courant d'une rapidité étonnante. Aussi la descente s'opère-t-elle avec une vitesse vertigineuse. Sur tout le parcours, on jouit des vues les plus belles et les plus variées de la nature sauvage.

C'est de la première cataracte que l'on peut se rendre à Wady-Halfa, frontière de la Nubie. Les Anglais y ont construit des fortifications importantes, ainsi que des casernes où sont logés deux corps de l'armée turque qui sont commandés par des officiers anglais. Comme on le voit, ils se sont installés là en véritables maîtres, sous le fallacieux

vont se prosterner devant l'Essakhiah, rocher situé dans la mosquée d'Omar, et qu'ils croient suspendu dans l'espace sans aucun point d'appui. Les juifs, ces enfants d'Abraham, y vont pour aller pleurer sur les vestiges du temple de Salomon, et pour demander à Dieu qu'il soit un jour reconstruit. Ils espèrent toujours pouvoir rentrer en possession de leur ville natale. Avant Jérusalem, c'est Lydde, ville que saint Pierre visita, et où il guérit Énée le paralytique.

---

prit une si vive secousse qu'il faudrait une année pour la connaître entièrement.

« L'Orient, disait Flaubert, ne sera bientôt plus que dans le soleil. »

A notre départ, le vent lui-même sympathisait avec nos regrets; il se mit à souffler avec violence. J'en profitai pour rentrer dans le salon de lecture rédiger mes nombreuses notes, afin de pouvoir les classer à mon retour à Paris.

Seizième Journée

Avant le coucher du soleil, nous arrivions à Louqsor pour y passer la nuit; le lendemain, après quatre heures de navigation, nous débarquions à Kéneh. C'est dans cette ville que se fabriquent les meilleurs vases en terre poreuse et les gargouillettes qui servent à filtrer les eaux du Nil. Le drogman nous emmène visiter une de ces fabriques. Les Arabes, assis devant leur tour, moulent avec une dextérité surprenante ces vases de différentes formes; ils emploient les mêmes moyens que ceux usités dans nos fabriques de Sèvres, Nevers et Limoges.

Kéneh est une petite ville assez bien tenue. Tout

grâce à sa bienveillance, nous fûmes très bien accueillis. Dès le lendemain matin, en compagnie du drogman de l'embassade russe, nous commençâmes la visite de la ville, car il y a beaucoup à voir à Jérusalem.

La Russie, cette puissance si religieuse, a tenu à démontrer sa prépondérance à Jérusalem. En outre des édifices religieux qu'elle y possède, elle a construit sur l'ancien emplacement du camp de Titus un hôpital destiné à recevoir les missions religieuses, hommes et femmes se rendant en pèlerinage dans la Ville Sainte.

L'origine de Jérusalem remonte, dit-on, à Melchisédec, contemporain d'Abraham. C'est la ville la plus ancienne et la plus illustre du monde, au milieu de laquelle se dresse le mont Sion, dont les beaux arbres du jardin des Arméniens font contraste avec le fond morne du tableau.

Les murs d'enceinte de la ville, restaurés au XVIe siècle par le sultan Soliman, ne résisteraient pas à un boulet de canon. La Porte d'Or, par laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ fit son entrée à Jérusalem après la résurrection de Lazare, a été murée par les Turcs.

Dix-huitième Journée

De Bellianah, nous arrivons à Assiout, que nous avons déjà visité à l'aller. Le bateau stoppe pour y passer la nuit. Dès l'aube, nous en partons pour aller à Rhodah visiter une autre sucrerie.

Dix-neuvième Journée

Le bateau fait ensuite escale à Djebel el-Tayr, village peu important, que nous visitons.

Vingtième Journée

Le lendemain, dernière journée d'excursion, après avoir fait escale dans quarante villes et villages égyptiens, nous rentrions au Caire, tous enchantés de notre voyage qui s'était effectué sans ennui et avec le plus beau temps que l'on puisse rêver. Sous ce climat exceptionnel de la Haute-Égypte, l'existence ressemble à ces luxuriantes végétations qui n'ont pas besoin de soins pénibles pour couvrir un sol fécond du splendide épanouis-

ore entrée dans la mosquée d'Oma[illegible]r, autrefo
lument interdite aux chrétiens. L'infrac
tte défense était punie de mort.

Les femmes de Jérusalem on[illegible]un cache
culier. Elle savent se draper ave[illegible] grâce et d
ans leur blanc linceul. Nous parc[illegible]urons les
ùgrouille une population juive et [illegible]sordide. Le
ont actuellement à Jérusalem au [illegible]ombre de 30
Les catholiques n'y sont que 4.000. Dans cett
sainte, le type sémitique y fleuri[illegible] dans sa dé
tude. L'indigène, au teint bruni [illegible] à la barbe
est immonde et répugnant. On [illegible]voit des j
lemands, autrichiens, hongroi[illegible]s, russes, c
d'Europe par la persécution ou [illegible] émigrés v
rement pour venir mourir au pa[illegible]ys de leurs
se faire enterrer dans la vallée [illegible] de Josaph
végètent et sont traités en pa[illegible]ias par les
bafoués et méprisés par les [illegible]rétiens. On
fesse à leur égard un mép[illegible]is si profo
l'homme qui serait accusé d[illegible]aimer une
croirait déshonoré : aux franç[illegible]is à faire de
L'émigration juive est deve[illegible]nue une so
vahissement. Aussi le gouver[illegible]nement turc, c
rement à la France qui les reçoit, les accuei

favorise, s'en est ému. Il leur est défendu d
ser devant le Saint-Sépulcre.

Après le déjeuner à la russe, qui nous fu
composé de caviar et de koisse comme b
le cawas nous accompagna au Saint-S
C'est par une petite place disgracieuse, écr
les hautes murailles des couvents, que l'on
dans la basilique. Le dôme situé à côté de la
construite sur le Golgotha est placé à l'e
fut élevée la Croix de Notre-Seigneur Jés

Le Saint-Sépulcre est le monument
zarre et le plus irrégulier dans sa dispo
rieure. Cette irrégularité, du reste, s'e
la nécessité où l'on s'est trouvé de r
seul édifice tous les endroits consacr
des chrétiens.

La façade est perçée d'un doubl
ogive et porte les traces de l'architectu
cle. Le seuil franchi, on voit cinq
accroupis sur des divans, fumant de
sont les gardiens officiels porte-clé
se trouve divisée, morcelée entre
cultes chrétiens. Chacun d'eux
rigoureusement limité. Le choeur

vers la mer Rouge, soit vers Port-Saïd. Ismaïla, avec ses avenues plantées d'arbres, sous lesquelles, le soir, la fraîcheur de la mer se dégage, est une petite ville de plaisance.

C'est à Ismaïla que la ligne du chemin de fer se termine. D'Ismaïla à Suez et à Port-Saïd, les lignes appartiennent à la Compagnie du canal de Suez. Le temps n'est plus où le patriotisme anglais, mal éclairé, se plaisait à dénigrer la Compagnie de Suez, car aujourd'hui ce sont eux qui, les premiers, en profitent pour le passage des Indes. D'Ismaïla à Port-Saïd, le coquet chemin de fer installé par la Compagnie de Suez longe, sur la gauche, le désert de l'Arabie. Des équipes d'hommes, le long de la ligne, sont constamment occupées à déblayer la voie, qui se trouve obstruée par une épaisseur considérable de sable que le *khamsin*, ce vent terrible du désert, y amène constamment. Ce vent, d'une force étonnante, déplace des montagnes de sable.

Port-Saïd est une ville qui occupe maintenant, en Égypte, une place importante. Elle se développe tous les jours et est appelée à un grand avenir. Un mouvement considérable s'opère dans le bassin, où pres-

que toutes les puissances sont représentées par des navires. Aussi les quais, dont la population est essentiellement cosmopolite, présentent-ils toujours la plus grande animation. Cette ville moderne, avec ses rues droites bordées d'arbres, est d'un séjour agréable. La plage, la plus grande que l'on puisse imaginer, commence à s'orner de villas. A l'entrée du canal, la Société vient de faire construire un somptueux monument destiné à ses bureaux. Ses trois dômes en faïence bleue sont du plus gracieux effet. Derrière ces bâtiments, commence le canal d'eau douce qui amène les eaux du Nil à Port-Saïd. Dans le bassin, j'ai visité le bateau *La Touraine*, de la Compagnie Transatlantique, qui devait lever l'ancre quelques jours après pour se rendre à Alger.

La traversée du canal de Suez, qui relie la Méditerranée à la mer Rouge, s'effectue en dix-huit heures, les navires marchant à une vitesse de dix kilomètres à l'heure. La longueur du canal est de 60 kilomètres ; sa largeur, de 60 mètres ; tandis que le canal de Corinthe, dont on a fait tant de bruit, et que j'ai été voir, n'a que 6 kilomètres de long et 42 mètres de large. Il est revenu à 35 millions.

Les navires qui traversent le canal de Suez

et de Nicodème, qui ont été taillés dans le roc. Dans l'église syrienne, on voit la place où Marie Madeleine apparut après sa résurrection; dans l'église catholique, à côté de l'autel, la colonne où Jésus fut attaché pour subir la flagellation. On y voit encore l'empreinte des pieds, lorsque Jésus fut ramené en prison. A côté, une chapelle a été édifiée à l'endroit où la Sainte Vierge se tenait pour pleurer. En tournant, nous voyons la chapelle où saint Jean fut décapité; ensuite, celle où les vêtements furent divisés.

Dans la chapelle grecque, se trouve la colonne où Jésus fut attaché pour recevoir la couronne d'épines. Le nombre de ces chapelles est de seize.

Nous avons assisté à une procession faite par tous les cultes réunis. Ce spectacle est aussi imposant que grandiose. Quelle mêlée de rites et de sectes dans ce sanctuaire unique; cette basilique où il y a vingt églises, des chapelles, des cryptes, des voûtes, des escaliers; cette construction de ténèbres où les guirlandes de lampes d'or flamboient à toute heure. Il faut avoir vu ce spectacle pour pouvoir s'en rendre compte. La foule est électrisée, elle est dans une espèce de délire fréné-

tique. L'intérieur du Saint-Sépulcre ressemb
une nappe de feu, du milieu de laquelle s'élèv
sanctuaire avec ses innombrables lampes et cie
allumés, où l'on voit tous ces patriarches à lon
barbe blanche revêtus de leurs habits sacerdo
éblouissants d'or, officiant.

Parmi cette foule compacte et recueillie, des
riens, des Abyssins, des Arméniens, des Coptes
pauvres moujiks venus du fond de la Ru
prient debout, pieds nus, leurs grosses botte
tirées, hallucinés, les yeux vagues. Des fem
grecques se prosternent, se frappant la poitrin
baisent les murailles. Des Capucins, en robe de b
coudoient des prêtres arméniens aux belles t
olivâtres barbues et solennelles (des hommes
perbes). Des moines d'Abyssinie, misérablem
vêtus avec leur burnous, se tiennent au fond d
chapelles les plus obscures. Ces grands moin
éthiopiens, mystérieux, impassibles, paraisse
figés dans une adoration muette avec des rigidité
de statues. Tout à coup, des chants retentissent de
tous côtés, la procession commence. La diversité
des costumes, celle des physionomies (car une
partie des peuples se trouve représentée dans ce

sanctuaire), le son des cantiques qui
retentit, forment un tableau des plus ét
imposant que grandiose. Sur les aute
éclate de toutes parts, apparaît, avec
ment intense, la lumière vacillante
avec des tons vifs et incertains. L'encens
et se répand au loin comme un brouilla
tiède, jette une sorte de voile transparen
tel et sur l'assistance qui apparaissent c
vision à travers un nuage parfumé. Il
assisté à cette cérémonie pour pouvoir
compte combien elle frappe l'imagina
assistants, et émotionne les plus sceptiqu

Plusieurs fois nous retournâmes au S
pulcre. Chaque fois, c'était un nouveau s
qui s'offrait à notre vue. Ce qui nous a frapp
l'odeur nauséabonde qui se répand dans ce
saints. Dans le fond obscur, du côté des cha
on n'y respire qu'un air vicié. Un des ga
nous explique que, tous les jours, 300 o
pèlerins passent la nuit dans le Saint-Sépulcr
n'est pour ainsi dire pas aéré.

Une des fêtes les plus imposantes, qui a lieu
que année le soir du samedi-saint, est celle du

saveur plus agréable; elles se vendent à raison de 3 francs le cent. Dans la pénombre des petites boutiques, on aperçoit les juifs (car il y en a partout) aux profils crochus.

En dehors des murs, le marché des chameaux et des ânes, coup d'œil bien typique pour le voyageur qui débarque à Jaffa. Les jardins célèbres qui entourent la ville sont d'une végétation luxuriante et se trouvent encore embellis par les échappées bleues de la mer qui percent au travers des feuillages : une véritable oasis d'une fraîcheur exquise, où se mêlent, dans un charmant désordre, les cactus épineux, les bananiers aux larges feuilles, les grenadiers, les citronniers, les mandariniers et les orangers. Les orangers sont cultivés en champs immenses. Nous en voyons qui sont rouges de fruits; d'autres, argentés par les fleurs, répandant dans l'air une senteur qui grise, tant elle est forte : on se croirait à Biskra.

Au temps des Hébreux, Jaffa était une ville importante. C'est là que furent débarqués ces fameux cèdres du Liban si réputés qui étaient destinés à orner le palais de Salomon à Jérusalem. C'est dans cette ville que vivait le prophète Jonas; de

Jaffa il s'embarqua pour aller à Tarse, voyage au cours duquel il fut, nous le savons tous, avalé par une baleine.

Jaffa, appelée *la bienheureuse*, a subi bien des vicissitudes. Elle fut prise d'abord par les Égyptiens et les Assyriens, brûlée ensuite par Judas Macchabée, ravagée par Vespasien, et finalement enlevée par les Turcs.

Le passage des pèlerins qui se rendent à Jérusalem lui donne du mouvement et de l'animation. Une partie de la population vit dans la rue ; pour l'Arabe, la rue est un domicile. Les femmes, comme à Beyrouth, ont pour voile un *kouffièh* (mouchoir en mousseline) qui leur encadre le visage, mais elles n'ont pas la gracieuseté des Stamboulines de Constantinople.

A Jaffa, on retrouve les tracasseries ridicules de l'administration turque. Avec nous voyageait un comte espagnol, M. de..., qui avait apporté avec lui les deux fusils dont il s'était servi pour chasser sur le Nil. Sous prétexte que les armes à feu sont prohibées sur le territoire turc, on lui saisit à la douane ses deux fusils. Un des nôtres, pour une petite boîte de cigarettes, dut payer cinq francs d'entrée.

beau de la Vierge. L'autel est entouré de pieuses
liques, de tableaux saints dont la plupart ont é
donnés par le grand-duc Serge. Ces reliques so
très curieuses. La grotte, d'après les conventio
musulmanes, appartient aux Grecs et aux Arm
niens. En remontant, la citerne, dont l'eau, paraî
il, a de grandes propriétés pour les femmes sté
riles, est très visitée par ces dernières qui vienne
y boire, en réclamant les joies de la maternité.
Nous remontons sur nos ânes (ils ne valent
ceux d'Égypte), pour gravir le mont des Olivier
Jésus fut arrêté. Pour y arriver, nous trave
le cimetière juif. Comme c'est pour eux jour
niversaire, de tous côtés nous les voyons
par groupes et se mettre aussitôt à ple
leurs morts. Les hommes poussent des cr
les femmes se voilent la face, se couch
Sur le mont des Oliviers, nous voyons
ventre sur les pierres tombales, tout en s
de colonne qui désigne l'endroit où
Dans le jardin de l'église des Apô
baiser de Judas.
qui entourent les arcades sont rev
trois plaques en marbre, sur lesq

noster a été gravé en trente-trois langu
rentes. Seul, jusqu'à ce jour, paraît-il, u
russe a pu les lire. A droite de cette église
grotte où vivent séquestrés volontairem
sept moines franciscains.

Nous pénétrons dans la chapelle de l'Asc
C'est dans la crypte que les Apôtres compo
le *Credo*. Dans les fouilles qui furent faites e
par la duchesse de La Tour d'Auvergne, p
de Napoléon III, on découvrit, autour des rem
des souterrains dans lesquels on pouvait
3.000 hommes. Sous les arcades intérieures, l
chesse avait fait placer un superbe tombeau
marbre blanc avec sa statue, voulant être ente
à cet endroit. Mais la famille a refusé de transp
ter ses cendres à Jérusalem. Nous visitons ensu
la grotte de l'Agonie, dont toutes les nations
disputent la revendication de sa propriété.

La mosquée du Vestige, reconstruite par saint
Hélène sur l'emplacement où le Christ fit l'ascen
sion. Cette mosquée, reprise par les Turcs, recou
vre un rocher sur lequel on montre encore l'em
preinte du pied lorsque le Christ monta au ciel. Les
musulmans détruisirent le temple qu'avait fait

JÉRUSALEM

« Jérusalem, tout le monde descend! » nous crie l'employé.

Jérusalem la nouvelle est bâtie en dehors de la vieille cité et s'agrandit chaque jour. C'est au premier abord une impression de modernité étrange qui vous choque et vous déconcerte, mais qui est vite dissipée lorsqu'on a franchi la porte de Jaffa et la haute tour à créneaux qui l'encadre. Le décor change brusquement; la ville orientale se retrouve avec son dédale compliqué de rues étroites, voûtées et tortueuses, ses maisons silencieuses aux fenêtres grillagées. C'est la vraie Jérusalem, telle qu'on l'a présentée.

Un de nos compagnons de voyage, un Russe fort aimable qui aime la France autant que nous aimons la Russie, se met à notre disposition et nous fait descendre avec lui à l'hospice russe, où,

lée, le sol disparaît presque sous les pierres an
celées qui recouvrent les tombeaux des Juifs.
pierres, de toutes formes et de tous âges, que n
voyons depuis les murailles de la ville jusq
Bethléem même, couvrent presque entièremen
vallée de Josaphat, le lieu où, d'après l'Écritu
Sainte, doivent se retrouver tous les humains
Jugement dernier. De là, la vieille Jérusalem, i
lée au milieu des ravins, emprisonnée dans
haute ceinture de murailles à créneaux, se dépl
tout entière. La mosquée d'Omar, si majestueu
se dresse au milieu du vieux temple de Salomo

Nous rentrons en ville par la porte de Jaffa. No
visitons la chapelle élevée à la place où eut lieu
flagellation. Les Franciscains qui gardent cet
chapelle nous montrent dans la sacristie un po
trait du Christ en mosaïque d'une parfaite exéc
tion, qui fut envoyé de Venise.

Nous visitons dans la chapelle de l'*Ecce-Hom*
Des sœurs françaises, de l'ordre de Sion, nous r
çoivent. Nous entrons dans le prétoire, devenu un
église, où fut prononcée la mort de Jésus-Chris
Derrière l'autel, se trouve la galerie voûtée o
Jésus fut montré au peuple assemblée, en disant

« *Ecce homo* ». Cette chapelle, dont la coupole très remarquable, a été construite en 1868 restaurée en 1892. Au bout de cette rue, située le parcours de la voie douloureuse, nous voyo l'endroit où eut lieu la première chute du Chri portant sa croix, ensuite la place où sainte Vér nique présenta le linge à Jésus ; en continuant voie douloureuse, l'endroit où la Vierge rencont son Fils bien-aimé. C'est jusqu'au Golgotha q nous parcourons la voie douloureuse avec escaliers, ses rues voûtées. L'ensemble des f historiques qui s'y rattachent constitue, pour chrétiens, un pieux pèlerinage.

Nous allons ensuite à la coupole du Roche en attribue la construction à l'empereur Ju Presque au bout de la muraille, se trouve quée El-Akasa. Elle est devenue aujourd basilique à sept nefs. L'origine en remo ment à Justinien qui en avait fait une l'honneur de la Vierge. Ensuite, nou patriarcat latin, l'église Saint-Jacque niens avec son séminaire.

La journée terminée, nous rentro russe par la porte de Damas, l'une

les portes de la ville. Les autres sont celles de Jaffa, de Sion, d'Hérode, la Porte Dorée par laquelle le Christ entra dans Jérusalem; enfin celle de Saint-Étienne, ainsi nommée, car c'est là que saint Étienne fut mis à mort. On y voit encore les débris de l'église que l'impératrice Eudoxie y avait fait construire pour consacrer l'emplacement du martyre.

Le lendemain matin, ayant pu obtenir de bonne heure les permissions spéciales qui sont nécessaires pour pénétrer dans la mosquée d'Omar, nous partîmes aussitôt accompagnés de notre cawas, un bel Albanais tout soutaché d'or, et nous arrivâmes à l'endroit où s'élevait autrefois le temple de Salomon.

C'est par une voûte sombre et malpropre que l'on arrive sur cette grandiose esplanade appelée mont Moriah, emplacement où se trouvait également le Haram el-Chérif. Ainsi se nomme l'ensemble des mosquées et édifices musulmans groupés au sommet du mont Moriah.

Après la Kaaba de La Mecque, la mosquée d'Omar est le sanctuaire le plus vénéré de l'Islam. Avant la guerre de Crimée, cette mosquée était inaccessible aux chrétiens; aujourd'hui, sa visite est per-

favorise, s'en est ému. Il leur est défendu de passer devant le Saint-Sépulcre.

Après le déjeuner à la russe, qui nous fut servi, composé de caviar et de koisse comme boisson, le cawas nous accompagna au Saint-Sépulcre. C'est par une petite place disgracieuse, écrasée par les hautes murailles des couvents, que l'on pénètre dans la basilique. Le dôme situé à côté de la coupole construite sur le Golgotha est placé à l'endroit où fut élevée la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Saint-Sépulcre est le monument le plus bizarre et le plus irrégulier dans sa disposition intérieure. Cette irrégularité, du reste, s'explique par la nécessité où l'on s'est trouvé de réunir en un seul édifice tous les endroits consacrés par la foi des chrétiens.

La façade est perçée d'un double portail en ogive et porte les traces de l'architecture du XIIe siècle. Le seuil franchi, on voit cinq ou six Turcs accroupis sur des divans, fumant des chibouks : ce sont les gardiens officiels porte-clés. Cette église se trouve divisée, morcelée entre les différents cultes chrétiens. Chacun d'eux a son sanctuaire rigoureusement limité. Le chœur, tout étincelant

antiques. En face la porte d'entrée, se trouven place qu'occupait le trône de Salomon, les inc parables mosaïques des plafonds dont les vieu étincellent. On ne peut se fatiguer de rega ces vitraux arabes aux couleurs si savam combinées, avec leur encadrement dentelé, d'o lumière pénètre irrisée et mystérieuse. Quelle veille d'art ! Les Anglais, qui cherchent touj l'occasion de tout s'approprier, ont offerts de ce traux incomparables et uniques au monde 1.750 francs.

Dans une niche, est enfermée précieuseme barbe de Mahomet. Dans le milieu, sous la pole, un énorme roc de surface inégale, qu musulmans croient suspendu. C'est le fameu cher mystérieux et vénéré, le Sakharah, autou quel le sanctuaire a été construit. Ce rocher, su quel, pendant les croisades, un autel avait été él est devenu une relique, source de fables et de racles. Une foule de croyances s'y rattachent. juifs en ont fait aussi le lieu du sacrifice d'Al ham. Une balustrade en bois, très finement ouv gée, entoure le rocher.

Une immense impression exquise de calme

homme, on se sent pris d'un saisissement étrange, l'âme s'élève vers Dieu.

Si les juifs, qui renient Jésus-Christ, entraient dans ce sanctuaire et s'y recueillaient un peu, il me semble impossible que le voile qui recouvre leurs yeux ne se déchirât pas de lui-même et qu'ils puissent résister à reconnaître avec les chrétiens la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa mission promise et annoncée. On a vu des hommes sceptiques s'y sentir envahir tout d'un coup et s'y recueillir.

Près du vestibule, un escalier conduit à la chapelle bâtie sur un rocher, au sommet du Golgotha. A côté, taillée dans un roc, la chapelle, avec la statue d'Hélène et le banc où elle se tenait pendant les recherches de la Croix.

Tout, dans la visite du Saint-Sépulcre, rappelle la vie de Jésus : la pierre sacrée où il fut déposé après sa mort, la place où la Sainte Vierge le regarda crucifier; au premier étage, la chapelle qui indique l'endroit où fut déposée la Croix. On y voit la fente qui se fit au rocher pendant le crucifiement. La chapelle grecque indique l'endroit du Calvaire. Dans les cryptes se trouvent les cercueils de Joseph

fondeurs du Haram. C'est à cet endroit que Zac
rie rencontra Jésus. Salomon, Hérode, les croi
et les khalifes en ont été les architectes. Dans
souterrains avaient été installées les salles d'arm
et les écuries des Templiers; les colonnes qui so
tiennent le sol sont d'un diamètre colossal.

Tout dans cette ville antique évoque des souv
nirs. La vie autrefois y était plus longue, puisq
Adam vécut neuf cent trente ans, Seth neuf ce
douze ans, Énos neuf cent cinq ans, et celui qui a
teint le plus grand nombre d'années fut Mathusale
(neuf cent soixante-neuf ans); mais on ne nous d
pas si, à cette époque, les années avaient trois ce
soixante-cinq jours.

LE CORAN

Européens paraissent professer un
pour Mahomet et sa religion.
Qu'est-ce que le *Coran*?
t le recueil des paroles de Mahomet
beaucoup de préceptes humanitaires
nés le Christ ainsi que quelques-uns
oïse. Or, ces lois, nous les suivons
Dieu qui les avait dictées à Moïse.
oran, il est facile de se convaincre
qui se heurte le moins à la religion
a religion musulmane, après le
nt ce qu'on sait généralement, en
ran, c'est qu'il permet aux hommes
eurs femmes. Ce point, en effet,
on avec notre religion. Aucune
réé aussi promptement des millions

sanctuaire), le son des cantiques qui de tous côtés retentit, forment un tableau des plus étranges, aussi imposant que grandiose. Sur les autels, dont l'or éclate de toutes parts, apparaît, avec un flamboiement intense, la lumière vacillante des cierges avec des tons vifs et incertains. L'encens, qui monte et se répand au loin comme un brouillard doux et tiède, jette une sorte de voile transparent sur l'autel et sur l'assistance qui apparaissent comme une vision à travers un nuage parfumé. Il faut avoir assisté à cette cérémonie pour pouvoir se rendre compte combien elle frappe l'imagination des assistants, et émotionne les plus sceptiques.

Plusieurs fois nous retournâmes au Saint-Sépulcre. Chaque fois, c'était un nouveau spectacle qui s'offrait à notre vue. Ce qui nous a frappé, c'est l'odeur nauséabonde qui se répand dans ces lieux saints. Dans le fond obscur, du côté des chapelles, on n'y respire qu'un air vicié. Un des gardiens nous explique que, tous les jours, 300 ou 400 pèlerins passent la nuit dans le Saint-Sépulcre, qui n'est pour ainsi dire pas aéré.

Une des fêtes les plus imposantes, qui a lieu chaque année le soir du samedi-saint, est celle du feu

Mahomet avait seize ans au moment où l'on re-
bâtissait, à La Mecque, le fameux temple de Kaabah
lont Abraham avait posé la première pierre. C'est
Mahomet qui posa la seconde. Cette pierre était
rveilleuse. La légende dit que, lorsque Abraham
ssait ce temple, un ange lui apporta une hya-
he blanche, laquelle se pétrifia dans la suite.
pierre était blanche comme un lis ; mais un
une femme adultère la toucha, et, au contact
tte main impure, elle devint noire. Le mo-
était bien choisi pour la création d'une reli-
nouvelle. L'empire romain venait de s'écrou-
Rome sous les coups des Ostrogoths et des
Dans le partage des César et des Auguste,
ue échut à l'Orient, dont Constantinople
capitale. Cet empire résista plus longtemps
lui d'Occident.
ypte, qui avait eu tant à souffrir, ne sup-
qu'en frémissant le joug qui lui était
. L'Arabie, encore plus agitée, n'avait pu
vahie par les Romains qui avaient été vic-
jusqu'aux dernières cataractes du Nil. En
en Palestine, la religion et les mœurs va-
infini, Mahomet envisagea la situation e

se dit : « L'unité seule fait la force ; il me faut venir à réunir tous ces Arabes sous le même peau pour en former un puissant empire. »

Il se retira dans la grotte du mont Ara, méd et s'écria : « J'ai trouvé, je vais les réunir tous d une même religion. » Il prêcha son *Coran*. Pa grande élévation de pensée, son langage poét qui frappait l'imagination de ces peuples, il fi et proclama qu'il n'y avait qu'un Dieu. Ce pr guerrier, courageux et intrépide, sut co un ascendant immense sur les peuplades. Il et créa l'islamisme, qui forma bientôt une *le* forte qu'elle constitua un empire s'étenda rives de l'Océan Atlantique aux extrémités mer des Indes et de l'Éthiopie à la Tartarie.

Le lendemain, vendredi, après midi, j les juifs vont pleurer le long des murai Haram, nous tenions à assister à ce specta en effet, est, pour le voyageur, assez intéres

Deux ou trois cents juifs im *mondes, répu* la mine sournoise, les tempes garnies de de gues mèches de cheveux en tire-bouchons, nissent devant la ruine, priant et gémiss concert lugubre de sanglots et de lamen

uns pleurent de vraies larmes; d'autres coll
s lèvres sur les pierres disjointes ; quelq
nes, avec leurs écharpes blanches, glapis
cris aigus. Des rabbins sont là qui surve
rémonie hebdomadaire. Le 18 septemb
rent le nouvel an. Dix jours après, ce
suivies du Grand Pardon. 1895 est, pou
5656 de la création. Le 3 octobre est la f
es en souvenir des quarante ans qu'ils
lans le désert après leur exode d'Égyp
nt-ils restés ! Des Grecs, venus en pèle
gardent, méprisants, et rient. Les juifs
sulte, ne bougent pas. Ils sont là av
les casquettes graisseuses, qu'enl
têtes chalouines et hirsutes, gémissa
euf siècles, sur ces ruines qu'ils
urs voir se relever.

bas, notre voiture et le cawas n
t. Après avoir vu la mosquée et le t
d, nous partîmes pour Bethléem.

lée, le sol disparaît presque sous les pierres amoncelées qui recouvrent les tombeaux des Juifs. Ces pierres, de toutes formes et de tous âges, que nous voyons depuis les murailles de la ville jusqu'à Bethléem même, couvrent presque entièrement la vallée de Josaphat, le lieu où, d'après l'Écriture Sainte, doivent se retrouver tous les humains au Jugement dernier. De là, la vieille Jérusalem, isolée au milieu des ravins, emprisonnée dans sa haute ceinture de murailles à créneaux, se déploie tout entière. La mosquée d'Omar, si majestueuse, se dresse au milieu du vieux temple de Salomon.

Nous rentrons en ville par la porte de Jaffa. Nous visitons la chapelle élevée à la place où eut lieu la flagellation. Les Franciscains qui gardent cette chapelle nous montrent dans la sacristie un portrait du Christ en mosaïque d'une parfaite exécution, qui fut envoyé de Venise.

Nous visitons dans la chapelle de l'*Ecce-Homo*. Des sœurs françaises, de l'ordre de Sion, nous reçoivent. Nous entrons dans le prétoire, devenu une église, où fut prononcée la mort de Jésus-Christ. Derrière l'autel, se trouve la galerie voûtée où Jésus fut montré au peuple assemblée, en disant :

« *Ecce homo* ». Cette chapelle, dont la coupole est très remarquable, a été construite en 1868 et restaurée en 1892. Au bout de cette rue, située sur le parcours de la voie douloureuse, nous voyons l'endroit où eut lieu la première chute du Christ portant sa croix, ensuite la place où sainte Véronique présenta le linge à Jésus ; en continuant la voie douloureuse, l'endroit où la Vierge rencontra son Fils bien-aimé. C'est jusqu'au Golgotha que nous parcourons la voie douloureuse avec ses escaliers, ses rues voûtées. L'ensemble des faits historiques qui s'y rattachent constitue, pour les chrétiens, un pieux pèlerinage.

Nous allons ensuite à la coupole du Rocher. On en attribue la construction à l'empereur Justinien. Presque au bout de la muraille, se trouve la mosquée El-Akasa. Elle est devenue aujourd'hui une basilique à sept nefs. L'origine en remonte également à Justinien qui en avait fait une église en l'honneur de la Vierge. Ensuite, nous voyons le patriarcat latin, l'église Saint-Jacques des Arméniens avec son séminaire.

La journée terminée, nous rentrons à l'hospice russe par la porte de Damas, l'une des principa-

tiques. Mais ce qui frappe le plus, ce sont l
cheveux qu'elles ont ; cette chevelure si puis
si soyeuse est due, nous dit notre cawas, à u
qu'elles emploient, faite avec la racine d
guivann qu'elles laissent séjourner dans
d'olive. Cette racine est trouvée par les
Lorsqu'elles meurent, leurs beaux et longs
noirs sont coupés et mis dans leur cer
l'une d'elles, j'ai pu acheter un collier
toutes ses pièces d'argent, que je conserve
nombreuse collection.

L'église de la Nativité est une vieille
byzantine. Elle fut commencée par sainte
et achevée l'an 330 par Constantin. Hui
plus tard, le jour de Noël 1101, Baudouin
sacré roi de Jérusalem. C'est un des sa
chrétiens les plus anciens du monde Il
siècles de plus que la basilique du Sinaï.
rations qui existent pour chaque culte n
malheureusement le transept et les ab
qui sacrifie la vue d'ensemble. Les cry
été taillées dans le roc vif. Nous voyons
où la Vierge allaitait Jésus. L'autel qui a
appartient aux catholiques ; il est tout d

tableaux et d'objets religieux. A côté, la grotte de N. S. Jésus ensuite celle du Massacre des Innots et, plus loin, la grotte de l'Adoration des gers. Le Père Franciscain qui nous accome nous fait voir, après la chapelle souterraine Jésus est né, l'endroit où était son berceau. t à côté que se trouve la grotte où furent rrés les 14.000 enfants qu'Hérode fit maser en apprenant la naissance de Jésus-Christ. s examinons un tableau intéressant qui reprée l'Ange donnant ordre à saint Joseph de fuir EGYPTE. En descendant quelques marches re, on voit la chapelle élevée à l'endroit où crit le Testament.

us visitons ensuite la grotte de l'Adoration ergers, l'Ermitage et le tombeau de saint e; et, au dehors de l'église, nous voyons la légendaire où la Vierge répandit quelques s de son lait. Elle est visitée particulièrement femmes chrétiennes, et aussi par les Bé et les musulmanes, car la pierre crayeuse grotte miraculeuse, détachée par fragt infusée dans l'eau, a la propriété de rendre res le lait dont elles sont privées. (D'après de.)

Une vive animosité règne à Bethléem entre les différents clergés. Au moment des fêtes, le gouvernement est obligé d'y mettre des soldats turcs en faction. Les soldats de Mahomet, chargés de faire la police chez les chrétiens : quelle amère ironie! Près de l'église, nous allons voir les couvents latins, grecs et arméniens. Ce dernier est enclavé dans l'église de la Nativité. Après avoir monté cent quatre-vingts marches, nous arrivons au sommet de la tour. Au bas, la coquette ville de Bethléem; à l'horizon, la mer Morte et la vallée du Jourdain. Nous apercevons la route suivie par les caravanes qui vont à Nazareth, à Jéricho et au mont Thabor. De là, ces caravanes se rendent à Damas et à Beyrouth.

Nous rentrons à Jérusalem en passant par la maison et le tombeau de saint Siméon. C'est lui, on le sait, qui prit Jésus dans ses bras pour traverser le Jourdain. Ensuite c'est le tombeau de Joseph d'Arimathie, qui se trouve hors des murs de Sion, et celui d'Absalon.

Les soirées ne sont pas gaies à Jérusalem. Aussitôt le coucher du soleil, la ville s'endort, plongée dans l'obscurité; on dirait une cité morte et aban-

de recueillement se dégage de cette pénombre. Les rayons du soleil qui traversent cet imposant édifice lui donnent une beauté majestueuse encore plus saisissante. Sur les beaux tapis de Perse qui recouvrent le sol, quelques vieux musulmans en prières sont courbés silencieux. C'est du mont Moriah que le roi David aperçut l'Ange exterminateur tenant à la main une épée nue tournée contre Jérusalem. Après avoir contemplé toutes ces merveilles, nous entrons dans la basilique d'El-Aksa. A côté de sa voisine, c'est terne. On y voit l'empreinte du pied de Jésus-Christ; à côté, les deux colonnes jumelles où ne peuvent passer dans l'interstice que ceux qui sont dignes de la félicité éternelle ; la cellule du prophète Zacharie, le berceau de Jésus.

Nous descendons voir la Porte Dorée, remarquable par son bel encadrement et ses piliers monumentaux qui furent offerts à Salomon par la reine de Saba. Cette porte, comme je l'ai déjà dit, a été murée par les musulmans qui craignent d'y voir rentrer dans l'avenir le nouveau conquérant chrétien de Jérusalem.

Nous traversons ensuite l'Esplanade pour descendre dans les souterrains creusés dans les pro-

C'est aussi à Hébron que se développa la famille d'Abraham, et où Adam fut créé. C'est une ville bien curieuse à visiter; mais les habitants y sont tellement fanatiques et hostiles aux chrétiens que peu de pèlerins en tentent l'excursion, et ils n'ont pas tort, car nous y avons été reçus à coups de pierres. Il serait imprudent de s'y aventurer seul. Comme nous avions été prévenus, par mesure de précaution, nous avions pris nos revolvers. C'est en compagnie de notre cawas, homme imposant, que nous parcourons cette ville bizarre. Les bazars sont dans des rues voûtées, ce qui leur donne un aspect particulier. Aux devantures des échoppes sont pendus des burnous, surtout des verroteries qui se fabriquent à Hébron depuis des époques reculées. Dans les rues, on y respire une odeur d'épices et d'ambre. Dans des ruelles qui montent, des maisons qui semblent aussi vieilles que les patriarches. Les femmes ont le visage complètement caché par des voiles épais; on se demande même comment elles peuvent voir clair et se conduire. Il ne faudrait pas avoir la pensée de vouloir en regarder une de trop près, car les musulmans terribles qui habitent cette ville vous mettraient en pièces

LE CORAN

Les Européens paraissent professer un profond mépris pour Mahomet et sa religion. Pourquoi cela? Qu'est-ce que le *Coran*?

C'est le recueil des paroles de Mahomet qui contient beaucoup de préceptes humanitaires que nous a donnés le Christ ainsi que quelques-unes des lois de Moïse. Or, ces lois, nous les suivons, puisque c'est Dieu qui les avait dictées à Moïse. En étudiant le *Coran*, il est facile de se convaincre que la religion qui se heurte le moins à la religion chrétienne est la religion musulmane, après le protestantisme. Tout ce qu'on sait généralement, en France, sur le *Coran*, c'est qu'il permet aux hommes d'avoir plusieurs femmes. Ce point, en effet, est en contradiction avec notre religion. Aucune religion ne s'est créé aussi promptement des milliers d'adeptes et

de la mosquée. Les préparatifs furen
ment. Ce n'est qu'à ces conditions qu
put se hasarder à faire sa visite à H
redoutait-on qu'il ne fût écharpé par

Nous arrivons le long des murs
où se trouvent, dans l'intérieur, les ton
et de Jacob. Dans la mosquée, ce
beaux d'Abraham et de sa femme
que ceux d'Isaac et de Rébecca, sa f
Un instant, je m'étais arrêté à prend
mes compagnons m'avaient devan
constatant mon absence, revint vite
moi, juste au moment où ces fana
taient les uns les autres et commenç
voyer des pierres, en me criant en ar
de chrétien. »

Hébron est la dernière ville de la T
la limite de l'État. Les villages plus
sont plus sous la domination turque ; l
libres. Nous nous disposions à repren
mais à peine étions-nous montés dans
qu'une grêle de pierres s'abattit sur n
temps que des cris injurieux nous éta
par la foule assistant à notre départ.

Mahomet avait seize ans au moment où l'on rebâtissait, à La Mecque, le fameux temple de Kaabah dont Abraham avait posé la première pierre. C'est Mahomet qui posa la seconde. Cette pierre était merveilleuse. La légende dit que, lorsque Abraham bâtissait ce temple, un ange lui apporta une hyacinthe blanche, laquelle se pétrifia dans la suite. La pierre était blanche comme un lis ; mais un jour, une femme adultère la toucha, et, au contact de cette main impure, elle devint noire. Le moment était bien choisi pour la création d'une religion nouvelle. L'empire romain venait de s'écrouler à Rome sous les coups des Ostrogoths et des Huns. Dans le partage des César et des Auguste, l'Afrique échut à l'Orient, dont Constantinople était la capitale. Cet empire résista plus longtemps que celui d'Occident.

L'Égypte, qui avait eu tant à souffrir, ne supportait qu'en frémissant le joug qui lui était imposé. L'Arabie, encore plus agitée, n'avait pu être envahie par les Romains qui avaient été victorieux jusqu'aux dernières cataractes du Nil. En Syrie et en Palestine, la religion et les mœurs variant à l'infini, Mahomet envisagea la situation et

LA MER MORTE ET

L'excursion de la mer Morte, Jéricho, ne peut se faire qu'à ch très fatigante. Après avoir passé Saba, des défilés de ravins se su pements de Bédouins, les nomad Jourdain, moitié pillards, vivent libres, sauvages, insoumis à to sant qu'à leur cheik. Au loin, sur montagne, la coupole blanche d'un nérée par les musulmans, qui est prophète Moïse ; et enfin une gorg déchirures gigantesques, où planent proie. Nous descendons par le lit torrent, et là, dans un bassin profond au-dessous du niveau de la mer, Morte, dont la longueur est de 80 kil paysage aride, morne et lugubre ! S

myrrhe sont là, ensevelis dans des profondeurs obscures. Après avoir traversé une plaine unie et stérile, nous apercevons au loin le cours du Jourdain, où nous arrivons après une heure à cheval.

Le Jourdain est le fleuve principal de la Palestine; il a 220 kilomètres de long, 16 kilomètres de large, 33 mètres de profondeur, et se trouve à 394 mètres au-dessous du niveau de la mer. Il se jette dans la mer Morte.

Le Jourdain est formé par les lacs Houlé et Tibériade. En automne, on peut le traverser en certains endroits. C'est au gué El-Henon que le prophète Élie s'ouvrit un passage en frappant l'eau de son manteau. Jésus-Christ y reçut le baptême de saint Jean. Les Hébreux le traversèrent. En souvenir de ces faits, beaucoup de pèlerins qui viennent à Jérusalem, vont-ils se baigner dans le Jourdain.

Le fleuve coule avec rapidité et est impétueux. Des milliards d'oiseaux inconnus, le clapotement de l'eau qui tourbillonne sont les seuls bruits qui troublent le silence de cette solitude douce et mélancolique.

Après la mer Morte, nous traversons la plaine

pour nous rendre à Jéricho, dont
la citadelle. Cette ville biblique,
l'exploit miraculeux de Josué, n
d'hui qu'un pauvre village habité
et des Bédouins (300 à peine). Aux
c'était une contrée de luxe et de r
dins merveilleux renfermaient des
portés de l'Inde que Salomon y a
La plaine était couverte de palais. D
les murs tombèrent au son des tron
il ne reste plus rien, tout est anéan
richo que Jésus-Christ partit pou
voyage à Jérusalem. Nous voyons
Sultan, dont l'excellente qualité de
buée à Élisée qui y aurait jeté du s
a fait aussi construire dans ce petit vi
pice et une église. Nous traversons u
tée de bananiers, de citronniers, d
qui forment une oasis luxuriante. A
au sommet de la montagne, se dress
la Quarantaine, où vivent dans des
vages quelques moines d'Abyssinie
C'est là où, d'après la légende, le C
été tenté par le démon après son jeû

urs. Ensuite, c'est le mont Sinaï, montagne
où Dieu daigna causer avec son serviteur
Dans le couvent, on y voit la tête de sainte
ne.

endemain, nous reprenions la route de
, route aride et monotone, égayée
nps par des caravanes de chameau
de clochettes sonnantes, qui défile
lennelles; des Bédouins les conduis
rencontrons des groupes d'Alban
cs qui reviennent de leur pèlerinage
. Sur la route, le village de Béthani
ait à venir.

Nous traversons le village d'El-Azar
tombeau de Lazare et la maison de
arie. Harassés de fatigue et couvert
ère, nous retrouvons Jérusalem, avec
arts moroses. Le lendemain, nous
u Saint-Sépulcre, le trésor des Arm
compose de richesses incomparables
couverture d'or offert il y a six cent
par la reine de Silicie, des tiares,
garnies de perles et d'émeraudes,
fut décapité saint Jacques; sa tête

son corps est à Compostelle, en Esp
salem, on peut aller à Beyrouth en
Samarie, la Galilée, Nazareth, Tibé
mel, Haïfa, Saint-Jean d'Acre, T
Mais comme il faut dix jours de car
le voyage est très fatigant, nous
nous rendre à Beyrouth par mer.

BEYROUTH

De Jérusalem, nous revenons à Jaffa. Le soir, nous embarquions sur un bateau des Messageries maritimes, qui devait nous conduire à Beyrouth. Décidément, dans ces parages, la mer est souvent mauvaise. Un vent violent rendit la traversée pénible; les rafales se succédaient; le bateau, bondissant au sommet des vagues, retombait dans l'abîme et se retrouvait tout à coup au sommet de la vague suivante, ballotté, roulé, couvert d'écume. Je me demandais si nous allions boire un coup dans la grande tasse. Cette mer en furie me rappelle mon voyage en Amérique, lorsque au passage des bancs de Terre-Neuve, il nous fut impossible pendant quarante-huit heures de pouvoir même rester sur le pont.

Nous passons devant Caïfa. Impossible d'aborder

et d'y laisser des Anglais qu
lac de Tibériade ; ils durent con
débarquer avec nous à Beyrout
riade a 20 kilomètres de long s
peu plus loin, c'est le pays s
naüm.

Beyrouth est devenue une ville
jourd'hui peuplée de 120.000 habi
des habitants sont catholiques;
36 églises et aussi 23 mosquées.

Aussitôt débarqués, nous dûme
passeports, et, grâce à la bienvei
consul, j'obtins de suite un teskér é
cessaire pour pouvoir pénétrer en S
ployés préposés à la douane tracas
voyageurs ; on reconnaît bien là l'a
turque qui prend tout et ne rend rien
le duc d'Orléans, qui avait fait le m
s'est vu, en arrivant à Beyrouth, co
douane ses fusils et ses armes. Il a f
phier au Sultan pour que ces pièces
rendues. Les habitants de Beyrouth accu
beaucoup de sympathie les voyageurs
tout les Français. Ces braves Syriens

Ils sont restés rebelles à toute idée de civilisation et n'admettent pas que des étrangers viennent souiller leur sol. Cette ville de Constantin fut aussi prise par les Turcs. Le temple, qui était orthodoxe, est maintenant musulman. Il y a quelques années, un photographe de Jérusalem avait eu l'idée d'aller prendre des vues à Hébron. A peine avait-il installé son appareil dans la rue des bazars qu'il vit la foule s'ameuter contre lui, brisant ses appareils. Le malheureux payat de sa vie sa témérité.

La mosquée d'Hébron, mosquée d'Abraham, est, paraît-il, curieuse à visiter. Mais les chrétiens n'y peuvent pénétrer, tellement la férocité des habitants est à redouter. Le gardien avec lequel notre cawas a causé explique que, s'il laissait un chrétien pénétrer dans la mosquée, il aurait aussitôt la tête coupée.

En 1881, le grand-duc Alexandre de Russie fit un voyage en Palestine, désireux de visiter cette fameuse mosquée dont personne ne peut franchir le seuil. Il demanda au sultan de Constantinople un firman spécial qui lui fut accordé. Le jour choisi pour la visite, on dut, dès le matin, envoyer de la police de Jérusalem qui fit évacuer les alentours

Les Syriens, tentés de s'affran
ne pardonneront jamais à la Fr
ainsi abandonnés. Aussi atten
l'heure de la délivrance.

Le petit-fils de ce néfaste Gembl
de ces événements, est en ce mo
chez les Jésuites de Beyrouth. C'e
Damas que les troupes française
et, au Nahr el-Kelb (fleuve du chien
jours le bloc de marbre où est gr
passage de l'armée française en 186

C'est à Beyrouth que Jonas vint
son singulier voyage dans le ven
leine. L'arrivée de Beyrouth produ
impression; la courbe élégante de s
pelle la baie de Naples; son large po
bas d'un cirque de montagnes, est do
sommets du Sannin couverts de neige
line, le couvent des Jésuites, celui de
Nazareth et des Lazaristes, zélés prop
l'influence française dans ces régions
dont les efforts tendent à faire aimer la l
est loin, en France, d'apprécier à leur
leur les services éminents rendus par ce

L'aimable Russe qui nous accompagne tient à nous faire visiter l'hospice construit plus loin, au milieu de la vallée, par le gouvernement russe. Après une heure de voiture, nous arrivons au chêne d'Abraham. C'est sous cet arbre antique, qui a 6 mètres de circonférence, qu'Abraham reçut les trois Anges lui apportant les prédilections du peuple d'Israël. Ce chêne, encore en pleine végétation, aurait, d'après la légende, quatre mille soixante-dix-sept ans. A l'hospice russe, on nous offre du vin blanc d'Hébron, dont la qualité jouit d'une réputation justifiée, c'est le château Yquem de la Palestine. Nous rentrons à Jérusalem en repassant par Bethléem.

---

brication de beaux meubles e
sont ornés par des incrustation
bazars, on y voit aussi beauco
tarbouches (coiffures).

Après quelques heures de bat
à Tripoli, petite ville qui n'a rie
elle n'offre pas l'intérêt de Tripol

DAMAS

Un soir, à 6 heures, je pris la diligence pour Damas. C'est un voyage très pittoresque à faire à travers les montagnes jusqu'à Stora, où l'on arrive à 2 heures du matin, après avoir monté jusqu'à 1.100 mètres d'altitude. De Beyrouth à Damas, il faut quatorze heures en diligence ; ce qui rend le voyage fatigant.

Damas, fut conquis d'abord par David, roi d'Israël, la ville a aujourd'hui 200.000 habitants. Damas a connu toutes les frayeurs et les splendeurs. Elle a été bâtie et rebâtie dans styles différents. Les Turcs l'appellent la perle d'Orient. Saint Paul y prêcha l'Évangile. Dès l'heure elle fut chrétienne, et l'église somptueuse Saint-Jean y fut élevée, laquelle plus tard mosquée des Ommiades. Comme l'empire tomba aux mains des musulmans

des mosquées, des fontaines ou
de délicieuses céramiques y f
grand Saladin y repose dans un k

Damas fut pris par les Mongol
Tartares et brûlée au xv° siècle. A
fut prise par les Turcs. En 1860, l
tion, où le sang coula dans les ru
tiens furent égorgés. Damas es
orientale par la diversité et le co
tumes. Le va-et-vient des caravan
donne de l'animation. Sur ses 13
90.000 sont musulmans. On y c
quées, où se murmurent des prièr

A peine êtes-vous arrivé à l'h
darme vous réclame votre teskéré
mas, comme toutes les villes de l'As
mais ceux-ci, plus grands que ceu
sont plus intéressants à visiter. Les
mas, avec leur forme votive, ont u
particulier. Les marchands y sont e
tallés par corporation. Les selliers
harnais festonnés, des étriers niellés
orfèvres fabriquent de délicats filigra
sent des pièces précieuses. Les confi

pleine rue, et sont nombreux; leurs sucreries, parfumées d'essences de fleurs, rappellent tous les tons de l'arc-en-ciel. Sur tout le parcours de ces bazars, vous rencontrez des femmes turques voilées jusqu'aux yeux, cachées sous des *haïks* brochés d'or; des chrétiennes, avec leur voile blanc, la figure découverte; des Bédouins du désert, le teint basané, superbes d'allure, avec leurs larges manteaux; des Juifs graisseux et sordides, aux papillottes ballottantes. Les femmes turques et grecques que l'on y rencontre sont douées, dans leur jeunesse, d'une rare beauté. Les longues tresses de leurs cheveux pendent sur leurs épaules; leurs bras sont ornés de bracelets précieux; de larges pant lons couvrent leurs jambes jusqu'au-dessous de cheville. Dans tous les bazars, bien peu de c mes européens. Tout cela forme une coh garrée et chatoyante. Les cris et le tumu perpétuels, et parfois, au-dessus de c grouillante, la tête d'un chameau éme coup. L'animal, tout en se balançant, ment avec sa charge échafaudée, tout De très loin l'on vient s'approvisio bazars prodigieux où les femmes al

tiennes y sont enveloppées de l

Le drogman de l'hôtel, que j
guider dans ces vastes bazars, me
des Omniades qui avait treize siè
il y a deux ans par un incendie.
lirent éclater. Les musulmans.
accusaient les chrétiens d'y avoir
prouvé que c'était un ouvrier plo
parant la toiture, avait mis le feu
Cette mosquée était la troisième
après celles de La Mecque et de Jé

Les bains turcs sont curieux à
en faïence est le plus coquet de tous
cette grande salle dallée de marbre
par un jour cru, tombant de voûtes g
tableaux vernissés, aux dessins ch
femmes y passent des heures entière
ablutions.

Les différentes religions sont insta
ment. Il y a le quartier des juifs, des
des chrétiens. Dans le quartier juif,
maison de Chamaaga, ce juif qui, de l
tomba dans la gêne. Un salon, tout
de différentes couleurs, rappelle les

harems. Les meubles, tout incrustés d'ivoire, sont artistiques. La décoration de ce salon a coûté plus de 200.000 francs, et c'est dans un quartier sale, dans une rue étroite et tortueuse, qu'a été construite cette merveille. Les deux jeunes filles qui vous montrent le salon reçoivent avec plaisir le bakchich que vous voulez bien leur mettre dans la main en sortant, elles sont bien juives.

Près du cimetière orthodoxe, la maison où saint Paul fut poursuivi par les musulmans qui voulaient le mettre à mort. Il sauta par la fenêtre, et jamais ses ennemis ne purent le retrouver.

Je visitai aussi l'ancien palais Dimitri, main tenant occupé par l'hôtel d'Orient. C'est une d curiosités de la ville. Au milieu de la cour pa en marbre blanc, des orangers, des citronniers cédras avec leurs fruits. Le salon, style o est d'une décoration parfaite. Au mili gracieuse fontaine en marbre blanc. tures murales sont d'une parfaite exé chambres à coucher, avec leurs g rées de bois finement sculpté, sont loyantes.

Il existe encore à Damas plusie

arabes, célèbres par le luxe
leur intérieur; mais ils n'ont
extérieure. C'est au milieu de
ces palais se cachent. Leurs p
n'annoncent pas les richesses
Dans l'intérieur des cours où u
des galeries surplombent. Sur l'u
un *patio* s'ouvre sur un vaste sal
parties : c'est la pièce des réceptio
rafraîchie par des bassins. Des me
soyeux garnissent la pièce; de ri
des marqueteries charmantes tap
railles. Mais à côté de ces choses pré
chose qui fait un singulier contrast
des pendules de mauvais goût. La
sur les Orientaux une sorte de fas
me rappelle qu'au palais du Bardo
vous montre comme chefs-d'œuvre
loges qui sont sans valeur.

A l'extrémité de Damas s'étend
cimetières, tristes et dénudés. S
y dorment les vieux khalifes dama
deux des femmes de Mahomet et
Plus loin, après les vieux remparts

bien appartenir à la France qu'ils aiment. Après avoir causé avec plusieurs d'entre eux, tous furent d'accord pour me dire qu'il regrettaient la faiblesse et le manque d'énergie dont la France avait fait preuve lors des événements de 1860. Comme en Égypte, elle n'a pas su profiter à cette époque de l'occasion qui s'offrait de conquérir la Syrie. C'était cependant à cette époque chose bien facile à faire.

Lors des massacres des chrétiens qui eurent lieu en Syrie en 1860, Napoléon III envoya des navires avec des troupes pour rétablir l'ordre et protéger les chrétiens. Le général duc de Beaufort débarqua ses troupes qui furent de tous côtés bien accueillies. Les Français en imposaient aux Turcs qui les redoutaient.

L'effervescence calmée à Beyrouth, les troupes furent dirigées sur Damas; mais pendant ce temps, un Druze, nommé Gemblate, ainsi que sa femme, intriguèrent tellement que le général de Beaufort, arrivé avec ses troupes à dix kilomètres de Damas, se replia sur Beyrouth... On ne connut jamais les motifs de cette si rapide retraite... Et, comme à Alexandrie en 1882, les Français à Beyrouth en 1860 reprirent le chemin de Marseille.

la cache aux regards des profan
secrètes admirations de son épo
Damas, qui avait beaucoup s
tations faites en 1860 lors des m
tiens, ne laisse plus aucune trace
événements. La première victime
boulanger chrétien, que l'on jeta
son four. On voit avec quelle féro
musulmans s'acharnèrent après le
bandes de Druzes incendiaient le
tiennes; les chrétiens étaient tra
sans merci, avec la plus grande c
venir reste ici vivace; car, pendan
Damas, des massacres venaient de
Arménie, où 15.000 chrétiens ton
victimes de la férocité sauvage de
Aussi l'empire ottoman, qui emploie
possibles pour cacher ces événemen
produisent, avait-il, de Constantino
ordres formels pour qu'aucun journ
révélât au peuple le douloureux événen
de s'accomplir en Arménie; ce qui a
pour conséquence de nouveaux soulèv
ces fanatiques dont la barbarie est san

n 1860, le gouvernement fit, il est vrai, un
mple de représailles. Le pacha de Damas,
ned, ainsi que des chefs druzes furent con-
nés et fusillés. C'était insuffisant. La France
vait, à cette époque, exiger beaucoup plus, et
aurait, me le répétaient ici des Syriens catho-
ies, obtenu entière satisfaction.

Pendant ces tragiques événements, la conduite
Abd-el-Kader, qui habitait Damas, fut au-dessus
tout éloge. Il intervint, lança ses Algériens
avers la ville, offrant aux chrétiens fugitifs asile
protection, et, quand tout fut terminé, il alla
loîtrer pendant deux ans dans la grande mosquée
pour obtenir son pardon d'Allah d'avoir ainsi arraché
à la mort des infidèles chrétiens. Dans l'esprit
sa religion, il avait commis là presque un crime.

Rentré à l'hôtel, je fus consterné de l'événement
douloureux qui venait de s'y produire. J'avais
voisine à table d'hôte une dame américaine,
deux jeunes filles charmantes et gracieuses,
dix-huit à vingt ans, qui revenaient d'un voyage
Palestine. L'une de ces jeunes filles était l'aînée
l'autre, et, sur les sollicitations qu'elle avait
auprès de ses parents de New-York, ces

avaient consenti à la laisser
dans un voyage aussi lointa
tout avait marché à souha
Damas, cette jeune fille, bel
s'aliter des suites d'un refro
fit des progrès si rapides, q
elle mourait dans les bras d
La douleur immense de la
faisait peine à voir. Comme
cer cette triste nouvelle aux
3.000 lieues, qui avaient laiss
regret, cette fille chérie, leur u
aimaient tant? Que parfois la
cruelles épreuves! Le lendemain
le cimetière de Damas ce qui rest
angélique.

De Damas, on va à Tyr et à Pa
ruines romaines. Elles sont inté
n'ont pas, à beaucoup près, l'attrai
bek. Le lendemain, je quittai Dam
la diligence, pour le moment le se
comotion. Je revins à Stora. C'est
frontière du Liban, qu'un de nos
M. François Brun, exploite de gra

DAMAS

Un soir, à 6 heures, je pris la diligence pour Damas. C'est un voyage très pittoresque à faire à travers les montagnes jusqu'à Stora, où l'on arrive à 2 heures du matin, après avoir monté jusqu'à 1.100 mètres d'altitude. De Beyrouth à Damas, il faut quatorze heures en diligence ; ce qui rend le voyage fatigant.

Damas, fut conquis d'abord par David, roi d'Israël, la ville a aujourd'hui 200.000 habitants. Damas a connu toutes les frayeurs et toutes les splendeurs. Elle a été bâtie et rebâtie en des styles différents. Les Turcs l'appellent la reine de l'Orient. Saint Paul y prêcha l'Évangile. De bonne heure elle fut chrétienne, et l'église somptueuse de Saint-Jean y fut élevée, laquelle plus tard devint la mosquée des Ommiades. Comme l'empire grec, Damas tomba aux mains des musulmaus. Des palais,

LES RUINES DE

Le voyage en diligence de
très pittoresque. Sur la gauche
Liban, couvertes de neige, qui
de Syrie. Sur la droite, celles d
cimes sont encore couvertes
quelle différence de température
avions 35 degrés de chaleur, ici
Quel contraste! Sur la route, un
a été abandonné par les Arabes; il
à moitié dévoré par les chacals et
la nuit, descendent des montagne
près de Balbek, nous rencontrou
druzes et des libanaises. Le costu
nières est des plus gracieux. Elles
longs cheveux tressés. Au bout de
elles attachent leurs joyaux de famil
les bijoux qui pendent, on estime leu

Avant d'arriver dans cette ville de ruines romaines antiques, au milieu de la plaine, nous percevons les ruines de Balbek.

Balbek, c'est le Liban, si réputé pour ses cèdres. C'est à Balbek que se réfugia Caïn, après avoir tué son frère. C'est à lui que l'on doit le commencement de cette ville. Le Liban est habité par des Maronites, des Druzes et des Métualis (partisans d'Ali). Les monastères, au nombre de 200, de différents ordres, sont habités par 25.000 moines. Il y a aussi plusieurs couvents de chrétiens syriens et de catholiques grecs, dont 5 couvents de femmes.

Des régions élevées des montagnes du Liban, le spectacle qu'il vous est permis de contempler est grandiose. La chaîne de montagnes se développe dans une longueur de 60 lieues. Au bas on y voit la mer étincelante de lumière; l'île de Chypre flotte à l'horizon, Damas au bas, les collines de la Galilée, Saint-Jean d'Acre, le Carmel, les hauteurs de Laodicée et d'Antioche. Sur ces montagnes glacées, la neige ne fond jamais; on se croirait en Suisse.

A Barouk, les fameux cèdres qui faisaient la gloire du Liban ont presque disparus. De ces

arbres séculaires, il en reste
mais d'autres poussent. C'est
fameux cèdres que furent fai
temple de Salomon, ainsi qu
Christ.

De Déir el-Kamar, capitale
aller à Tripoli de Syrie. Balbek
Grecs et les Latins sous le no
ville du soleil), a été le théâtre
ments. elle fut d'abord conqui
musulmans et, en 1831, par Ibrah
Barbe y mourut; saint Cyrille y f
peuple poussa la cruauté jusqu
ventre, lui arracha le foie et le d
tant.

A cette époque, Vénus avait, à'E
devenu célèbre par les infamies
taient. Constantin, en expiation, 1
église chrétienne.

Lors du martyre de saint Cyrille,
cèrent les portes d'un couvent, et
emmené les religieuses sur les place
ils les déshabillèrent et se livrèrent
derniers outrages. Non contents d'

harems. Les meubles, tout incrustés d'ivoire, sont artistiques. La décoration de ce salon a coûté plus de 200.000 francs, et c'est dans un quartier sale, dans une rue étroite et tortueuse, qu'a été construite cette merveille. Les deux jeunes filles qui vous montrent le salon reçoivent avec plaisir le bakchich que vous voulez bien leur mettre dans la main en sortant, elles sont bien juives.

Près du cimetière orthodoxe, la maison où saint Paul fut poursuivi par les musulmans qui voulaient le mettre à mort. Il sauta par la fenêtre, et jamais ses ennemis ne purent le retrouver.

Je visitai aussi l'ancien palais Dimitri, maintenant occupé par l'hôtel d'Orient. C'est une des curiosités de la ville. Au milieu de la cour pavée en marbre blanc, des orangers, des citronniers, des cédras avec leurs fruits. Le salon, style oriental, est d'une décoration parfaite. Au milieu, une gracieuse fontaine en marbre blanc. Les peintures murales sont d'une parfaite exécution. Les chambres à coucher, avec leurs glaces entourées de bois finement sculpté, sont des plus chatoyantes.

Il existe encore à Damas plusieurs beaux palais

vée par le Sultan, qui sut le
pour le lendemain à faire
Bosphore, afin, disait-il, de
coup d'œil grandiose de la vill
ils acquiescèrent avec emp
du Sultan. Le lendemain, une l
ornée pour la circonstance, c
page dont le chef avait reçu l
cessaires, emmena les Druzes
milieu du Bosphore, la barque
avait été convenu, et les dix-hu
rent impitoyablement noyés. C'
tique intelligente du Sultan que D
à une nouvelle révolte. Le moy
employé par lui était peu pratique
il mérite tout éloge, puisque, gr
conception du Sultan de nouveaux n
être évités.

En 1860, le gouvernement fit, il est vrai, un exemple de représailles. Le pacha de Damas, Ahmed, ainsi que des chefs druzes furent condamnés et fusillés. C'était insuffisant. La France pouvait, à cette époque, exiger beaucoup plus, et elle aurait, me le répétaient ici des Syriens catholiques, obtenu entière satisfaction.

Pendant ces tragiques événements, la conduite d'Abd-el-Kader, qui habitait Damas, fut au-dessus de tout éloge. Il intervint, lança ses Algériens à travers la ville, offrant aux chrétiens fugitifs asile et protection, et, quand tout fut terminé, il alla se cloîtrer pendant deux ans dans la grande mosquée pour obtenir son pardon d'Allah d'avoir ainsi arraché à la mort des infidèles chrétiens. Dans l'esprit de sa religion, il avait commis là presque un crime.

Rentré à l'hôtel, je fus consterné de l'événement douloureux qui venait de s'y produire. J'avais pour voisine à table d'hôte une dame américaine, avec deux jeunes filles charmantes et gracieuses, de dix-huit à vingt ans, qui revenaient d'un voyage en Palestine. L'une de ces jeunes filles était l'amie de l'autre, et, sur les sollicitations qu'elle avait faites auprès de ses parents de New-York, ces derniers

autrefois des arcades dont
carrées. Les toits de ces
vant par des colonnes de po
lés ; mais les murs extérieu
partaient, subsistent encore e
servés pour donner une idée d
consacrés à leur embellisseme

Dans une autre partie, le te
style corinthien, est le mieux
était intact, on y arrivait à u
formé par un double rang de co
les pierres qui le composaient
considérable. Les moulures et l
décorent les murs du vestibule
absolument beau. Le linteau se c
pierres ; mais celle du centre, fo
affaissée de quatre pieds au-dess
la suite d'un tremblement de terre
représente un aigle aux ailes dépl
intérieure de ce temple a 40 mètres
mètres de large. Les pierres sont a
ment. Autour de ce temple, à l'extér
une rangée de belles colonnes corin
17 m.70 de hauteur et 6 mètres de cir

plafond, qui n'existe plus, n'était sculpté et travaillé avec art ; de chaque côté, 14 colonnes ; devant le péristyle, 16, et 8 sur le derrière. Il n'en reste plus maintenant que 9 du côté nord, 4 au sud et 6 à l'ouest. On remarque là une énorme tablette de pierre, tombée du plafond, où l'on distingue très bien la figure de Cérès tenant dans ses bras un enfant qu'elle allaite. Le tremblement de terre de 1759 a renversé toutes les autres colonnes. La nature n'a pas été le seul agent de destruction ; les Turcs y ont aussi pour beaucoup contribué. Tous ces blocs immenses de pierre étaient si bien ajustés que la lame d'un couteau n'entre pas même dans leurs interstices. Ce temple n'avait pas de cour. Le temple du soleil est le plus grand et le plus célèbre ; c'est lui qui a donné son nom à la ville de Balbec ; puisque Balbec veut dire Ville du soleil. Il n'offre aujourd'hui que peu de traces de son ancienne splendeur ; mais ce qu'il en reste donne une idée des merveilles d'architecture et de sculpture qu'il renfermait. Il a 92 mètres de long et 44 mètres de large ; il était entouré de 58 colonnes rondes cannelées, de style corinthien. Chaque colonne, avec son piédestal et son chapiteau, a 23 m. 50 de hau-

arbres séculaires, il en reste 6 qui ont mille ans; mais d'autres poussent. C'est avec le bois de ces fameux cèdres que furent faites les charpentes du temple de Salomon, ainsi que la croix de Jésus-Christ.

De Déir el-Kamar, capitale du Liban, on peut aller à Tripoli de Syrie. Balbek, si célèbre chez les Grecs et les Latins sous le nom d'Héliopolis (la ville du soleil), a été le théâtre de bien des événements. elle fut d'abord conquis en 634 par les musulmans et, en 1831, par Ibrahim-Pacha. Sainte Barbe y mourut; saint Cyrille y fut mis à mort : le peuple poussa la cruauté jusqu'à lui ouvrir le ventre, lui arracha le foie et le dévora tout palpitant.

A cette époque, Vénus avait, à Balbek, un temple devenu célèbre par les infamies qui s'y commettaient. Constantin, en expiation, le fit convertir en église chrétienne.

Lors du martyre de saint Cyrille, les païens forcèrent les portes d'un couvent, et, après avoir emmené les religieuses sur les places publiques, ils les déshabillèrent et se livrèrent sur elles aux derniers outrages. Non contents d'avoir souillé

voûte cintrée et soutenues par deux pilastres à palme. Sur la voûte d'une de ces niches on voit encore la colombe de Vénus qui fut gravée ; un pilastre à chapiteau corinthien sépare chaque niche de sa voisine. Au-dessus de ces niches sont de jolies guirlandes surmontées d'une frise qui relève les colonnes du péristyle à la *cella*. Plusieurs têtes qui restaient aux statues ont été cassées et emportées par les Anglais, c'est leur habitude.

La porte du sanctuaire avait 6 mètres de long sur 3 m. 50 de large ; elle était composée de trois blocs de pierre. Dans le chœur était une statue de Vénus. C'est ce temple que les chrétiens ont consacré à sainte Barbe.

Pour bien se rendre compte de l'importance des ruines de Balbec, il faut faire le tour des murailles pour voir les assises phéniciennes qui sont exceptionnelles par leurs énormes dimensions. La partie romaine se reconnaît à la finesse, à la régularité du travail et à l'ornementation qui règne partout dans ces murs antiques. Nous remarquons trois grandes pierres, une de 22 mètres de long et 4 m. 50 d'épaisseur ; deux de 19 à 20 mètres de long. En voyant ces blocs énormes placés dans le m

une hauteur d'un premier é
et on se demande par *quels*
et les Égyptiens pouvaient
des blocs aussi pesants, 1.2
Un autre mur phéni*cien est*
res de 8 à 10 mètres de long,
épaisses de 2 m. 50. Les fortific
à côté contenaient des *tours*, d
défenses faites avec les débris
des pierres et des colonnes. To
par le temps. A côté *des colon*
on vient de découvrir un sarco
momie d'une reine dont le v
d'un voile en or.

Le lendemain matin, nous m
res d'où furent tirées toutes les pi
à édifier ces temples. *C'est un va*
rochers et de cavernes. Au *mili*
une énorme pierre dont la longue
tres, la largeur de 4 m. *26*, *et l'épa*
Elle est coupée, taillée et achevé
tainement destinée à l'édification
ples, mais depuis elle *est restée*
bloc est appelé par les habitants d

de la femme enceinte. D'après les calculs de la densité de la pierre, on estime qu'elle doit peser d'après ses dimensions, le poids fabuleux de 1.500.000 kilos, qui représentent les efforts réunis de 40.000 hommes pour la mettre en mouvement. On cherche alors par quels moyens les anciens pouvaient arriver, non seulement à faire mouvoir, mais aussi à mettre en place des pierres dont le poids énorme dépasse l'imagination. Ce devait être par le moyen de plans inclinés avec des rouleaux et des canaux remplis d'eau que les Romains arrivaient à transporter ces blocs énormes.

Dans le village de Balbec, les petites fil druzes, dont la plupart parlent français, grâ nos sœurs qui dans ces pays aussi ont cré institutions, occupent leurs loisirs à broder d petites blagues à tabac qu'elles offrent a geurs.

Le lendemain matin, en compagnie de photographe à Beyrouth, nous repre gence pour revenir dans cette ville, s mas par une distance de vingt-huit diligence, à côté de nous, prirent

l'air farouche et un Père Jésuit
mas. Tout le long de la route, j'eu
tretenir avec ce Jésuite syrien, hor
érudit. Je le questionnai sur son
il me parla ensuite des événemen
dit que les Syriens réclamaient to
torat de la France. Après ce dialo
pour moi, sur tous les faits qu'
me raconter mon compagnon de
mis à noter et à relever mes i
Balbek. Le Druze, assis à côté de
cessait de me regarder, eut l'idée,
écrire ainsi, que j'étais un espion,
forme de procès, déclara à M. Duma
gnon de voyage, en lui parlant en tu
arrivé à Beyrouth il allait me déno
Il fallut que mon aimable compag
usât d'un stratagème pour détourn
si peu justifiés du Druze méfiant; il
vaincre en lui disant que j'étais i
min de fer en construction. Ce
bien la méfiance de son gouver
partout des espions.

Nous arrivons à Aley, village situé s

plafond, qui n'existe plus, n'était sculpté et travaillé avec art ; de chaque côté, 14 colonnes ; devant le péristyle, 16, et 8 sur le derrière. Il n'en reste plus maintenant que 9 du côté nord, 4 au sud et 6 à l'ouest. On remarque là une énorme tablette de pierre, tombée du plafond, où l'on distingue très bien la figure de Cérès tenant dans ses bras un enfant qu'elle allaite. Le tremblement de terre de 1759 a renversé toutes les autres colonnes. La nature n'a pas été le seul agent de destruction ; les Turcs y ont aussi pour beaucoup contribué. Tous ces blocs immenses de pierre étaient si bien ajustés que la lame d'un couteau n'entre pas même dans leurs interstices. Ce temple n'avait pas de cour.

Le temple du soleil est le plus grand et le plus célèbre ; c'est lui qui a donné son nom à la ville de Balbec, puisque Balbec veut dire Ville du soleil. Il n'offre plus aujourd'hui que peu de traces de son ancienne splendeur ; mais ce qu'il en reste donne une idée des merveilles d'architecture et de sculpture qu'il renfermait. Il a 92 mètres de long et 43 mètres de large ; il était entouré de 58 colonnes non cannelées, de style corinthien. Chaque colonne, avec son piédestal et son chapiteau, a 23 m. 50 de hauteur

DE BEYROUTH A

De Beyrouth à Alexandrie, il y
ron 160 lieues. La traversée dans
la mer est si capricieuse, est généra
et, comme à l'aller, il fut impos
du bateau de pouvoir aborder à Ca
quatre-vingt-cinq heures d'une tra
vementée que je revis Alexandrie o
à sept heures du matin. C'était just
l'on ramenait de Constantinople, pa
fik-Kablani, la dépouille morte de
grand-père du Khédive actuel d'Égyp
Ismaïl-Pacha, qui avait tant fait po
revenait après seize ans d'exil, avec
la majesté de la mort. Il était fils du gra
Ali; il monta sur le trône en *1863*, e
1869 dut abdiquer. Son fils, qui lui su
rut en 1892. Sa mort si prématurée

pide étonna l'Europe... Le grand événement du
gne d'Ismaïl-Pacha fut l'inauguration du canal
Suez. A cette époque, il éblouit par son faste
souverains d'Europe venus pour assister à cette
rémonie. Il reçut l'impératrice des Français,
mme Salomon dut recevoir la reine de Saba.
La cérémonie des funérailles de celui qui fut un
and d'Égypte était intéressante à voir. Le corps
barqué fut déposé au palais de Kas el-Tin, situé
r les bords de la mer. A dix heures, le cortège
ficiel, où toutes les notabilités d'Alexandrie figu-
ient, arriva pour prendre le cercueil et le porte-
grande pompe à la gare de Moharrem-Bey. De-
ère le cercueil, où l'on avait placé les décoratio-
t le sabre du défunt, prennent place cinq der-
hes pleureurs psalmodiant des prières, les po-
eurs du Coran, et, dans des voitures, trente fem-
du harem qui, depuis Constantinople, acco-
gnent le corps; puis vient le Khédive avec
frère, le prince Mohammed-Ali, entouré des pri-
de la maison khédiviale.

Le cercueil, porté par quatre officiers, éta-
couvert de drap vert, d'étoffes enrichies de
ries. Fait de bois vernissé, il était ferm-

une hauteur d'un premier étage, on reste étonné, et on se demande par quels moyens les Romains et les Égyptiens pouvaient arriver à hisser si haut des blocs aussi pesants, 1.200.000 kilos environs.

Un autre mur phénicien est composé de neuf pierres de 8 à 10 mètres de long, larges de 3 mètres et épaisses de 2 m. 50. Les fortifications arabes qui sont à côté contenaient des tours, des meurtrières et des défenses faites avec les débris provenant des grandes pierres et des colonnes. Tout cela a été détruit par le temps. A côté des colonnes, dans un jardin, on vient de découvrir un sarcophage contenant la momie d'une reine dont le visage est recouvert d'un voile en or.

Le lendemain matin, nous montions aux carrières d'où furent tirées toutes les pierres qui servirent à édifier ces temples. C'est un vaste lieu rempli de rochers et de cavernes. Au milieu, gît sur le sol une énorme pierre dont la longueur est de 21 mètres, la largeur de 4 m. 26, et l'épaisseur de 4 m. 60. Elle est coupée, taillée et achevée. Elle était certainement destinée à l'édification d'un de ces temples, mais depuis elle est restée là. Cet énorme bloc est appelé par les habitants du pays *la pierre*

de la femme enceinte. D'après les calculs de la densité de la pierre, on estime qu'elle doit peser d'après ses dimensions, le poids fabuleux de 1.500.000 kilos, qui représentent les efforts réunis de 40.000 hommes pour la mettre en mouvement. On cherche alors par quels moyens les anciens pouvaient arriver, non seulement à faire mouvoir, mais aussi à mettre en place des pierres dont le poids énorme dépasse l'imagination. Ce devait être par le moyen de plans inclinés avec des rouleaux et des canaux remplis d'eau que les Romains arrivaient à transporter ces blocs énormes.

Dans le village de Balbec, les petites filles druzes, dont la plupart parlent français, grâce à nos sœurs qui dans ces pays aussi ont créé des institutions, occupent leurs loisirs à broder de jolies petites blagues à tabac qu'elles offrent aux voyageurs.

Le lendemain matin, en compagnie de M. Dumas, photographe à Beyrouth, nous reprenions la diligence pour revenir dans cette ville, séparée de Damas par une distance de vingt-huit lieues. Dans la diligence, à côté de nous, prirent place un Druze à

anglais; toute leur sympathi
Mais, hélas! depuis bientôt c
abandonnés, ils sont bien ob
supporter, comme les Canadi

Lorsque, en 1798, Napoléon
l'Égypte, il laissa dans cette île
le commandement du général
en s'y conduisant sagement, s
sympathies des Maltais qui ont
et auraient, de plus, conservé à l
sion de cette île, dont la position
unique au monde, et qui compte
de 200.000 habitants. Mais le gé
sut pas maintenir une discipline
ses soldats se livrer au pillage d
dans les églises. C'est de cet inci
insignifiant, qu'est née la révolte.
avaient pénétré dans une église pen
voulurent s'emparer d'un lampad
massif. Les fidèles, indignés (car le
très religieux) se révoltèrent; des
tèrent aussitôt. C'est alors qu'un co
tables maltais se réunit et décida de d
tervention et la protection de l'Anglet

vaisseaux de guerre étaient au large en observation. Les hostilités éclatèrent ; après un siège qui dura deux ans, les Français furent obligés, en 1800, d'abandonner Malte.

Les Anglais ont depuis fait dans cette île des travaux de défense tels que la ville est maintenant imprenable. Comme à Gibraltar, que j'ai visité ils y ont de formidables fortifications. Deux citadelles armées de canons la mettent à l'abri de toute surprise. Dans les cinq bassins armés, les Anglais y entretiennent en permanence deux bateaux d'écoles de guerre et six cuirassés. La caserne San-Tiermo est occupée par les soldats, dont l'effectif est de 15.000 hommes, parmi lesquels 5.000 marins. Aux portes de la ville, double pont-levis. Les Maltais, qui sont catholiques, sont aussi de fervents croyants et des pratiquants sincères. C'était donc les froisser que de chercher l'intimidation en pillant leurs églises. On en a vu les résultats fâcheux, d'autant plus regrettables que les sympathies de ce peuple étaient pour la France. Les Anglais, au contraire, flattent et soutiennent leurs croyances religieuses. Les vieux Maltais, avec lesquels j'ai causé pendant mon séjour, regrettent toujours cet état de choses, car ils

disent fort bien : « Nous a

La Valetta, avec ses rues
tées, à cause de sa situation to
ville coquette, pittoresque, ani
propreté remarquable. La tem
rend le séjour agréable.

Le Parlement, situé au mil
tient un musée intéressant à vi
des séances, les murs sont déc
series des Gobelins qui datent d
sentent différentes nations et so
quables. Le musée des armes,
de sa collection d'armures et d
sortes, possède un buste de Napo
du pacha de Tripoli et le fameu
manuel Pinto.

La salle de la bibliothèque poss
sante collection de pierres minér
coquillages de toutes sortes.

Dans le palais des chevaliers de M
compatriote La Valette fut le pre
j'ai vu le carrosse du dernier grand-
qui servit pendant deux mois à Na
rant son séjour.

Dans le milieu de la cour, un *Araucc*
en 1858, par le prince Alfred d'Angle
les belles statues en marbre de Sams
lila, nés à Malte.

De là, j'allai visiter la chapelle Ni
tie en ossuaire. Où ont été recuei
ments de 2.000 soldats français et
en 1800. Tous ces ossements, têtes
ont été rangés méthodiquement et
goût cette chapelle et sa voûte. T
sont alignés ; à gauche de l'autel
entier d'un homme; à droite, celu

Le palais de Sir Freemantle es
du gouverneur de l'île. L'église Sa
Santo-Giovanni, fut construite av
reux que fit notre compatriote,
la Cassière, en 1577. Elle renfer
et contient les tombeaux de 46
chevaliers de Malte. Dans la cha
j'ai admiré le tableau de la dé
Jean, peint par Michel-Ange.
Vierge, avec sa grille en argen
clefs de l'église de Rhodes. Da
lienne, le tableau de saint Jé

Ange; dans la chapelle de Fr
blanc, les tombeaux des deux
tres de Malte : Em. de Roh
comte de Beaujolais, mort en
marbre du sculpteur français l
d'œuvre.

Toutes les chapelles de la ca
sont d'une richesse étonnante.

Le jour, j'ai assisté au sermon
L'église paraît en deuil ; les Malta
tout en noir leurs cornettes ress
de nos sœurs de Saint-Vincent-de
cateur fait son sermon en maltais
taise est un composé d'italien et d

Le soir, la Strada-Reina est très a
promenade favorite des Maltais. Au
sieurs rues, des niches, où sont des
éclaire avec des verres de couleur. N
le temps de m'orienter, je demandai,
Anglais où se trouvait l'hôtel impéria
no, » me répondit-il. Croyant que je n
mal, je recommençai la phrase en lui
fois : « *Imperial hotel.* » Il me répon
perial house, aho yes, one street. » — Il

vaisseaux de guerre étaient au large en observation. Les hostilités éclatèrent; après un siège qui dura deux ans, les Français furent obligés, en 1800, d'abandonner Malte.

Les Anglais ont depuis fait dans cette île des travaux de défense tels que la ville est maintenant imprenable. Comme à Gibraltar, que j'ai visité ils y ont de formidables fortifications. Deux citadelles armées de canons la mettent à l'abri de toute surprise. Dans les cinq bassins armés, les Anglais y entretiennent en permanence deux bateaux d'écoles de guerre et six cuirassés. La caserne San-Tiermo est occupée par les soldats, dont l'effectif est de 15.000 hommes, parmi lesquels 5.000 marins. Aux portes de la ville, double pont-levis. Les Maltais, qui sont catholiques, sont aussi de fervents croyants et des pratiquants sincères. C'était donc les froisser que de chercher l'intimidation en pillant leurs églises. On en a vu les résultats fâcheux, d'autant plus regrettables que les sympathies de ce peuple étaient pour la France. Les Anglais, au contraire, flattent et soutiennent leurs croyances religieuses. Les vieux Maltais, avec lesquels j'ai causé pendant mon séjour, regrettent toujours cet état de choses, car ils

marquis de Scicluna y a fait
ble palais, à côté du camp où
viennent faire les exercices d
l'après-midi à aller à Notabil
chemin de fer qui relie cette I
letta. On traverse les *villages*
Misida, Bichircaro. La ville prés
animation. La population est e
mes, revêtues de leurs *costume*
lantes de bijoux; les Maltais, a
local. La ville est décorée, les fe
dans les rues, les étendards *flott*
de Saint-Joseph qui, tous les an
avec grande pompe. Les Maltais
saint Joseph, une vénération *profo*
sont trop petites pour contenir les
s'y pressent. L'intérieur de l'église
nappe de feu. Au milieu s'élève l
innombrables cierges; de tous côtés,
coup d'œil est féerique.

DE MALTE A TUNIS

Le lendemain, je quittai Malte et m'embarquai pour Tunis. En mer, on passe devant l'île Pantellaria, où l'Italie envoie ses prisonniers. Après vingt heures de traversée, nous débarquions à Tunis, la fleur de l'Occident, où le nouveau bassin est terminé. La Goulette, qui était avant le port de débarquement, n'est plus maintenant qu'un village morne et silencieux. Tunis qui, comme Alger, européanise, est une jolie ville. C'est au centre, à la porte de France, et au boulevard de France qui suite, que la ville moderne s'est édifiée. Les quartiers arabes ont conservé leur nuance et leur caractère local. Les souks (bazars) offrent aux étrangers qui débarquent à Tunis une véritable attraction. Comme dans tous les bazars d'Égypte, on y trouve les commerces installés par quartiers. Le quartier des parfums est particulièrement typique. La

préfecture, ancien palais beylical, a
caractère; les appartements réserv
au Bey de Tunis sont décorés avec

Le soir, Tunis était en fête à
27e jour des fêtes du Ramadan,
jours imposé aux adeptes de la
mane. Le Bey, qui venait inaug
d'une mosquée, fut reçu avec pomp
heures du matin, nous parcourûmes
tiers arabes brillamment illuminés.
des danses du ventre faites par les al
La Marsa, près de Tunis, est la résid
qui y a son palais.

Carthage, ville ancienne dont il n
quelques ruines. C'est dans cette vi
saint Louis le 25 août 1270. Il suc
qui ravageait son armée, le Bey
Louis-Philippe le sommet de la co
pour y ériger un sanctuaire en l'hon
monarque. C'est sur le sommet que M
a fait construire l'église Saint-Louis
majestueusement la vallée. La garde
aux Pères Blancs; la chapelle a été
les ruines du temple d'Esculape. A

temple de Jupiter, dans lequel Annibal jura une haine implacable aux Romains. Restent les citernes qui pouvaient contenir 25.000 mètres cubes d'eau.

Le Bardo, ancienne résidence du Bey, est situé à une heure de chemin de fer. C'est dans ce musée que l'on vous montre, comme antiquité de valeur, la collection des dix-huit horloges. Ce musée a été installé dans le palais Kasar-Saïd, que le Bey habitait avant l'occupation française. Le style mauresque de ce palais oriental, sa décoration intérieure donnent une idée du luxe qui régnait chez les beys de Tunis.

Dans le palais, nous voyons la salle où fut signé le traité qui mettait la Tunisie sous le protectorat de la France.

Une heure de chemin de fer, et nous arrivons à Hammam el-Lif qui, en raison de sa belle plage, est désigné à faire une station balnéaire de grand avenir. Une heure de voiture et nous arrivons à Borge-Cédria, où se trouve la propriété vinicole de notre patriote si connu, M. Paul Potin. Ce patriote n'a pas hésité à dépenser plusieurs millions pour créer à Borge-Cédria un établissement

vinicole de premier ordre. Les plantations de vi
gnes qu'il a fait faire depuis une dizaine d'année
occupent une superficie immense. Le vin qu'il pr
duit, de très bonne qualité, jouit déjà, en Tuni
et en Algérie, d'une réputation justifiée. Le c
Potin est connu. On m'a dit que la récolte de 1
avait produit 47.000 hectolitres de vin. Aussi j
plaudis de tout cœur à la récompense si méritée
le ministre des Colonies, lors de son de
voyage en Tunisie, a décerné M. Paul Potin,
nommant chevalier de la Légion d'honneur.
le gage justifié des efforts de cet homme si af
bienveillant et modeste, aussi connu qu'
dans le commerce alimentaire de Paris. Le
autres fils dirigent avec les deux gendres, MM.
et Mezières, la grand maison du boulev
Sébastopol, ces pionniers du travail ont su
une extension extraordinaire à cette uniq
son; à l'exposition de 1889, Julien Potin
été fait chevalier de la légion d'honneur.

BYZERTE

Bizerte est une ville d'avenir. Le port, qui a été inauguré le 7 mai 1895, est appelé à faire de Bizerte une ville commerciale. La distance de Marseille à Bizerte est de 422 milles; un paquebot marchant seize nœuds à l'heure peut faire le trajet en vingt-six heures, et, deux heures et demie de chemin de fer, vous êtes à Tunis. Devant l'utilité que peut voir un jour Bizerte, il faut rattacher ce nouveau port à Marseille.

Bizerte vaut Tunis. La vieille cité, resserrée ns ses murailles espagnoles, est aussi fort co-ette. Mais elle disparaît, elle ne compte plus, à s de ce port gigantesque, merveilleux, unique la Méditerranée, qui a été creusé par la na-et que l'art de nos ingénieurs vient d'ouvrir avigation. Le commerce va avoir à Bizerte aste rade abritée par des jetées hardies, mas-

sives, développant leur enrochen
gueur de près de deux kilomètre
bots qui se succèdent pendant to
de la côte pourront relâcher et s'a
charbon ; il aura un port dont on
cement formé de beaux quais bien
dont on ne peut dire où il finit tant
naturels prêts à être aménagés, au
du besoin, plus étendus qu'on ne pe
qu'on ne pourra les utiliser jamai
devenir le premier port du monde.
cela, immense, admirable, le lac
intérieure, destiné à devenir bien
port militaire de la côte d'Afriq
flottes du monde y tiendraient à l'
seaux y auront un abri sûr qu'aucu
saurait atteindre, qu'aucun ennemi
violer. *On est saisi d'admiration, de*
patriotique lorsqu'on pénètre dans l
de Bizerte, rendu accessible aux gra
qu'on apprécie ce que quelques ann
en ont fait, qu'on entrevoit ce qu'il
Dès à présent, avec son outillage
avec ses batteries qui protègent la r

lac inviolable, il représente pour la France un incomparable instrument de prospérité économique et de puissance militaire. *Il n'y a plus qu'à poursuivre, sans les trop longues hésitations et les timidités du début, une œuvre si heureusement commencée.*

Notre conquête de 1881 nous aura doté d'un port appelé à devenir très important.

Bizerte est une ville arabe aux terrasses blanches qui s'élève sur la côte nord de la régence ; vis-à-vis c'est la Sardaigne et la Sicile, au fond d'un golfe spacieux ; elle est bâtie sur le penchant de hautes collines et le pied de ses maisons les plus basses baignait dans les eaux tranquilles d'un petit port sinueux. Une rivière étroite et en partie canalisée terminait ce port en allant rejoindre un vaste lac d'une profondeur de 10 à 12 mètres, qui lui-même communiquait avec un second lac, presque aussi grand, par une seconde petite rivière. Celui de ces deux bassins qui était le plus près de la mer n'en était séparé que par une mince barrière de dunes sablonneuses. Nul site n'était plus pittoresque que ce point de notre conquête.

Bizerte, l'Hippo-Zaritus des Romains, la Benzert

des Arabes, avait été autrefois
et, sous Charles-Quint, avait
Espagnols.

L'apathie des Arabes avait
périté, et quand la division de
présenta sous ses murs, Bizerte
ville curieuse avec ses canaux,
tienne dans un décor arabe, ma
commerciale. Le petit port, qui
grands avantages aux navigateu
et les navires étaient obligés de
à une grande distance.

Bizerte possède une admirable
phique, placée au centre même d
sur la route de tous les navires a
à Port-Saïd, et dans son voisinag
intérieur qui n'a pas moins de 1
large, assez profond pour recevoir
puissantes. Ce lac était, il est vrai,
navires, mais la mince barrière de
parait de la mer pouvait être coupé
creusant, à peu de frais, un canal
auquel Bizerte serait dotée d'une ra
absolument fermée, qui ferait de ce

maritime de premier ordre, à 100 milles de la ile, à 240 milles de Malte et à 300 milles de Naples. En 1885, l'amiral Aube, pénétré de la valeur de zerte, décida qu'une station de torpilleurs y serait blie : il fit exécuter les travaux de dragage pour nner au chenal 3 mètres de tirant d'eau; un an us tard, on commençait la jetée; en 1881, après k ans de dépôts et de projets, le contrat de concession on fut signé. Deux jetées longues de 1.000 mètres avançant dans le golfe, furent établies; le canal 20 mètres de largeur à la surface, 60 mètres à ase et 8 mètres de profondeur. Il débouche dans la baie de Sebra, où tous les navires peuvent trouver place. Le phare, construit sur la pointe de terre permet d'entrer la nuit dans la passe et de prendre mouillage. Le 18 mars 1894, le paquebot *Ville d'Alger*, calant 5 m. 50, entrait dans le port juillet 1895; le grand navire *Le Chili* des Messageries Maritimes, qui a 146 mètres de long et 14 de large, est venu s'y amarrer.

Bizerte a été transformée; de toutes parts constructions s'élèvent avec rapidité; c'est la nouvelle ville moderne qui s'est édifiée. Le de fer relie Bizerte à Tunis et à l'Algérie

point de la Tunisie le plus rapproch
la distance est la même, à peu de c
celle de Marseille à Alger. C'est la ha
navires qui longent la Méditerrané
se ravitailler. Les pêcheries établies
lac capturent chaque année 500.0
Poissons. Ce nouveau port a coûté 1

Bizerte ne doit pas rester seuleme
commerce, sa situation géographiq
d'autres destinées.

La France est aujourd'hui en po
port digne d'elle sur la rive africaine.

De plus, Bizerte, par la douceur et l'
son climat, peut rivaliser avec les st
nales les plus en vogue, et comme on a
intacte la vieille ville arabe enferm
enceinte sarrasine, les amateurs du
oriental trouveront toujours à satisfai
sité.

KAIROUAN « LA SAINTE »

Appelée la cité de la Victoire, pendant des siècles la métropole reco lam dans l'ouest. Les édifices relig nombreux. Nous visitons, à l'ouest grande mosquée de Sidi-Okba, qui celui qui la fit construire au VIIe tombeau se trouve en Algérie, près mosquée est unique en son genre monuments historiques des plus la porte, haute de 8 mètres et flanquée d'énormes contreforts; conduisent dans la cour du Cloître des plus grandioses et des plus fiques colonnes en onyx, porphyre veiné de rose, sont des chefs-d'ture romaine; la voûte est en stuc et en plâtre. Ces colon

180, proviennent des temples ron
abondaient dans cette contrée. Cond
dien, nous traversons ce dédale de c
entre elles par des arceaux de forme r
centre les colonnes forment une allé
se trouve éclairée par la faible lueur
à travers les vitraux; de la voûte
énormes lustres. Au bout de l'allée, r
la Kibla, ou niche de l'iman, que sur
de la grande coupole; c'est une me
mauresque du VIIe siècle. Cent vingt-
en marbre blanc conduisent au somm
d'où l'on embrasse un horizon immen
ment impressionné que nous sorton
veilles de l'art mauresque, qui rappe
de cette brillante civilisation éteint
dans le chaos des âges.

La mosquée Si-Emir Abada, situé
bourg de la Jibliya, mérite aussi un
souks (bazars) sont très animés dans
rues tortueuses : on y coudoie les c
burnous frangés d'or et des chameliers
ce coup d'œil est des plus typiques.

DE CONSTANTINE A ALGER

Constantine a conservé son caractère local. Parmi les curiosités de la ville, on admire les gorges du Rummel dont les profondeurs sont de véritables précipices. Les quartiers juifs et arabes, avec leurs ruelles tortueuses, sont des plus intéressants. Le palais où réside le général gouverneur mérite une visite. A Constantine comme à Alger, on peut se rendre compte de la haine que professent les Arabes pour les Juifs qui ne cessent, vis-à-vis d'eux, de trafiquer l'usure. Derrière le jardin public, un vieil arabe m'aborda en me disant : « — Toi Français, moi aussi connais la France. — Comment, lui répondis-je, tu es allé en France ? — Oui, à Marseille, pour aller de là en Corse. — Qu'allais-tu y faire ? lui demandai-je. » Et avec un flegme imperturbable qui caractérise si bien les Arabes dont le courage et la vaillance sont connus, il me répondit en bon fran-

çais : « — Moi resté dix ans en C
— Qu'avais-tu fait, m'écriai-je
chose, j'avais seulement coupé
leur. Moi, voudrais bien couper
car Arabes, volés toujours pa
tent. » La réponse de cet Arab
sentiments de haine dont ils sou
à-vis de cette race, qui n'a fait
en Algérie que de les dépouiller
daient. Quant à l'Arabe intelligen
certaine instruction, sa haine vi
n'est pas moins profonde ; il se de
le décret Crémieux qui, en 1870, a
le titre de citoyens français, leur
eux, Arabes de la dernière générati
se considérant au moins les égau
maudits de la tribu juive. Voilà ce
pas comprendre les Arabes éclairés.

De Constantine, je me rendis à B
à Lambessa, et de là aux ruines rom
gad. Ce voyage mérite d'être fait,
romaines découvertes à Tumgad sont
la structure originale et puissante im

Tébessa, dans la province de Cons

sède d'énormes gisements de phospha
Cette substance, fertilisante par exc
d'une terre stérile une terre féconde.
prodigieusement la valeur des bon
pain de l'agriculture. Là où on répand
de chaux, ce sont des récoltes magn
l'abondance; là ou il manque, c'est
l'inanition à bref délai. Dans un ave
nous serons obligés d'exporter ann
millions de notre or en échange d
d'engrais; le département d'Eure-et-
à lui seul pour 900.000 francs par a

Dans les récentes découvertes de
Tébessa, le service des mines esti
liards de tonnes le rendement qu
duire les gisements vierges de Tébe
inconnus et inexploités jusqu'à co
la tonne de phosphate de chaux est
ce serait donc un capital de 60
des gisements de Tébessa. Com
l'agriculture française sont de six
par an, la France se trouverait do
d'emblée pour cinq cents ans. En
phosphates des gisements de Téb

En France, les gisements que nous
en acide phosphorique 14, 15 ou 20
Algérie, la moyenne est de 28 à 32 p
tribasique de chaux y entre dans les p
58 à 72 pour 100. De plus, l'extraction
de Tébessa est facile, les frais insign
tains endroits, les gisement sont de 4
seur; d'autres parties sont à ras de ter
la pioche n'ont qu'à ramasser. D'autre
sibles par des galeries ouvertes aux f
teau. Les dépenses pour la pulvéri
nulles, étant donné que cette craie pho
frite à la moindre pression. Il faut do
source inouïe de prospérité serve à la
et profite aux millions de Français q
la terre. Il faut aussi que ce bienfa
vienne vivifier la terre française.

Mais il y a, paraît-il, un empêchem
milliards entassés par une chance ine
un coin de la province de Constantine o
à la France et accaparés par MM. Jacobse
stonn, sujets de notre ennemie terribl
terre, qui se sont fait adjuger, heureuse
manière tout à fait irrégulière, les meil

ments de Tébessa, sans même que les maisons françaises aient été invitées à soumissionner, ni même averties du marché. C'est une filouterie qui s'est perpétrée en cachette qui, si elle était consacrée par le gouverneur général de l'Algérie (heureusement qu'elle ne l'est pas), laisserait à ces singuliers usurpateurs de la perfide Albion un bénéfice net qui, à la fin de l'exploitation, dépasserait 50 milliards représentés par trois milliards de tonnes d'exploitation, dont le bénéfice net sera de 15 à 20 francs par tonne.

Voilà ce qui est incontestable.

Ces prestidigitateurs sans scrupule ont commis des maladresses ; probablement que l'enthousiasme des pots de vin donnés les a grisés, car ils ont oublié que leur traité, pour être légal et valable, devait être sanctionné par le gouverneur de l'Algérie, et comme il ne l'est pas, il devient donc nul comme celui de M. Verdier, sur la côte d'Ivoire, que M. Chautemps, ministre des colonies, vient récemment d'annuler pour les mêmes raisons.

En 1884, l'Algérie a exporté 45.117 tonnes de phosphates dont 26.341 tonnes pour l'Angleterre. La France, de son côté, en a importé 86.776 ton-

nes dont 3.849 tonnes seulement
67.426 tonnes des États-Unis et de
contre, nous en avons exporté 105.

Biskra que j'ai visitée est la dern
rienne située à l'entrée du désert
est une des routes de Tomboucto
Touaregs, et pourrait devenir, da
prochain, un débouché pour les
çais. Tombouctou qui vient d'être
Français, le commandant Bouvier,
tants, y compris la garnison, les co
les indigènes. Le pays est inondé de
allemandes et anglaises ; le comma
y a cependant dernièrement installé
française. C'est encore à Tombouc
moment les Anglais paraissent voul
tester nos droits sur le Niger. Le ca
ce moment dans nos possessions,
incursions de Touaregs de la tribu
dont le chef, N'Gouna, n'a pas enco
mission. Nous possédons actuellen
bouctou un fort de 622 mètres car
deux pièces de campagne de 80. M
également construit un blockhaus

route de Cabara à l'aide de deux pièces de quatre et de deux batteries de 80. La garnison se compose de deux compagnies de tirailleurs soudanais. Nous y sommes assez forts pour défier toute attaque et protéger le drapeau tricolore qui flotte à cet avant-poste de nos immenses possessions du centre africain. Pour revenir en France, on peut aller à cheval de Tombouctou à Dayes, de Dayes à Toulimandio en pirogue, de Toulimandio à Diouleba, et de Diouleba à Bafoulabé en petits vagonnets; de là à Kayes et Saint-Louis en chemin de fer. La distance de Tombouctou à Alger est de 2.700 kilomètres.

Biskra, avec ses oasis de palmiers, est une agréable résidence d'hiver, car le climat y est des plus tempérés et surtout très sain. J'y arrivai le soir, entième jour du Ramadan, et le lendemain j'assistai aux fêtes du Beïram qui, pour les Arabes, t l'occasion de grandes réjouissances. D'après eligion de Mahomet (dont Abd-el-Kader était s plus fervent, ce héros Arabe d'adversaire de ance devenu son ami) ils sont astreints pendant jours au jeûne le plus sévère qui leur inter- ne pouvoir, pendant la journée, ni boire ni

manger, ni fumer. Aussi ce régime sévère est-il dur à supporter, surtout pour les Arabes, obligés de travailler à la terre comme les fellahs d'Égypte. Ce n'est que le soir au coucher du soleil, quand es crieurs, placés sur le haut des minarets de mosquées ont annoncé le coucher du soleil que les Arabes musulmans peuvent se mettre à manger. Aussi, toutes les nuits dans les pays musulmans, voit-on dans les rues des marchands en plein air qui cuisinent les mets les plus répugnants exhalant des odeurs nauséabondes que les chiens seuls de Constantinople pourraient manger.

Les fêtes du Beïram sont donc célébrées avec pompe par les Arabes. Dès le matin, dans les rues du vieux Biskra, aussitôt que le canon a annoncé la fête, les femmes et les enfants se parent de leurs plus beaux costumes; pour eux, c'est notre premier jour de l'an. Dès qu'ils se rencontrent dans la rue, l'Arabe le plus jeune embrasse la main droite du plus âgé qui, aussitôt, porte sa main à sa bouche comme pour en recueillir le baiser qui vient de lui être donné, et se frappe ensuite légèrement la poitrine. Le soir, Biskra présentait une grande animation. Toutes les femmes arabes avec

leurs costumes multicolores, les Bédouines aux lèvres pendantes, les oreilles et le nez garnis de oux, les Oulèdes, types particuliers (femmes antes), la figure tatouée, le front rougi, les yeux ngés par le kol, les ongles teints, avec leurs tumes qui leur sont particuliers, des Touaregs a figure voilée, tout cet ensemble de costumes paraît à giorno un effet des plus typiques et de r-là constituait dans les rues éclairées ce ieur locale. De tous côté, les sons du taraboum, chants presque sauvages dans les cafés maures s. exécute la danse du ventre, dans un autre. dorado du pays, nous y avons vu danser la belle barka, femme Oulède qui n'a cependant pas la ieuse et de la belle Fatma. Toute la nuit, la grande animation ne cessa de régner parmi uple en délire.

lendemain, je quittai Biskra pour Sétif, petite fermée, entourée de fortifications, car autre- on craignait toujours une incursion d'Arabes. Sétif, le jeu du bonneteau est connu et pro- par les Arabes, qui souvent dépouillent de es naïfs qui reviennent du marché vendre étail.

Bougie, située sur les bords de l
est une jolie petite ville de la Kaby
de Sétif par chemin de fer ou d'Al
Blidah, réputée pour ses oranges,
très agréable; le site y est pittores
tation luxuriante. Alger, que je
depuis 1878, est bien modernisée;
la côte de Mustapha supérieur, deve
hivernale très appréciée, que la vill
loppement considérable. Les quarti
Kasba sont toujours restés de même

L'ALGÉRIE AUX JUIFS

Une impression pénible s'empare de vous l
que vous traversez la capitale de notre colonj
gérienne, car il vous est facile de constate
cette colonie, sur laquelle tout nous autor
fonder les plus belles espérances, en raison
crifices incessants et importants que la mé
s'est toujours imposés, est encore devenue
des Juifs qui ont tout accaparé au détrir
indigènes et qui y règnent en maîtres.
mieux que cela à faire de notre belle co
quise avec tant de peine et pour laquel
cessons depuis soixante-cinq ans de no
les plus lourds sacrifices.

Nous y avons dépensé des milliards
charges imposées à la métropole, nou
son de conserver l'Algérie et de ne p
députés qui en réclamaient l'évacua

Sous Louis Philippe, nous avons
normand, Desjobert qui, de 1830 à
de réclamer l'évacuation de l'Algé
idée à cet homme, mais elle était fau
fait une scie patriotique, mais elle
gloire. Il voulait se rendre aussi
avoir demandé l'évacuation de l'Alg
pour avoir réclamé la destruction de

L'œuvre de la colonisation françai
n'a pas échouée, mais ce qu'on peut
que les résultats obtenus ne sont pa
avec l'énormité des sacrifices faits.

Nous ne pouvions songer à détruir
nes de l'Algérie comme les Anglo-Am
détruit les Indiens Peaux-Rouges. Le
trop résistante pour se laisser détruir
pas possible non plus de leur imposer u
plus ou moins déguisé ; ni le Kabyle ag
propriétaire, ni l'Arabe pâtre et nomade
duiraient à la condition d'esclaves ou d

Restait l'assimilation ; on a essayé e
échoué !

L'assimilation se fait par l'école, par l
lisations, par les mariages. Aucun de ce

d'assimilation n'a de prise sur les indigènes d'Algérie; ils n'envoient pas leurs enfants dans nos écoles et ils ne leur font étudier que le Coran, qui leur inculque la haine de tout ce qui n'est pas musulman.

Voilà pour l'enseignement; la naturalisation ils n'en veulent pas.

Le nombre des indigènes en Algérie dépasse trois millions. Savez-vous combien les statistiques relèvent de naturalisation d'indigènes pour l'année 1893? Trente-sept! Quant aux mariages entre colons et femmes indigènes, cela n'existe pour ainsi dire pas. En 1893, il y en a eu un! Un Européen a fait cette chose monstreuse; il s'est marié légalement avec une femme arabe. On se les montre au doigt comme des bêtes curieuses.

Voilà dans quelle situation respective se trouvent en Algérie 300.000 colons européens et 350.000 d'indigènes musulmans, Arabes et Cerbères.

Qu'adviendrait-il dans le cas d'une guerre en Europe et quelle serait l'attitude de ces gens qui ne restent tranquilles et ne supportent notre présence parmi eux parce que nous avions en main la force

matérielle, représentée par des gendarmes et
armée d'occupation et qui, de plus, n'ont qu'u
sir, celui de massacrer ces Juifs qui les rançon
et les dépouillent de leurs biens chaque fois
l'occasion s'en présente; cette race est ma
par eux, leur haine est depuis longtemps just

Il y a dans le Coran une phrase que tous le
sulmans connaissent; ils la répètent dans les
maures, dans toutes leurs assemblées de
Cette formule représente toutes leurs espé
avec toutes leurs rancunes.

Une seule chose est devant Dieu plus m
que le pèlerinage : la mort dans la guerre

Supposez que nous ayons la démence
ce verset du livre, rien ne l'arrachera de la
tenace des croyants qui sont fanatisés.
contre tous nos efforts de séduction ou d
contre nos érections d'hôpitaux ou de g
contre les sentences d'exil et contre les
tions de croix. Le jour venu, il rallumer
die et propagerait l'égorgement.

Il y a aussi la question juive; celle-là
inquiétante de toutes. Les Arabes mus
nous ont pas pardonné et ils ne nous

ront jamais : le décret du Juif Crémieux de 1870, qui a fait de cinquante mille pouilleux juifs des citoyens français, quelle honte! J'ai eu là-dessus une explication tout dernièrement à Vichy avec un caïd de Constantine venu pour faire une cure. Soudain il me dit : « — Il y a une chose que je ne puis comprendre : Jésus, c'est ton prophète? — Comme Mahomet est le tien. — Et les Juifs! ils ont tué ton prophète? — Ils l'ont crucifié. — Alors pourquoi, en France, les recevez-vous et vous laissez-vous dévorer par ces hommes que nous maudissons? — Parce qu'ils nous volent. »

Le raisonnement de cet Arabe éclairé était judicieux.

Si toutes les tentatives d'assimilation ont échoué radicalement, l'œuvre de la colonisation proprement dite a donné des résultats appréciables.

En dépensant des milliards, nous avons construit en Agérie 30.000 kilomètres de route, tracé 3.000 kilomètres de chemins de fer, bâti 250.000 maisons, planté 120.000 hectares de vignes, ensemencé 1.500.000 hectares de blé, sans parler du seigle, de l'orge, de l'avoine, du maïs, des fèves, des pommes de terre, du tabac, du lin, du coton, de la ramie et

des oliviers. Mais on aurait pu obtenir de bien plus gros résultats si la routine et l'incurie administrati-ves n'avaient constamment entravé l'œuvre de la colonisation. C'est bien là cette fameuse administration française !

Un exemple entre cent :

Un colon eut l'idée de demander une vaste con cession d'oliviers et de l'augmenter par des loc tions ; il alla trouver un homme influent de l'adm nistration des eaux et forêts et lui fit part de s projet. Le personnage, que la France paie p s'occuper de son affaire et surtout pour encoura et faciliter l'œuvre de la colonisation, répo « — Vous ferez mieux de ne pas y donner suit Pourquoi? — Parce que nous vous suscit toutes sortes d'obstacles. — Mais enfin quel i avez-vous à garder improductives sur vos br richesses naturelles que l'on pourrait décup la culture? — C'est notre raison d'être. »

Empêcher de coloniser, c'est la raison d l'administration.

Voilà, on l'avouera, une déclaration dén tifice. Elle explique bien des choses. E par hasard ce fonctionnaire de l'État ne

encore un Juif? Faisait-il cette réponse pour empêcher le demandeur, qui est catholique (un nom bien connu), de négocier cette affaire et de la passer ensuite à un Juif. Ce serait sa seule excuse; en cas contraire, c'est répugnant.

Et ces administrations, qui s'entendent pour mettre des obstacles à la colonisation, trouvent le moyen de se faire la guerre entre elles; et ce sont les contribuables français qui payent les frais de cette guerre, hélas! comme de tant d'autres! Madagascar en est encore un dernier exemple. A quoi nous ont servi les leçons que nous avons reçues, et qui nous ont coûté si cher?

Le génie militaire, les ponts et chaussées, la voirie départementale, la voirie communale, forment autant de partis qui vivent sur le pied de guerre. Chacun peut faire son *mea culpa;* ces bévues coûteuses découragent la colonisation et font rire les indigènes à nos dépens. Et l'affaire des phosphates de Tébessa, que s'est-il encore passé? Savez-vous comment l'administration fait de la colonisation quand elle s'en mêle?

Dans le village de Tablat, siège d'une commune mixte qui groupe 40.000 indigènes sous les ordres

d'un administrateur. C'est un beau modèle de la colonisation officielle.

Tablat, groupé autour de son bordj, n'est plus qu'un village de fonctionnaires. Il est colonisé par un administrateur : ses adjoints, ses secrétaires, ses employés de bureau, un juge de paix, un suppléant, un greffier, un commis-greffier, un huissier, un interprète, un commis-interprète, un receveur des contributions, un porteur de contrainte un garde-général des forêts, dix gardes-forestiers et le plus ridicule de l'affaire, c'est qu'il n'y a pa de forêts à Tablat. Mais il faut bien utiliser le locaux disponibles. Une maîtresse d'école, un garde des eaux, un garde champêtre, un cafetier, un fo geron, une épicerie mozabite et un Juif, représen tant des gros Juifs d'Alger, qui fait l'usure avec l indigènes. Tout cela montre combien est gran en mainte occasion l'incurie administrative, prouve aussi la prépondérance des Juifs en Algér Les Arabes sont à leur merci, ils sont à plaind

L'Algérie est la proie des Juifs, cette lèpre qui dévore ; ils ne la lâche pas ; ils sont la cause que prospérité s'annule ; ils font reculer les progr ajoutez à cela le système défectueux avec lequel

conduit notre colonie dont les conséquences font que l'incurie la stérilise ; la malhonnêteté l'anémie, l'inhumanité qui la déshonore ; tout cet ensemble de sottises et de honte est le résultat de ce système.

Peu soucieux des finances du pays, la République n'a fait qu'accroître, depuis vingt ans, le nombre des employés budgétivores. C'est de là que provient une des plaies du régime actuel ; c'est le parasite. Que d'appétits il a fallu satisfaire ! que de quémandeurs électeurs il a fallu contenter pour conserver le mandat de député ! Peu importe que les finances soient épuisées ; on avait fait des promesses, il fallait les tenir.

En 1853, le nombre des employés qui émargeaient au budget était de 200.000 hommes, coûtant 260 millions par an. En 1868, ce chiffre n'était que de 210.000 environ ; mais depuis la République, les fonctionnaires sont devenus une véritable armée. Le chiffre actuel est de 529.000 qui coûtent à la France 637 millions ! ! !

Voilà les bienfaits de la République.

Nous avons parlé des erreurs à réparer, des incuries et des malversations à réprimer.

Au point de vue social, il est indispensable, en

respectant les croyances, les coutumes et les droits des indigènes, de nous en faire peu à peu des collaborateurs au lieu d'ennemis : ce système a parfaitement réussi en Tunisie. Il faut aussi, au lieu d'attirer des nuées d'étrangers sans aveu par la concession des travaux publics et des grandes exploitations à des Compagnies cosmopolites, utiliser exclusivement des forces vives purement nationales, employer les colons sans ouvrage pour les travaux d'entretien, les condamnés de droit commun pour les gros travaux.

Il faut donner une impulsion vigoureuse à tous ces travaux, voies de communication, moyens d'irrigations, etc. ; favoriser les institutions de crédit agricole ; organiser sérieusement les services techniques d'agriculture, encore à peine formés, afin que, par leurs précieuses observations, ils soient comme en d'autres pays neufs, d'un continuel secours aux cultivateurs. Il faut enfin recruter 20.000 conscrits qui vont servir en Algérie, parmi les plus propres à devenir des colons, et leur faciliter l'établissement à la fin de leur temps. Ainsi les réserves d'hommes qui vont à la perdition des grandes villes serviront à l'extension de la pat

Pour cela, il suffit de la fermeté éclairée des pouvoirs publics et de bonne volonté de tous.

Si la France avait un gouvernement plus sérieux, plus soucieux des intérêts de la patrie, un gouvernement qui sache compter en ne dépassant qu'à bon escient les **trois milliards trois cent quatre-vingt douze millions cinq cent onze mille huit cent quarante et un francs**, qui est le chiffre énorme que le budget a atteint sous la République qui préside aux destinées de la France, le gouvernement, avec la somme énorme mise tous les ans à sa disposition, aurait pu depuis longtemps faire plus qu'il n'a fait pour les colons de l'Algérie.

Peu lui importe les intérêts, l'avenir de notre belle colonie; il préfère augmenter tous les ans le nombre des employés et faire émarger au budget toutes les ronds de cuir inutiles de nos administrations que l'Europe ne nous envie pas.

N'est-on pas effrayé et n'est-on pas en droit de se demander où la République conduira la France, quand on voit le saut qu'a fait le budget de la France depuis le gouvernement de la République? Même en prenant le budget de 1871, on constate qu'il était de 1.881.234.273 francs.

Vingt-cinq ans après, en 1896, on le re
3.392.511.841 francs. Comme progressi
tout simplement effrayant et surtout in
Il est certain que la République, qui n
le bonheur de la France en continuant
ments et en gaspillant avec autant de fac
gent des contribuables, nous mènera à l
route : c'est clair, incontestable. Et, en pr
tous ces abus, le devoir d'un bon patriote
ter le cri d'alarme ; l'avenir est rempli d'in

Que deviendra la France ainsi gouv
statistique de nos budgets ne donne-t-
réfléchir? Jusqu'en 1877, en dépit des frais
le budget se maintient à 2 milliards 80
environ.

En 1878, le parti opportuniste est au
le budget fait un saut de 60 millions !

En 1884, nous sommes à 3.057 mil
contribuables commencent à payer les
laires et la politique coloniale de Jules

En 1885, nouvel arrêt dans cette aug
incessante. Mais en 1889, défaite définiti
servateurs. Cette fois, le parti radical
forces, précédant seulement de quelq

l'armée socialiste. Ce n'est plus une simple augmentation, le budget monte au pas de charge. Pour 1896, il est de 3.392 milions, c'est-à-dire un milliard 414 millions de plus qu'en 1869 !

En vingt-huit ans, la France a donc vu son budget augmenter de près d'un milliard et demi ! ! !

Où donc passe tout cet argent ?

Certes, nous reconnaissons que l'armée et la marine exigent de gros sacrifices. Pour ces dépenses, nous ne marchanderons pas notre argent. L'une et l'autre sont indispensables à la sécurité et à la grandeur de la patrie.

Mais ni l'armée ni la marine n'absorbent 3 milliards et demi.

Le reste paye les fonctionnaires, les écoles vides, les lycées sans élèves.

Le reste est la proie des budgétivores.

C'est la dîme que les élus du pays prélèvent, sous mille formes, sur les bourses vides de leurs électeurs.

Naturellement, comme il fallait le prévoir, après tant d'années de gaspillages, la misère est venue. Pour remplir à nouveau les coffres de l'État, on a imposé ce qu'il y a de plus respectable, la charité

et la misère : les Petites Sœurs des Pauvres ont payé un surcroît d'impôt.

Et maintenant, sous prétexte d'imposer les riches, on va aggraver la misère de tous !

On ne saurait trop le répéter, ce n'est point avec de nouveaux impôts qu'on refera la fortune du pays, mais avec des économies, avec une administration honnête, sage et prudente.

Cette administration, nous ne pouvons l'attendre des hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir.

Tous les Français qui veulent la diminution des impôts doivent comprendre ce qu'ils ont à faire.

Assurément, ils le comprennent et devraient voter pour d'autres hommes que ceux qui siègent au Palais-Bourbon. Assez de ces politiciens qui font métier du mandat de député ! Trop d'avocats à la Chambre et pas assez d'hommes expérimentés aux affaires commerciales et à l'industrie ! Il n'en manque cependant pas en France. Malheureusement, les électeurs, pour la plupart, sont des pauvres d'esprit qui se laissent toujours duper par les mensonges et les promesses de tous ces diseurs de phrases creuses.

C'est sur la bêtise profonde des masses que la

République s'appuie : voilà longtemps qu'elle dure dans ces conditions, et, si personne ne parvient à nous débarrasser d'elle, notre pauvre France va à la ruine !

Je crois utile de mettre sous les yeux du lecteur la statistique des budgets de la France, de 1869 à 1896.

1869.	1.879.404.712
1870.	1.716.730.865
1871.	1.881.234.273
1872.	2.218.912.719
1873.	2.497.906.499
1874.	2.555.249.664
1875.	2.748.513.991
1876.	2.812.684.137
1877.	2.811.271.889
1878.	2.873.827.445
1879.	2.928.528.581
1880.	2.975.894.220
1881.	2.995.912.170
1882.	2.999.665.728
1883.	3.052.688.230
1884.	3.057.984.792
1885.	3.062.346.932

1886.	2.998.463.765
1887.	3.019.204.878
1888.	3.085.619.772
1889.	3.099.433.729
1890.	3.184.372.541
1891.	3.288.756.192
1892.	3.343.343.894
1893.	3.311.434.698
1894.	3.388.061.4[illegible]
1895.	3.352 285.0[illegible]00
1896.	3.392.511.8[illegible]41

Les chiffres en sont assez éloquents pour effra[illegible]er les naïfs qui croient encore que la République a sauvée la France.

Funeste erreur! Elle la perdra peut-être.

Tout languit, le commerce et l'industrie souffrent. Nous ne sortirons pas de cette fatale anarchie tant que les passions et les compromis politiques détermineront le choix des portefeuilles, tant qu'ils enlèveront aux trois Ministères spéciaux des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, l'unité de vue avec la permanence de la direction. Malgré tant de talent, d'intelligence et de travail, malgré les millions versés et les sacrifices consentis, nous

n'aboutissons qu'au pro
cruellement à la longue d
sécurité et à sa grandeur.

Après deux jours passé
station hivernale, nous
seille.

Dès l'heure matinale,
sur la mer enchantée qui
tique. Dans le port, *La*
voyage d'Orient, flotte
mer bleue ; l'heure du d
sons derrière nous Alge
lées et vertes ; de l'aut
tains sans limite ; et, le
traversée, nous débarq

Après avoir parcouru
beau Nil, admiré ses c
fient. vu la Nubie, voya
Syrie, le Liban, et con
traversées la Méditer
je revis avec plaisir
rable du monde.

TABLE DES MATIÈRES

Pa

éface. . . . . .
mer. . . . . .
lexandrie. . . . . .
e Caire. . . . . .
Voyages sur le Nil. . . . . .
Les Ruines. . . . . .
Du Caire à Jérusalem. . . . . .
Jérusalem. . . . . .
Le Coran. . . . . .
Bethléem et Hébron. . . . . .
La mer Morte et Jéricho. . . . . .
Beyrouth. . . . . .
Damas. . . . . .
Les ruines de Balbec. . . . . .
Les Ruines. . . . . .
De Beyrouth à Malte. . . . . .
Malte. . . . . .
De Malte à Tunis. . . . . .
Bizerte. . . . . .
Kairouan. . . . . .
De Constantine à Alger. . . . . .
L'Algérie aux Juifs. . . . . .

ANGERS. — IMPRIMERIE DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.

DU MÊME AUTEUR

CITS DE VOYAGES INTÉRESSANTS

---

avers les États-Unis et le Canada . . 1 vol.

Saint-Pétersbourg à Constantinople. 1 vol.

ANGERS, IMP. A. BURDIN, 4, RUE GARNIER